BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
22/1
NAPOLI

994.1

Digitized by Google

II Suppl. Palat. B 22/1

VOYAGE

DANS LA CI-DEVANT

BELGIQUE,

ET

SUR LA RIVE GAUCHE DU RHIN.

SBN
627554

VOYAGE

DANS LA CI-DEVANT BELGIQUE,

ET

SUR LA RIVE GAUCHE DU RHIN,

Orné de treize Cartes, de trente-huit Estampes, et accompagné de Notes instructives.

PAR J. B. J. BRETON, pour la partie du Texte; Louis BRION, pour la partie du Dessin; et Louis BRION père, pour la partie géographique.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

A PARIS,

Chez { BRION, rue de Vaugirard, n°. 98, près l'Odéon.
DÉTERVILLE, Libraire, rue du Battoir.
DEBRAY, Libraire, Palais Égalité, Galeries de bois, n°. 236.
GUEFFIER, au Cabinet litt., boulevard Cérutty.

AN X. — 1802.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'ACCUEIL que le public a constamment fait au Voyage dans les Départemens de la France, rédigé par J. LAVALLÉE, nous a déterminés à compléter ce travail, en y ajoutant les treize Départemens réunis, formés du territoire de la Belgique, et des pays conquis sur la rive gauche du Rhin (1). J. B. J. BRETON, auteur de plusieurs traductions d'ouvrages anglois et allemands, a été chargé de cette dernière partie.

Mais nous avons cru rendre service au public, en faisant du Voyage particulier dans la ci-devant Belgique et sur la rive gauche du Rhin, un corps d'ouvrage séparé.

L'intérêt qu'ont offert de tout temps l'une et

(1) La collection complète de tous les Départemens de la France, se vend chez Louis Brion, rue de Vaugirard, n°. 98, à raison de 2 francs le cahier. Chacune de ces livraisons est ornée d'une carte et de plusieurs estampes. Les personnes qui acquerront la totalité de l'ouvrage, obtiendront une forte remise.

l'autre contrée, et par les riches productions de leurs belles campagnes, et par les événemens fameux dont elles ont trop souvent été le sanglant théâtre, s'est encore accru de nos jours, par leur réunion à la France, réunion désormais assurée par plusieurs traités de paix avec les puissances qui furent nos ennemies.

Persuadé que dans les circonstances actuelles, au moment où les négociations d'Amiens viennent d'être si heureusement terminées, la navigation du Rhin et de l'Escaut devoit exciter l'attention de tous les politiques de l'Europe, non seulement de ceux que leurs places et leurs dignités rendent arbitres des destinées du monde, mais des savans même, qui, dans leur cabinet, préparent quelquefois, sans qu'on s'en doute, les décisions des puissances; le rédacteur s'est étendu avec quelques détails sur ce qui concerne le commerce, dont ces grands fleuves sont ou peuvent être le véhicule, sur les obstacles qu'a éprouvés jusqu'à nos jours leur libre fréquentation.

Dans tout le cours de ce voyage, il ne s'est pas seulement attaché à la description exacte des lieux; il ne s'est point borné à une froide et stérile énumération des villes, de leurs principaux édifices, des produits du sol, des fabriques et des manufactures : il a porté ses re-

cherches jusque dans les monumens historiques. Il a présenté, toutes les fois que cela lui a été possible, et que ces détails pouvoient d'ailleurs offrir un intérêt incontestable, une histoire sommaire des diverses provinces qui autrefois divisoient cet important territoire.

Il a porté un œil investigateur sur les preuves rapportées par les différens auteurs, de l'origine des grandes villes de la Belgique et de la rive du Rhin. Lorsqu'il a trouvé unanimité d'opinion, il l'a exposée sans commentaire; lorsqu'il a trouvé des variations et des incertitudes, il a cru devoir exposer les doutes, et laisser aux juges compétens en cette partie, le soin de décider quel avis doit l'emporter.

S'il s'est permis d'assez fréquentes digressions; si, entraîné par un ardent amour pour les sciences et les arts, et pour la prospérité du commerce, il s'est hasardé à offrir quelques réflexions, ou même des vues nouvelles, il espère que ces dissertations qui tiennent au fond même du sujet, et sont en outre, d'une briéveté remarquable, ne feront que donner un nouvel aliment à la curiosité, à l'intérêt et à la méditation, au lieu de les refroidir.

ERRATA.

TOME PREMIER.

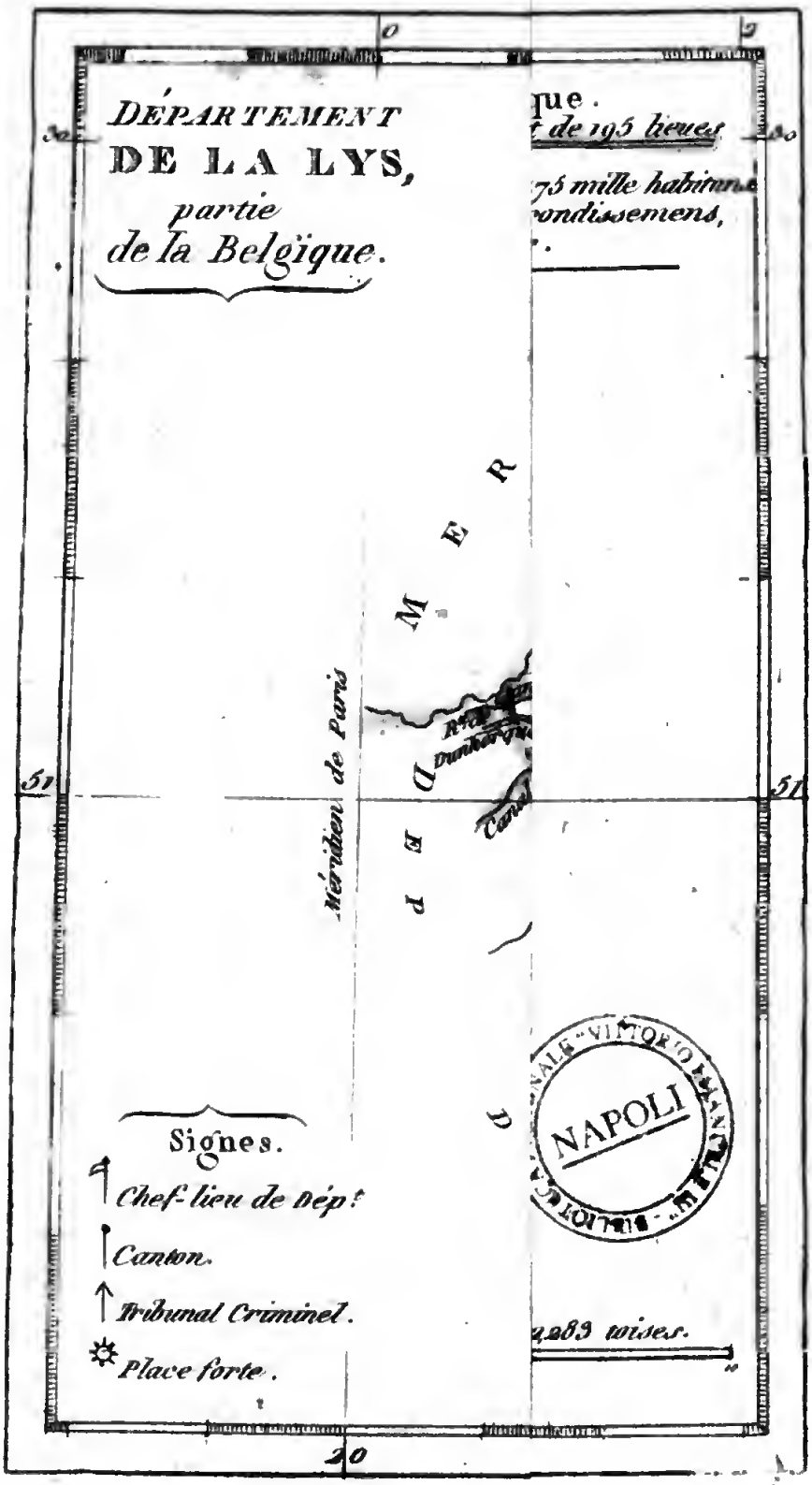
Page 34, *ligne* 30, *ôtez* plus.
Page 46, *ligne* 27, 14 au 15, *ajoutez* juillet.
Page 48, *ligne* 14, campagnes, *lisez* communes.
Page 83, *ligne* 26, méditations, *lisez* prédications.
Page 113, *note* 2, *ligne* 2, artiste, *lisez* article.
Page 140, *ligne* 10, le Rhin, *lisez* la Meuse.
Page 166, *ligne* 23, 45me. degré, *lisez* 51me. degré.
Page 247, *ligne* 5, ligneo, *lisez* ligneæ.

TOME SECOND.

Page 22, *ligne* 15, après ces mots, la plus parfaite, *ajoutez un point.*
Page 36, *ligne* 17, feutrées, *lisez* factices.
Page 48, *ligne* 27, après avantage, *ajoutez un point.*
Page 85, *ligne* 17, prouvé, *lisez* procuré.
Page 92, *ligne* 5, de nos plus illustres généraux, *lisez* du plus illustre de nos généraux.
Page 101, *ligne* 24, n'est, *lisez* ce n'est.
Page 124, *ligne* 13, actif, *lisez* passif.
Page 153, *ligne* 20, romanesque, *lisez* romantique.
Page 179, *ligne* 16, parties, *lisez* partis.
Page 180, *ligne* 15, de sexagones, *lisez* d'exagones.

VOYAGE

Biblioteca
NAPOLI


DÉPARTEMENT
DE LA LYS,
partie
de la Belgique.
que.
de 195 lieues
75 mille habitans
ondissemens,
MER
Méridien de Paris
Signes.
Chef-lieu de Dép.t
Canton.
Tribunal Criminel.
Place forte.
2283 toises.
NAPOLI
51
20

VOYAGE

DANS LA CI-DEVANT BELGIQUE.

DÉPARTEMENT DE LA LYS.

Nous entrons dans une des parties de la France, et peut-être de l'Europe, la plus remarquable par les événemens importans dont elle a été le théâtre, par la riche fécondité de son sol, l'industrie de ses habitans, et le nom des artistes distingués qu'elle a vus naître.

Jules César, dans ses commentaires, partage la Gaule en deux grandes portions, qu'il appelle l'Aquitaine Celtique et la Gaule Belgique ; cette dernière étoit la plus septentrionale, et s'étendoit depuis les rives de la Seine jusqu'à celles du Rhin.

Lorsqu'aidé du triple flambeau de l'histoire, de la chronologie et de la géographie, on remonte à l'origine d'un peuple, on tire quelquefois d'utiles renseignemens de l'étymologie de son ancien nom : mais si nous cherchons celle du mot Belge, nous ne rencontrons rien de satisfaisant. Cette dénomination vient-elle de *Belgen* ou *Velgen*, étranger, ou plutôt,

suivant M. Lebrigand, du celtique *Belegheis*, qui signifie *ceux qui habitent le haut ou le nord?* C'est ce qu'il seroit difficile de décider. Les anciens peuples n'étoient pas aussi jaloux que les modernes de conserver la mémoire de leur établissement, et n'ont pas mis leurs descendans à portée de retrouver leur origine. Quoi qu'il en soit, les Romains eurent beaucoup de peine à soumettre les Belges, que l'on regardoit alors comme la nation la plus brave et la plus belliqueuse de l'Europe.

La Belgique demeura long-tems sous la domination des Romains : il paroît que le christianisme n'y fut prêché que vers l'an 270. Dans ces siècles, les missions préludoient aux conquêtes; et les potentats d'alors, bien différens des Romains, qui adoptoient indistinctement toutes les divinités des peuples vaincus, coloroient leurs invasions du prétexte spécieux de la propagation de la foi.

Vers l'an 407, les Vandales, après avoir dévasté une partie de l'Allemagne, vinrent exercer leur fureur contre les Pays-bas. Clodion, roi de France, leva des forces imposantes, se rendit maître de Cambrai et de Tournai, et subjugua tout le pays jusqu'à la Meuse.

Ces belles provinces furent ensuite ravagées tour-à-tour par Attila et les Normands. Après la décadence de l'empire romain, elles surent maintenir une sorte d'indépendance, et furent gouvernées par leurs différens comtes particuliers. La souveraineté des Pays-bas échut ensuite, par droit de succession, aux ducs de Bourgogne. L'empereur Charles-Quint

en fut investi, en vertu de divers traités, vers le milieu du seizième siècle : elles formoient alors dix-sept provinces.

Lors de l'abdication de Charles-Quint, les Pays-bas passèrent sous la domination de Philippe II son fils et son successeur. Ce prince les conserva jusqu'en 1580, époque où il en perdit sept, par l'établissement des Provinces-unies, connues sous le nom de Hollande, et qui forment aujourd'hui la république Batave. On sait que ce démembrement fut dû à la propagation du schisme de Luther. Cette contrée devint le théâtre d'une guerre affreuse, dont Grotius et Strada nous ont conservé l'histoire.

Le roi d'Espagne, zélé partisan de la religion romaine, au point de déclarer *qu'il aimeroit mieux n'avoir aucun sujet, que d'en avoir un seul qui ne fût pas catholique*, avoit usé de toutes sortes de rigueurs contre ses sujets Belges : sans égard pour le rang ou les personnes, on traînoit à l'inquisition d'Espagne tout ce qui étoit suspect de professer les nouveaux principes. Cette sévérité excita l'indignation de plusieurs seigneurs, à la tête desquels étoit Henri de *Bréderode* : cette ligue puissante, sous le nom de *compromis*, s'augmentoit de jour en jour, mais les Espagnols la méprisèrent trop d'abord. Ils croyoient avoir suffisamment humilié les hérétiques en les qualifiant de *gueux*. Cette épithète dérisoire aigrit les esprits des confédérés, qui rejetèrent ces excès sur le compte du cardinal de Granvelle. Ils portèrent l'enthousiasme jusqu'à se nommer eux-mêmes les *gueux*, et à se mettre au col une médaille d'or

où l'on voyoit d'un côté l'effigie de Philippe II, avec ces mots : *fidèles au roi ;* et de l'autre deux mains jointes tenant une besace, avec cette devise : *jusqu'à la besace.* Le comte de Bréderode fit faire un vase d'or, en forme de gourde de pélerin, avec une écuelle de même métal, qu'il portoit attachés à la ceinture ; il y avoit fait graver cette inscription : *vivent les gueux !* Cet exemple s'est renouvelé de nos jours au sujet de la fameuse dénomination de *sans-culottes*, donnée d'abord par ironie, et dont il étoit ensuite bien dangereux de ne pas se glorifier.

Les troubles étant devenus plus sérieux, Philippe rappela la gouvernante, Marguerite de Parme, qui agissoit, au gré du ministère, avec trop de douceur. Il nomma à sa place le duc d'Albe. Dès son arrivée, ce duc érigea un tribunal auquel on donna le nom de *conseil des troubles*, et que les Flamands nommèrent *conseil de sang :* au surplus, le titre de cette commission ne s'est que trop bien justifié. Le duc d'Albe s'est vanté depuis d'avoir fait périr, de la main du bourreau, dix-huit mille six cents malheureux. On coupoit la langue à ces infortunées victimes, pour les empêcher de chanter des pseaumes au milieu des plus affreux supplices !

Ces atrocités occasionnèrent un soulévement général, d'où s'ensuivit une des guerres les plus longues et les plus sanglantes dont l'histoire fasse mention. Elle se termina par l'indépendance de la Hollande. La paix ne fut pas de longue durée ; Louis XIV envahit la Flandres, et mit les Provinces-unies à deux doigts de leur ruine.

En vertu du fameux testament de Charles II, le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, fut élevé au trône d'Espagne, et investi de la souveraineté des Pays-bas. Il y eut encore une très-longue guerre, dont le résultat fut la cession à la maison d'Autriche, de neuf provinces des Pays-bas, nommés depuis Autrichiens.

A la fin de 1792, lorsque les forces des puissances liguées contre la France furent repoussées sur leur territoire, les Français, ayant repris l'offensive, conquirent les Pays-bas Autrichiens, et menacèrent la Hollande d'une invasion; mais la ville de Maestricht arrêta leurs efforts. Nos armées rétrogradèrent; le sol français fut envahi de nouveau par les phalanges ennemies, jusqu'en 1794, époque à laquelle, sous la conduite de Jourdan et de Pichegru, la Belgique fut une seconde fois conquise, et réunie à la République par la loi du 9 vendémiaire an 4. Le traité de Campo-Formio, et récemment celui de Lunéville, nous ont assuré la possession de cette belle contrée, si précieuse à notre commerce, mais qui, environnée de puissances rivales, voyoit son industrie comprimée par d'humiliantes entraves.

Telle est l'histoire sommaire de la Belgique, dont nous allons parcourir les neuf départemens. Nous contemplerons avec admiration les forteresses presque inexpugnables qui la défendent; nous examinerons les différentes branches du commerce de chacune de ses villes; nous suivrons le cours de ses canaux, de ses fleuves destinés à voiturer un jour, dans toutes ses parties, les productions du monde

entier ; nous hasarderons quelques réflexions sur la fertilité de son sol, sur l'infatigable activité de ses habitans, presque perpétuellement en guerre contre des conquérans jaloux de leurs richesses, et qui ont su cependant conserver cet amour sacré de la liberté et de l'indépendance, qui relève les ruines et fait fleurir le commerce.

Le département de la Lys, par lequel nous sommes entrés, forme une très-grande partie de la ci-devant Flandres, dite Autrichienne. Si nous desirons connoître la signification de ce mot Flandres, nous éprouvons encore l'embarras très-ordinaire dans ces sortes de recherches. Quelques auteurs le dérivent de *Flandebert*, neveu du roi Clodion, celui qui chassa les Romains de la Gaule belgique ; d'autres de *Flandrine*, épouse Lideric II, grand-forestier de Flandres.

Cette partie du pays étoit jadis habitée par les Pleumosiens. Ménin est la première ville qui se présente à nos regards. Nous nous sommes arrêtés quelque tems à contempler les bords enchanteurs de la Lys, belle rivière sur laquelle elle est située.

Ménin, autrefois ville considérable et renommée par la beauté et l'étendue de ses fortifications, n'a plus aujourd'hui rien de bien remarquable, si ce n'est la trace presque ineffaçable des fureurs de la dernière guerre. L'emplacement d'une assez grande quantité de maisons brûlées a été converti en champs de tabac : cette plante croît à regret sur une légère couche de terre qui revêt des fondemens de pierre et de brique. De là, nous avons côtoyé les bords de la

Ménin.

Biblioteca
Nazionale
NAPOLI
V. E. III

V.E. III - Biblioteca Nazionale NAPOLI

Courtray.

Lys, en suivant la superbe route de Courtrai. De tous côtés, la campagne présente l'aspect riant de la fécondité. Les champs de tabac et de sarrasin y sont assez multipliés. On y rencontre aussi des tourbières, sur-tout près de Courtrai, où leurs veines profondes s'étendent sur un assez long espace de terrain.

Si l'on en excepte quelques monumens, comme, par exemple, l'hôtel-de-ville, Courtrai ne possède rien de bien digne d'attention aux yeux de l'observateur; semblable à Ménin, elle ne retrace plus que de grands souvenirs. Ces deux places étoient autrefois la clef de cette portion de la Flandres; leurs fortifications, entretenues avec soin, arrêtoient des armées nombreuses : mais depuis l'époque où Louis XIV les a fait raser, en vertu des traités, elles ont été ouvertes au premier parti. Courtrai, au surplus, jouit d'un commerce assez actif, assez étendu; c'est de là que nous viennent les fameuses toiles qui en tirent leur nom.

De Courtrai, nous avons voulu aller à Ipres. Au lieu de rebrousser chemin, et de nous y rendre par Ménin, route que l'on suit ordinairement, nous avons préféré y aller presque en droite ligne, par des chemins de traverse. C'est alors que nous avons été à portée de juger plus particulièrement de la nature du sol, et des productions du département de la Lys, ainsi que du caractère de ses habitans, qu'il est plus facile d'observer dans les villages que dans les villes, où il est altéré nécessairement par le concours perpétuel des étrangers.

Le sol y paroît être conquis, non pas comme en

Hollande sur le lit même de la mer, mais au moins sur ses rivages. Naturellement aride et sablonneux, il n'est revêtu d'un *humus* végétal que par les engrais naturels provenant des dépôts des rivières. Aussi remarque-t-on par-tout des débris de végétaux mêlés avec des corps marins. Le houblon y élève avec succès ses hautes tiges. Le colzat (espèce de choux) y fournit une huile abondante. On y voit des champs entiers de pavots, dont un Parisien auroit de la peine à soupçonner l'usage, puisque l'espèce qu'on y cultive est blanche, et ne pourroit donner l'*opium*, qu'on tire seulement du pavot oriental. Mais dans le sein même des capsules qui recèlent la liqueur visqueuse et blanchâtre dont on extrait ce puissant narcotique, se trouvent une infinité de graines : on en compte jusqu'à 32,000 sur une seule tige; et ce sont ces graines qui fournissent une huile saine et agréable, connue dans le commerce sous le nom d'huile d'*œillette* (1).

La nature du terrain imprime à ses productions un caractère qui en établit des variétés inconnues dans les autres contrées; tels sont l'orme et le tilleul, dont les Anglais principalement, font des acquisitions pour leurs pépinières. On nous a dit que du côté de Bruges nous trouverions un grand nombre de pins du nord : la pomme de cet arbre passe dans le pays pour guérir du scorbut.

Nous avons parcouru avec respect cette contrée célèbre par tant d'événemens importans, à laquelle on pourroit appliquer ces mots : *Nullum sine nomine saxum*. On n'y voit en effet presque pas de vil-

lage ou de plaine qui n'ait été le théâtre d'une bataille ou d'un combat. Nous nous sommes écriés, ainsi que les ministres Espagnols envoyés dans les Pays-bas par Philippe II, *que ce n'étoit qu'une seule ville.* Les hameaux, les villages sont tellement pressés, tellement entassés les uns sur les autres, qu'ils semblent n'en former qu'un seul. Ce qui n'a pas peu contribué à faire refluer la population dans les campagnes, ce sont les guerres, dont le fléau, s'exerçant particulièrement sur les villes fortifiées, en a expulsé les citadins et les négocians.

Après avoir traversé une forêt vénérable et touffue, nous sommes arrivés à Ipres (2), par une magnifique chaussée élevée au milieu de la plus belle plaine. Nous avons considéré cette ville célèbre, bien déchue de son antique splendeur : elle avoit jadis trois fois plus de circonférence qu'elle n'en a aujourd'hui.

En 800, ce n'étoit qu'un simple château que les Normands saccagèrent. Baudouin, comte de Flandres, la répara en 880; après plusieurs siéges, assauts et pillages, le feu y prit par accident en 1240. En Belgique, la population semble renaître sans cesse de ses cendres, et nulle autre ville ne nous en fournit un exemple plus frappant; car deux ans après cet événement malheureux, on y comptoit 20,000 ames : en moins d'un siècle, le nombre des habitans s'éleva jusqu'à 200,000.

En 1383, les Gantois révoltés, aidés par les Anglais, l'attaquèrent avec vigueur pendant plus de six semaines, et furent forcés de l'abandonner. On

célèbre encore la mémoire de cet événement le premier dimanche d'août ; cette fête s'appelle *tuyndag*. On remarque cependant que ce siége est pour les Anglais l'époque du commencement de leurs fabriques ; ils enlevèrent dans les environs d'Ipres beaucoup d'outils, d'instrumens et de machines, et s'en servirent pour leurs fabriques de drap, renommées depuis dans toute l'Europe.

Ruinée par les guerres, et plus encore par les villes rivales qui ont absorbé son industrie et son commerce, Ipres contient tout au plus 13,000 habitans. Le silence des tombeaux règne dans la ville. Ses habitans sont graves comme tous les peuples qui boivent de la bierre ; et cette liqueur est bien autrement forte que celle de Paris : elle porte à la tête des vapeurs épaisses.

La propreté est ici observée jusqu'à la minutie : les maisons sont lavées plusieurs fois par jour, et les lieux destinés aux usages les plus sales, y sont entretenus avec autant d'élégance que les plus superbes appartemens.

Nous avons admiré le beau canal de Vouzinghe, qui excite la curiosité de tous les étrangers : on aime à côtoyer ses eaux paisibles, dont l'usage sera sans doute un jour bien précieux au commerce, si le projet, depuis long-tems médité, se réalise ; si le canal de St.-Quentin nous ouvre la navigation de l'Escaut ; si, par l'intermédiaire de ce grand fleuve, nous pouvons communiquer avec tous les canaux qui arrosent la ci-devant Belgique.

Nous nous sommes embarqués sur ce canal, qui

nous a conduits à Dixmude, puis à Furnes et à Nieuport, et de là à Ostende.

On a écrit avec raison des villes de Hollande, que qui en a vu une, les a toutes vues.

Il n'en est pas tout-à-fait de même de celles de la Belgique. Quelques-unes, par exemple celle de Gand, dont nous parlerons par la suite, présentent des traces de la domination des Espagnols; d'autres se ressentent du voisinage de l'ancienne France, de la Hollande ou de l'Allemagne : les places maritimes ont une physionomie anglaise. Mais toutes portent l'empreinte du caractère flegmatique et minutieux des Belges.

Nous nous en sommes principalement aperçus à Furnes, dont les rues sont si larges, si propres, qu'il seroit bien difficile de soupçonner quel est le genre de commerce des habitans; il consiste presqu'entièrement en bœufs : Furnes est en effet le plus vaste marché de bestiaux de toute la Belgique.

Furnes, en flamand *Waren*, n'est qu'à une lieue de la mer, au bord de laquelle elle se trouvoit autrefois. Les petites rivières de Colme et de Loo se jettent dans la mer près de cette ville. Les maisons sont d'une architecture gothique, et tenues avec propreté; mais le voisinage des eaux stagnantes en rend le séjour mal-sain. Cette petite ville a soutenu plusieurs siéges. Elle a été fortifiée par le célèbre Vauban : on en voit encore des traces, quoique les fortifications soient en partie démolies.

Aux yeux des voyageurs qui ne cherchent que des monumens somptueux, à qui le mot commerce fait

naître l'idée de richesses immenses et de relations étendues avec les deux mondes, Nieuport doit offrir bien peu d'intérêt. De misérables cabanes forment tous ses édifices. Avant la guerre même, on n'y voyoit presque personne en plein midi dans les rues ; les maisons n'étoient guères peuplées ; et l'on eût difficilement soupçonné qu'en 1787, les *négocians* et *armateurs* de ce petit port eussent avec les états de Brabant, des contestations très-sérieuses, et dans lesquelle ceux-ci laissèrent percer beaucoup de jalousie.

Joseph II, indigné de l'obstination des Hollandois à fermer l'Escaut, en vertu du traité de Munster, voulut en dédommager en partie ses sujets, en créant des ports sur l'Océan : nous disons créer ; car il n'en existoit, pour ainsi dire, pas alors. Il fit construire, près d'Ostende, les écluses de Slykens ; fit curer le bassin de Nieuport, et fit sur-tout un réglement de *pêche nationale*, par lequel le poisson hollandois fut prohibé, ou du moins soumis à des impositions si onéreuses, que cela équivaloit à une exclusion totale. Les Brabançons, qui avoient des saureries, murmurèrent de ces réformes, et prétendirent que les harengs d'Ostende et Nieuport leur revenoient plus cher que ceux de Hollande. Tout cependant se termina à l'avantage des pêcheurs de Nieuport, et peut-être à celui de toute la partie alors autrichienne des Pays-bas.

Nieuport n'étoit autrefois qu'un hameau nommé Sandeshove, et dépendoit de Lombarsyde, ville voisine, qui avoit un assez bon port de mer. Mais ce

port ayant été comblé par les sables dans le treizième siècle, on en fit un nouveau à Sandeshove, qui changea de nom pour prendre celui de Nieuport, c'est-à-dire nouveau port : de sorte que par une métamorphose plus étrange parmi les villes que parmi les hommes, Lombarsyde, de ville devint village, et le village de Nieuport fut converti en ville. Le port reste sec à la marée basse ; il a plus de douze pieds de profondeur au retour des eaux. Si on en lâchait les écluses, tous les environs seroient inondés. Ce fut près de cette ville que Maurice de Nassau, prince d'Orange, battit d'abord l'archiduc Albert, gouverneur pour les Espagnols, mais n'en fut pas moins contraint à lever le siége. On a remarqué que tandis que les autres places de Flandres étoient tour-à-tour prises et reprises, Nieuport resta sous la possession des mêmes maîtres, et ne passa sous différentes dominations successives qu'en vertu de traités.

Le canal de Nieuport à Ostende partage un pays fertile du côté des terres, ingrat, stérile et sablonneux du côté de la mer : cette dernière portion, hérissée de chardons et de plantes sauvages, ne paroît propre qu'à nourrir des ânes. Aussi les routes sont-elles couvertes de ces animaux, que l'on rencontre par centaines, portant aux marchés de Dunkerque et d'Ostende les denrées du pays.

Le port d'Ostende est un monument de la grandeur de Joseph II. La côte forme une ligne droite ; mais la profondeur du bassin en rend l'entrée difficile et peu sûre. Les bâtimens sont forcés de passer

entre deux jetées, par une ouverture étroite qu'on ne peut aborder que par un certain vent. Lorsque la marée descend, les vaisseaux restent à sec dans le port; un pavillon hissé à l'entrée de la première batterie, indique la marée montante, et annonce aux bâtimens qu'ils peuvent entrer; on le baisse à mi-flux, et on l'enlève lorsque la mer est tout-à-fait retirée.

On ne sauroit, sans injustice, refuser des éloges à la patience, à l'industrie avec laquelle on a cherché à vaincre, quelquefois avec succès, les difficultés locales. La jalousie des Hollandois ayant, contre le droit des gens, fermé l'Escaut, et tari les sources du commerce d'Anvers, Ostende seul étoit capable d'établir les communications des Belges avec les peuples au-delà des mers. Mais quels efforts pouvoit faire une nation sans colonies? Quelles relations pouvoit-elle espérer d'avoir dans les deux Indes, où aucun port ne lui est ouvert? Il fut toutefois un instant où, sans l'opposition de leurs rivaux, les habitans d'Ostende alloient faire fleurir tout le pays, alloient avoir une compagnie des Indes.

Un vaisseau marchand de St.-Malo, commandé par le chevalier de la Merveille, arriva des Indes sur les côtes de France: il voulut entrer dans un port; mais comme on avoit accordé un privilége exclusif à la compagnie des Indes établie en France, on fit dire à ce marin d'aller dans le premier port des Pays-bas Autrichiens, pour y vendre sa cargaison. Il aborda en effet à Ostende. Le gouvernement des Pays-bas informé du profit immense que procu-

roit

Dép.t de la Lys.

Ostande.

POLI

Biblioteca Nazionale V. E. III - ROMA

roit ce commerce, proposa au même capitaine de retourner aux Indes, avec quelques vaisseaux que l'on avoit équipés. Il fit en effet plusieurs voyages avantageux pour le compte de particuliers.

L'empereur Charles VI accorda, en 1721, des lettres-patentes pour une nouvelle compagnie de commerce : on fixa le fond à six millions de florins; et ce projet faisoit tellement tourner les têtes, que les souscriptions furent sur-le-champ remplies. Des Anglais, des Hollandais, les principaux seigneurs du pays y prirent des actions pour des sommes considérables.

Il partit en effet dix à douze vaisseaux, tant pour le Bengale que pour la Chine; mais cette compagnie naissante inspira tant de jalousie aux Anglais, aux Hollandais et aux Français eux-mêmes, qu'on pressa de toutes parts l'empereur de révoquer ses patentes. On prétendoit que l'établissement de la société étoit contraire aux traités, et notamment à celui d'Utrecht. Il avoit été stipulé que l'empereur ne posséderoit les Pays-bas espagnols qu'avec les mêmes *droits* et les mêmes *prérogatives* que Charles II les avoit possédés. Charles II n'avoit pas de compagnie des Indes; donc Charles VI ne devoit pas en avoir.

Aujourd'hui qu'Ostende fait partie intégrante du territoire français, ces misérables chicanes ne se reproduiront plus. Il est douteux cependant que ce port jouisse désormais d'un grand éclat. La liberté de l'Escaut, solemnellement stipulée avec la Hollande, fera une grande révolution dans les dé-

partemens réunis, lorsque les mers elles-mêmes seront libres. Anvers deviendra l'entrepôt du négoce des deux mondes; Ostende ne pourra plus que glaner sur ses traces.

Cette ville maritime, contre laquelle les Anglais ont vainement fait en l'an 7 une tentative, est remarquable par la longueur du siége qu'elle a soutenu, au commencement du 17.e siècle, contre l'archiduc Albert. Ce siége, qui a duré trois ans et trois mois, a coûté 50,000 hommes aux états-généraux de Hollande, qui possédoient la ville, et près de 80,000 à l'archiduc. La garnison fut plusieurs fois renouvelée, ainsi que les commandans de la place, parce qu'on avoit la communication par mer. Cet événement est trop célèbre dans l'histoire, pour que nous n'en esquissions pas quelques détails, avant de présenter le résultat de nos autres observations.

Le prince d'Orange et les Hollandais étoient battus de tous côtés par les forces espagnoles. Un dernier boulevard, Ostende, leur restoit en Flandres; aussi mirent-ils beaucoup d'ardeur à le conserver. La direction du siége étoit confiée, des deux côtés, aux plus habiles généraux. La garnison, très-nombreuse, faisoit sans cesse des excursions au-dehors, et ruinoit toutes les campagnes de la Flandres. Les dix-sept forts par lesquels on prétendoit tenir la ville bloquée, ajoutoient au désordre au lieu d'y remédier. Les bons Flamands, tour-à-tour pillés par leurs amis et par leurs ennemis, conjurèrent l'archiduc de ne pas permettre que la plus considérable

de toutes ses provinces demeurât tronquée d'une seule de ses places. On représentait, d'un autre côté, à ce prince la témérité d'une pareille entreprise, contre une place qui avoit toujours une porte ouverte sur l'Océan; mais les sommes considérables que lui offrirent les Flamands le déterminèrent. Il serra la place de près. Les ouvrages étoient construits et enlevés de part et d'autre avec une dextérité et un talent merveilleux. Les assiégés repoussés du derrière de la ville, se retirèrent sur le côté gauche. Des batteries artistement élevées au milieu des difficultés de toute espèce, les empêchèrent de se servir de leur port : ils en construisirent un nouveau à l'abri des insultes de l'ennemi, qui en vain lançoit au hasard des boulets et des bombes. Le danger même étoit si peu considérable, qu'il arrivoit journellement sur les navires des multitudes de personnes qui n'avoient d'autre but que de voir commodément le siége. L'archiduc, voyant les efforts impuissans de son artillerie, faisoit lancer dans le gouffre du nouveau port, des pierres, des sacs pleins de sable, pour le combler; mais la rapidité de l'eau rendit cette entreprise infructueuse.

On s'occupa alors à canonner les forts; et le feu étoit si vif et le bruit si grand, qu'il fut entendu jusques dans la ville de Londres. Les dunes étoient couvertes de balles et de boulets; les habitans, pour se garantir contre ces projectiles, avoient élevé au milieu des rues d'épaisses masses de terre en forme de murs, où les boulets venoient mourir, où les bombes et les grenades éclatoient sans danger.

Les Hollandais cependant voyoient leur boulevard, du côté de la mer, sur le point d'être forcé : il ne restoit plus qu'un parti à prendre, celui de rompre les digues; mais quel en seroit le résultat? Le camp ennemi seroit-il inondé, ou la ville elle-même submergée? C'est sur quoi les ingénieurs n'étoient pas d'accord. On prit enfin une résolution désespérée : la digue fut percée; et les ouvrages des assiégeans, consistant en tours d'osiers, furent emportés par les eaux. Les soldats, poursuivis de toutes parts par l'inondation, se réfugioient avec peine sur les échaffauds qu'on avoit dressés pour le transport des machines. Les habitans, par leur industrie, surent détourner de leur ville la violence des eaux, et la repousser tout entière contre les Espagnols.

Il seroit difficile de prévoir ce que fût devenue cette entreprise, si un Génois, nommé Ambroise Spinola, ne fût venu prendre le commandement de l'armée espagnole et la conduite du siége. Il construisit, avec des fascines, des chaussées au milieu des inondations; il prit tous les forts l'un après l'autre; fit construire des bateaux destinés à porter de l'artillerie, qu'il remplaçait à mesure que le feu de la place les détruisoit, et rendit l'entrée du port moins facile. Mais ce qui accéléra sur-tout la reddition de la ville, ce furent les mines et les fourneaux qu'il fit jouer. Les états-généraux, lassés des frais que leur coûtait la défense de cette place désormais peu importante pour eux, résolurent de l'évacuer. Le gouverneur Markette fit sortir du port tous

les navires avec une partie de son artillerie, et obtint ensuite la capitulation la plus honorable. La garnison, au nombre de trois mille hommes, sortit avec ses armes et bagages, et vint au fort de l'Écluse, trouver le prince Maurice, qui, au lieu de voir dans ces braves soldats, des vaincus, les accueillit au contraire comme des vainqueurs.

Il étoit naturel que l'archiduc Albert et Isabelle son épouse fussent curieux de voir une ville, prix de tant de sang et de tant de sacrifices. Mais ils ne virent que des monceaux de terres informes; les traces des ouvrages qu'on y avoit construits se trouvoient tellement confuses, qu'il étoit presque impossible de distinguer ceux qui avoient servi à la défense, de ceux qui avoient servi à l'attaque.

On assure que c'est à ce siége que l'on doit l'invention d'une nouvelle couleur. Losque Spinola eut réduit la garnison aux dernières extrémités, parce qu'attaquée de toutes parts, il falloit qu'elle opposât sur tous les points une défense égale, l'armée de l'archiduc se disposa à un assaut général. On se promettoit tant de succès de cette entreprise, qu'on regardoit la reddition comme certaine. L'archiduchesse Isabelle, témoin avec son époux de toutes les opérations du siége, fit le vœu de ne pas changer de chemise avant qu'Ostende ne fût conquise. L'assaut cependant ne réussit pas : Isabelle persista à remplir son vœu; et comme le blocus se prolongea encore quelque tems, son linge de corps étoit devenu d'un blanc sale tirant sur le jaune.

C'étoit une belle occasion de faire sa cour à la

princesse ; aussi chacun la saisit avec empressement. Les dames firent teindre de cette couleur leur linge et leurs ajustemens ; les militaires portèrent des écharpes *isabelles* : et depuis nous répétons ce nom, et nous en ignorons pour la plupart l'origine, qui est consignée dans les chroniques du tems.

C'est ainsi que les circonstances influent souvent sur les modes, et que les modes à leur tour exercent un empire absolu sur les circonstances. Nous porterions encore peut-être la barbe longue, si François I.er, en jouant avec plusieurs de ses courtisans, n'eût été atteint d'un tison enflammé qui lui brûla une partie du visage, et l'obligea de se faire raser. Le *spencer*, cet ajustement qui sied si bien à nos dames, qui dessine si agréablement la finesse de leur taille, est également une invention due au hasard. Le comte de Spencer, causant près de son feu avec plusieurs personnes, eut le bas de sa redingotte brûlé : prendre des ciseaux et couper toute sa redingotte jusqu'à la moitié de la taille fut l'affaire d'un instant. Chacun des spectateurs se fit un plaisir de l'imiter ; et quelques personnes douées du génie de l'invention, remarquèrent le contraste agréable que faisoit cette espèce de gilet avec un habit de couleur différente ; et toutes les dames anglaises eurent des spencers ; et cette charmante mode s'est étendue jusqu'à Paris.

Les états-généraux ne regrettèrent pas beaucoup la perte d'Ostende : pendant que cette place amusoit une armée considérable, le prince d'Orange prenoit Rheinberg, Grave et l'Écluse. Se croyant donc suf-

fisamment dédommagés, ils firent frapper une médaille avec cette légende : *Jehova plus dederat quàm perdidimus.* Dieu nous avoit plus donné que nous n'avons perdu.

Quel triste spectacle qu'une ville commerçante sans commerce, qu'une place maritime sans marine! Ostende, qui ne subsistoit que par le commerce, est aujourd'hui un désert. Des caboteurs, des bateaux pêcheurs osent seuls se hasarder sur la côte, et braver la vigilance des croiseurs anglais. Cependant ces insulaires convoitent ce port de la Belgique. Lorsqu'il étoit sous la domination de l'empereur, ils ne pouvoient s'en emparer par la force, mais ils en avoient fait un entrepôt de leurs relations avec la Flandres. Aussi la ville avoit-elle alors une physionomie anglaise, qu'elle conserve encore aujourd'hui en partie. Des courtiers, des détaillans de cette nation étoient venus s'y établir. Nous attribuons cette particularité, moins peut-être à l'esprit dominateur des Anglais, qui abordent sous le pavillon d'une nation étrangère par-tout où le leur seroit repoussé, qu'à une circonstance fort heureuse pour cette place, et qui l'a fait un instant fleurir. Lors de la dernière guerre d'Amérique, elle fut considérée comme port neutre par les puissances belligérantes; tandis que les bâtimens français et hollandois arboroient le pavillon impérial, pour se soustraire aux armateurs ennemis. Malheureusement cette prospérité fut de peu de durée: la paix qui se conclut plongea ce port dans sa nullité première.

Ostende, en 814, n'étoit qu'un misérable village de pêcheurs; à l'exception des maisons situées le long des quais du port, elle ne dément pas son origine. On est obligé d'y faire provision d'eau douce, comme ailleurs de comestibles; les puits ne fournissant que de l'eau salée. On la fait venir de Bruges, d'où les brasseurs la charrient dans des barques. Ce liquide de première nécessité y est conservé dans un réservoir proche du port. Les environs sont assez agréables, du moins à quelque distance des bords de la mer. Elle est entourée de deux canaux profonds, dans lesquels le flux de la mer fait entrer les vaisseaux. Rien n'est plus ravissant que le spectacle de ce grand phénomène, dont il appartenoit au grand Newton seul de deviner la cause et de calculer les effets (2). On marche sur un terrain ferme, au milieu de coquillages et de vestiges qui annoncent le passage récent des eaux; et tout-à-coup la mer se gonfle, roule ses flots écumans sur la grève, les amoncèle, paroît prête à tout envahir; puis s'arrête, puis recommence encore une course plus ou moins rapide, suivant la direction du vent qui favorise ou contrarie la marée. Les barques, les navires échoués sont d'abord battus par les vagues, et paroissent sur le point d'être submergés, jusqu'à ce qu'il se trouve une quantité d'eau suffisante pour les tenir à flot.

Au moment de la marée, une activité incroyable règne sur les côtes de l'Océan. Si elle descend, des groupes de pêcheurs attendent joyeusement que les eaux se soient retirées pour s'emparer des coquilla-

ges, des poissons et des vers marins qui demeurent à sec. Des navires attendent avec impatience le flux ou le reflux pour entrer dans certains ports, ou pour en sortir, suivant les localités.

Un fait digne d'être rapporté, c'est celui de huit monstrueux cachalots, de soixante-quatorze pieds, échoués en 1704 sur les parages d'Ostende. On trouve encore quelquefois de ces animaux, mais ils sont loin d'avoir d'aussi énormes proportions.

On va d'Ostende à Bruges en voiture ou en bateau, suivant la volonté des voyageurs. La commodité et l'élégance de la barque qui conduit à cette dernière ville par le canal, nous ont séduits; et la propreté du dedans ne dément pas l'apparence extérieure. Ceux qui ne connoissent que la galiotte de St.-Cloud, les coches d'Auxerre, de Montereau, etc. seroient bien surpris de se trouver sur ce bâtiment, qui, porté par le cours uniforme du canal, semble demeurer immobile, malgré sa course rapide. La galiotte de Bruges est proprement décorée et vernissée. On y fait la cuisine, et l'on y sert des restaurans fort agréables. Si l'on monte sur le tillac de ce frêle bâtiment, un paysage varié recrée la vue. Des pins, des mélèzes, des chênes, des hêtres épars, servent d'ombrage à une étendue prodigieuse de genêts et de bruyères; mais on aperçoit peu de traces de culture : l'industrie agricole semble être reléguée dans la partie plus haute du département.

Nous avons ensuite aperçu Bruges. Des canaux et des routes nombreuses coupent cette ville dans toutes les directions. Le canal le plus considérable

est celui d'Ostende, sur lequel nous avons navigué. On doit son agrandissement à Castel Rodrigo, gouverneur des Pays-bas en 1665. Il l'a rendu capable de porter des bâtimens de plus de 400 tonneaux. Ces navires peuvent ainsi venir jusqu'au grand bassin, dit la *pomme* de Bruges. Il semble d'abord étonnant que les vaisseaux sortant de la mer puissent entrer dans ce canal, qui est d'eau douce, sans en corrompre les eaux; mais cela se fait au moyen des écluses de Slicken, que l'on entretient à grands frais.

On ne trouve à Bruges ni fontaines, ni rivières, mais des canaux et des ponts en quantité. Les eaux y sont dormantes, malgré l'inégalité du terrain de la ville, plus bas d'environ dix-huit pieds du côté de la mer que du côté de la porte de Gand, à l'endroit nommé *Minne-water*. Il ne faut pas plus d'une demi-heure pour renouveler ces eaux; on les laisse insensiblement écouler dans la mer par trois écluses. Nous avons remarqué sur ce canal un superbe pont de pierre et un beau quai; ils y existent depuis 1739.

La ville, peu peuplée, est une des plus grandes et des plus belles de Flandres; elle est entourée de bons fossés et de fortes murailles. Elle a tiré son nom du mot *bruggen*, qui signifie *pont*, parce qu'en effet il en existe une quantité étonnante. Elle a un genre d'architecture particulier; mais les toits des maisons sont faits comme tous ceux de Hollande et de Flandres, en forme de *delta*. Autant l'on compte de pareils combles, autant il y a de maisons.

Philippe-le-bon, duc de Bourgogne, y fonda, en

1430, le fameux ordre de la toison d'or. Cet ordre a excité de grandes contestations, qui ne sont pas encore terminées. Lorsqu'après la guerre de la succession, Philippe V se vit paisible possesseur du trône d'Espagne, moyennant la cession qu'il fit à Charles VI des Pays-bas espagnols, on oublia dans les traités d'Utrecht et de Rastadt, de stipuler auquel de ces deux potentats appartiendrait le droit de créer des chevaliers de la toison d'or. Charles VI prétendit que cette qualité de chef étoit attachée à celle de souverain des Pays-bas. Philippe soutint le contraire; et l'un et l'autre créèrent des chevaliers, chacun de leur côté. Cette question, peut-être plus importante qu'on ne le croiroit au premier coup-d'œil, puisqu'il s'agissoit de savoir si le roi d'Espagne conserveroit dans les Pays-bas une certaine espèce d'influence, a été agitée plus d'une fois entre les ministres des cours de Vienne et de Madrid: elle a encore été traitée au congrès d'Aix-la-Chapelle, mais elle n'a pas été résolue; et les deux souverains ont continué de créer des chevaliers de la toison d'or.

Bruges a beaucoup souffert aussi des guerres politiques et religieuses. Dans le seizième siècle, les hérétiques et les catholiques, tour-à-tour vainqueurs et vaincus, y portoient successivement la dévastation. Ces malheurs ont grandement contribué à détruire les beaux monumens de cette ville; il n'y a plus de remarquable que les monastères en grand nombre qu'elle renferme, et entr'autres l'église de Notre-Dame. Le clocher de ce dernier édifice est si

élevé qu'on le distingue en pleine mer, et qu'on s'en sert pour se diriger sur Ostende. Le trésor *étoit* magnifique, et composé de chappes, de chasubles, de dalmatiques garnies de perles et de diamans, auxquelles Marie de Bourgogne elle-même n'avoit pas dédaigné de travailler.

L'hôtel-de-ville mérite aussi d'être distingué. Il est bâti dans le style gothique : son pourtour étoit jadis orné des portraits des anciens comtes et comtesses de Flandres : on les a effacés depuis la révolution.

Nous avons encore remarqué le grand marché, qui est la plus belle place de la ville. On y voit au milieu un grand corps-de-logis quarré, qu'on nomme les halles, avec des galeries publiques.

Les magasins aux draps sont bâtis sur un canal, et en quelque sorte suspendus sur plusieurs piliers, au-dessous desquels passent les vaisseaux nommés dans le pays *bylanders*.

Il y a deux siècles, Bruges étoit le rendez-vous des négocians de toutes les parties du monde. Les commerçans de chaque pays avoient une maison particulière, avec leurs magasins et leurs consuls, pour la garantie de leurs droits, priviléges et immunités. On y a remarqué jusqu'à dix-sept de ces édifices gothiques, ornés de tours, de statues et armoiries.

L'école centrale, établie sur le canal, possède une superbe galerie de tableaux. On y a accumulé tout ce qu'on n'a pas jugé digne d'être transporté à Paris.

Jean Van-Eyk, dit Jean de Bruges, y florissoit en 1370. On lui doit la découverte de la peinture à l'huile. Son premier essai en ce genre a pour sujet l'agneau de l'apocalypse. La composition de ce tableau n'est pas sans mérite, parce qu'il s'y trouve une infinité de personnages fort bien groupés; mais le dessin en est incorrect. Nous nous sommes empressés, depuis notre retour à Paris, d'aller voir au muséum du Louvre, cette production de Jean de Bruges. En payant un juste tribut d'admiration à cette invention, due peut-être au hasard, comme toutes les découvertes utiles, nous avons vivement regretté que les ouvrages des Zeuxis, des Apelles, ne nous aient pas été transmis par ce procédé conservateur. Que sont les tableaux peints sur bois, trouvés sous les ruines d'Herculanum? Quelle idée peuvent-ils nous donner des progrès des arts du dessin chez les peuples de l'antiquité? En général, il nous sera toujours difficile de bien juger toute l'étendue du mérite des anciens. Ils n'avoient pas, comme nous, les arts admirables qui conservent, qui perpétuent les fruits du génie. L'imprimerie, la gravure, la peinture à l'huile leur étoient inconnues; et nous ne pouvons nous former qu'une idée très-incomplète de leurs artistes, je dirai plus, de leurs littérateurs.

Nous regardons Démosthène comme le meilleur orateur, au moins parmi les Grecs (3); et cependant toute la Grèce mettoit Démades au-dessus de lui. Sans préparation, dit-on, ce dernier renversoit les discours les plus étudiés de ses rivaux. Une anec-

dote que l'histoire a conservée, et qui paroît une preuve de sa supériorité sur le *prince des orateurs*, c'est ce mot qu'il lui adressa avec mépris, *Ne sus Minervam*, lorsque Démosthène vouloit l'interroger et redresser une prétendue erreur.

Si les discours improvisés de Démades avoient été conservés par le procédé merveilleux de la *sténographie*, qui étoit cependant connue des Grecs, au moins de Xénophon, comme nous le rapporte Plutarque, nous aurions été à portée de prononcer. Il est vrai que nous n'eussions pas eu tous les élémens nécessaires à un pareil jugement. Les orateurs ne doivent pas être lus : il faut les entendre, il faut les voir. *Actio in dicendo una dominatur,* a dit Cicéron. Ce ne sont pas les expressions sonores, les argumens habilement préparés, disertement exprimés qui me touchent; ce sont les défauts même de celui qui parle, c'est son embarras, son trouble, vrais ou affectés, ses interruptions, ses réticences, ses gestes, ses yeux animés, les écarts très-souvent réfléchis de son imagination, qui ébranlent, qui entraînent ma conviction.

Si l'éloignement des tems nous empêche de prononcer sur le mérite des auteurs grecs, avec une véritable connoissance de cause, il sembleroit du moins que notre admiration, notre critique et nos comparaisons pourroient s'exercer sur les écrivains du siècle d'Auguste, pour le moins avec autant de facilité que sur nos contemporains. Les écrits de Virgile, d'Horace, de Juvénal, ont été transmis à la postérité; de nombreuses copies en ont été tirées.

Quels autres ouvrages non moins dignes d'être conservés seroient tombés dans l'oubli? Quels autres? Varus, au jugement d'Horace, surpassoit de beaucoup Virgile dans le poëme épique. Et de tous les ouvrages de Varus, il ne nous en est pas resté un seul!

Rendons hommage aux inventeurs qui, par de nouvelles découvertes, deviennent les bienfaiteurs du genre humain; mais conservons sur-tout avec respect les noms de ceux qui ont imaginé des moyens capables de braver la faulx et la rouille du tems. Trop ingrats envers ceux qui ont trouvé l'art admirable de l'imprimerie et de la gravure en taille-douce, nos ancêtres ne leur ont pas accordé une petite portion de l'immortalité à laquelle ont droit de prétendre les plus médiocres littérateurs, graces à la rapidité de la presse. N'oublions donc jamais le nom de Jean Van-Eyk, qui a rendu à la peinture des services essentiels. Nous avons néanmoins en vain cherché dans Bruges la statue de cet estimable artiste : nous avons inutilement interrogé les habitans sur la maison où il vit le jour, où il exerça ses précieux talens, tandis que ces mêmes Flamands ont élevé dans Biervliet un monument à Guillaume *Beukels*, qui a trouvé à Nieuport en 1396, le procédé utile de caquer et préparer le hareng. Charles-Quint et la reine de Hongrie se rendirent en pélerinage à son tombeau, en 1535, et témoignèrent ainsi leur reconnoissance aux manes de cet homme célèbre.

Une des causes qui, il y a trois siècles, fit un

grand tort au commerce de Bruges, ce fut sa révolte en 1488, contre l'archiduc Maximilien, qui avoit été élu roi des Romains. Ce prince avoit convoqué une diète à Bruges. Les Brugeois, déjà mécontens, se soulevèrent, cernèrent son palais, le firent prisonnier, égorgèrent plusieurs de ses domestiques, et lui imposèrent des conditions si extravagantes qu'il ne put les accepter. Les rebelles demandèrent ensuite du secours au roi de France, au duc de Gueldres, aux habitans de Gand qui s'étoient aussi révoltés. Les troubles durèrent quatorze mois; mais les forces imposantes que l'empereur fit marcher contr'eux, et les excommunications du pape, non moins redoutables alors, les intimidèrent.

Ils implorèrent le pardon de leur prince, et le mirent en liberté, après lui avoir fait jurer une amnistie générale. L'empereur et les états de l'Empire n'eurent aucun égard à cette promesse extorquée par la force; on délia solemnellement Maximilien de son serment : les gibets, les échafauds furent dressés de toutes parts. Cinquante-six habitans furent condamnés à mort, un grand nombre bannis à perpétuité; et on imposa sur la ville de fortes contributions.

Une anecdote arrivée à Marie de Bourgogne, épouse de l'archiduc Maximilien, est capable de nous donner une idée de la sévérité des mœurs du quinzième siècle. Cette princesse aimoit passionnément la chasse au vol. Elle tomba un jour de cheval, et se fit une légère écorchure à la hanche. La blessure

blessure n'étoit rien moins que dangereuse; mais par pudeur, elle ne voulut pas se faire panser, et en mourut. Heureusement nos dames n'ont plus rien de caché pour leurs médecins; et nous pensons que, grace aux progrès de la *philosophie*, peu de maris auront à regretter leurs femmes victimes d'un scrupule aussi déplacé.

Cet événement malheureux eut une influence puissante sur les destinées de la Flandres. Marie étoit chérie des Flamands. A sa mort, on disputa à Maximilien la tutelle de ses enfans : et cette contestation fut l'origine d'une longue guerre qui désola ces belles contrées.

En suivant toujours le canal, nous sommes arrivés à la dernière ville du département de la Lys.

Damme est un fort petit endroit: il tire son nom d'un mot flamand qui signifie *digue*, parce qu'en 1180, on y construisit de fortes digues pour arrêter l'impétuosité de la mer. C'étoit alors un port avec un bon commerce et grand nombre d'habitans; mais à mesure que les eaux se sont retirées, on les a toujours empêchées d'y revenir, en leur opposant des barrières. C'est pourquoi l'existence de Bruges dépend de cette petite ville : elle en retient et conserve les écluses. Il dépendroit des habitans de cette dernière cité de submerger la première.

Le port de Damme est aujourd'hui assez enfoncé dans les terres : mais en 1213, il a contenu une escadre de 400 vaisseaux français qui s'étoient emparés de la ville. Les Anglais, ayant toujours eu intérêt d'arrêter les progrès de nos armes, et de nous

empêcher de nous établir dans cette partie du continent, vinrent assiéger l'armée française. Philippe-le-Bel les contraignit à lever le blocus, tua deux mille Anglais, et chassa les autres jusqu'en Zélande. Il trouva un triste moyen d'empêcher ces insulaires de reprendre la ville, ce fut de la brûler et d'en ruiner le port.

Elle fut néanmoins rétablie ; et à peine étoit-elle, en 1384, refaite de ces dévastations, qu'elle eut à soutenir un siége contre une armée de 80,000 Français. Ses fortifications étoient en si bon état, qu'elle ne se rendit que faute d'eau douce.

Si nous jetons actuellement un regard en arrière sur ce département que nous venons de parcourir, nous trouverons par-tout un terrain uni, rarement montueux, quelques bois, de très-petites rivières ; encore avons-nous vu que les principales villes en sont dépourvues. La Lys, qui a donné son nom au département, mérite seulement quelque attention : elle prend sa source en France, dans le ci-devant Artois, et porte bateau depuis Aire. Elle vient ensuite se jeter dans l'Escaut à Gand. On remarque à sa source un phénomène singulier. Les paysans prétendent, à l'inspection de ses eaux, deviner la pluie et le beau tems. Si la source est trouble, ils pronostiquent un tems pluvieux ; si elle est claire, ils prédisent un tems serein. Nous ne garantirons pas le fait, parce que nous n'en avons pas la certitude personnelle ; mais on en pourroit trouver une explication plus satisfaisante dans les lois de la saine physique. La pluie n'est, comme on sait, que

la précipitation de l'eau tenue en dissolution dans l'air. Il est naturel que cette précipitation se fasse d'abord sentir sur les pics ou sommets des montagnes, qui, comme autant d'alembics, pompent la substance des nuages. Alors la source se trouvant alimentée par une plus grande quantité d'eau, entraîne davantage de matière terreuse, et produit naturellement ce miracle.

Nous avons eu souvent occasion de remarquer que la population des villes n'étoit point proportionnée à celle des villages. Cela vient en très-grande partie du dépérissement du commerce, faute de débouchés, et à cause des nombreuses entraves apportées aux fabriques de cette province. On doit encore regarder comme une cause de décadence, quelques ordonnances fiscales mal conçues, particulièrement des lois monétaires, qui ont causé une grande défaveur dans le change. Les départemens réunis jouissent désormais des mêmes lois que le reste de la France; mais le mal est invétéré, et se réparera difficilement.

On estimoit beaucoup autrefois les tapisseries à personnages. Les manufactures de Flandres n'avoient d'autres rivales que celles des Gobelins, d'Aubusson et de la Savonnerie. Malheureusement le mauvais goût a dominé : on a substitué le papier de tenture à ces tapisseries superbes, où les couleurs des Rubens, des Lebrun, des Vandick se reproduisoient dans des fils conduits et tissus par une main habile. Cette source de prospérité est donc presque anéantie.

Nous avons remarqué plusieurs fabriques de dentelles; mais il s'en faut bien aussi qu'elles brillent de tout leur ancien éclat. Les points de Malines, de Valenciennes, d'Angleterre ont présenté une concurrence dangereuse. L'Espagne et la Grande-Bretagne, jalouses des Pays-bas, ont réduit presque au néant les importations, par les droits d'entrée considérables qu'elles ont établies. Rien n'est plus curieux que la vue même extérieure des cabanes où l'on fabrique les dentelles. Le toît ne s'élève qu'à quelques pieds au-dessus du sol; c'est sous terre, dans des caves, qu'est reléguée la population. Des hommes, des femmes, des enfans, sont occupés à ce genre d'industrie. Il seroit impossible de travailler les dentelles au grand air; les changemens alternatifs de la température en feroient rompre les fils délicats.

L'agriculture a fait ici beaucoup de progrès. On y connoît peu ou point la méthode destructive des jachères. Lorsque les sucs nourriciers de la terre ont été épuisés par un graminée, un légume ou un autre végétal quelconque, il ne faut pas croire qu'elle soit frappée de stérilité, et obligée de se reposer pendant un certain espace de tems.

L'expérience prouve que l'on peut perpétuer la fécondité du sol, en alternant ses productions. C'est ainsi que dans le département de la Lys, les diverses espèces de navets ou de patates, et sur-tout le grand trefle, servent à alterner les récoltes. On trouve aussi des prairies artificielles fort étendues de cette dernière plante.

Le houblon est cultivé avec succès près de Poperinghen, et sert à faire d'excellente bierre. Dans le milieu de la France, où ce végétal est plus rare, les brasseurs ont trouvé tout simple d'y substituer du *buis*, qui, à la vérité, ressemble beaucoup au houblon, par ses propriétés, mais qui appartient à la famille des Euphorbes, où l'on connoît beaucoup de plantes vénéneuses. On y rencontre une grosse espèce de haricots, dont la gousse a sept à huit pouces de longueur sur un de largeur. Nous avons pareillement vu avec plaisir des tulipes dans les jardins des particuliers ; on a pour elles dans ce pays presque autant de vénération qu'en Hollande. Il est vrai que cette superbe fleur, apportée par Gessner, en 1559, de l'ancienne Cappadoce, justifie bien cette honorable distinction, non-seulement par la riche variété des nuances de son calice (5), mais encore par les soins que sa culture exige.

On multiplie ses oignons par des cayeux; mais les amateurs, qui ont assez de patience pour attendre, créent sans cesse des variétés nouvelles, en les multipliant par graines.

Il faut en planter les semences vers le milieu de l'automne, et l'on obtient des fleurs au bout de six ans. Ces tulipes nouvelles se nomment *couleurs*, parce qu'elles n'en offrent qu'une seule. Il faut faire un choix, extirper celles qui sont trop pointues, dont la hampe ou baguette n'est pas assez haute, et conserver sur-tout les brunes. Six ans après, les fleurs qui croissent commencent à panacher; mais

il faut bien attendre encore trois ou quatre années, pour que les panaches se perfectionnent.

Comme dans un grand nombre de graines, on n'obtient que trois ou quatre individus qui réussissent vraiment bien, les belles tulipes sont infiniment chères : on en a payé à Harlem jusqu'à mille écus.

Il est inutile d'entrer dans le détail de toutes les extravagances auxquelles se portent les amateurs de la tulipe. Ils poussent l'enthousiasme jusqu'à l'adoration; et l'on a vu de jaloux possesseurs aller détruire, dans le parterre de leurs voisins, des fleurs dont ils redoutoient la comparaison avec celles qu'ils cultivoient.

NOTES.

(1) La fécondité des végétaux est prodigieuse, et dans quelques plantes elle paroît sans limites. On trouve dans les mémoires de l'Académie des sciences, l'histoire d'une vigne qui, dans un espace de tems peu considérable, recouvrit toute une galerie; ses tiges se projetèrent sur le toit d'une maison voisine, et produisirent 4206 grappes. Si l'on réfléchit au nombre de grains ou *baies* que pouvoit contenir chaque grappe, à la quantité de graines qui y étoit logée, on aura l'idée d'une multiplication étonnante.

Les plantes annuelles elles-mêmes offrent le même résultat. Sans parler de l'aunée et du soleil, qui fournissent près de 4000 graines, rien n'égale la fécondité du pavot et du tabac; ce dernier a produit jusqu'à 40,320 graines.

De sorte que si toutes étoient semées, la totalité des graines recueillies l'année suivante se monteroit à plus d'un milliard. En continuant ainsi pendant quatre ans, la génération d'un seul individu de cette plante couvriroit bien au-delà de la surface du globe terrestre.

L'exemple que nous citons d'une huile saine et agréable, extraite d'une plante âcre et vénéneuse par elle-même, prouve incontestablement qu'il existe dans les végétaux des parties distinctes qui ont des propriétés différentes du reste. Cette observation doit rendre attentif dans l'emploi de ce qu'on appelle des *simples*.

(2) C'est dans cette ville qu'est né le fameux *Corneille Jansenius*, plus connu après sa mort qu'il ne le fut de son vivant. C'est dans son ouvrage posthume que quelques-uns ont reconnu, et que d'autres n'ont pas trouvé les *cinq propositions* qui l'ont rendu si célèbre. On assure qu'avant sa mort, Jansénius avoit adressé au Pape une lettre où il lui soumettoit son ouvrage, et que le grand Condé, s'étant rendu maître d'Ypres, s'en étoit emparé comme d'un monument curieux et d'une grande importance dans un tems où les discussions théologiques étoient à la mode. Elles ont fini par faire place aux dissertations politiques;

et celles-ci ont été remplacées à leur tour par les discussions, ou, dans toute la force du terme, par les disputes littéraires, qui, au moment où nous écrivons, sont dans toute leur vigueur et n'épargnent personne.

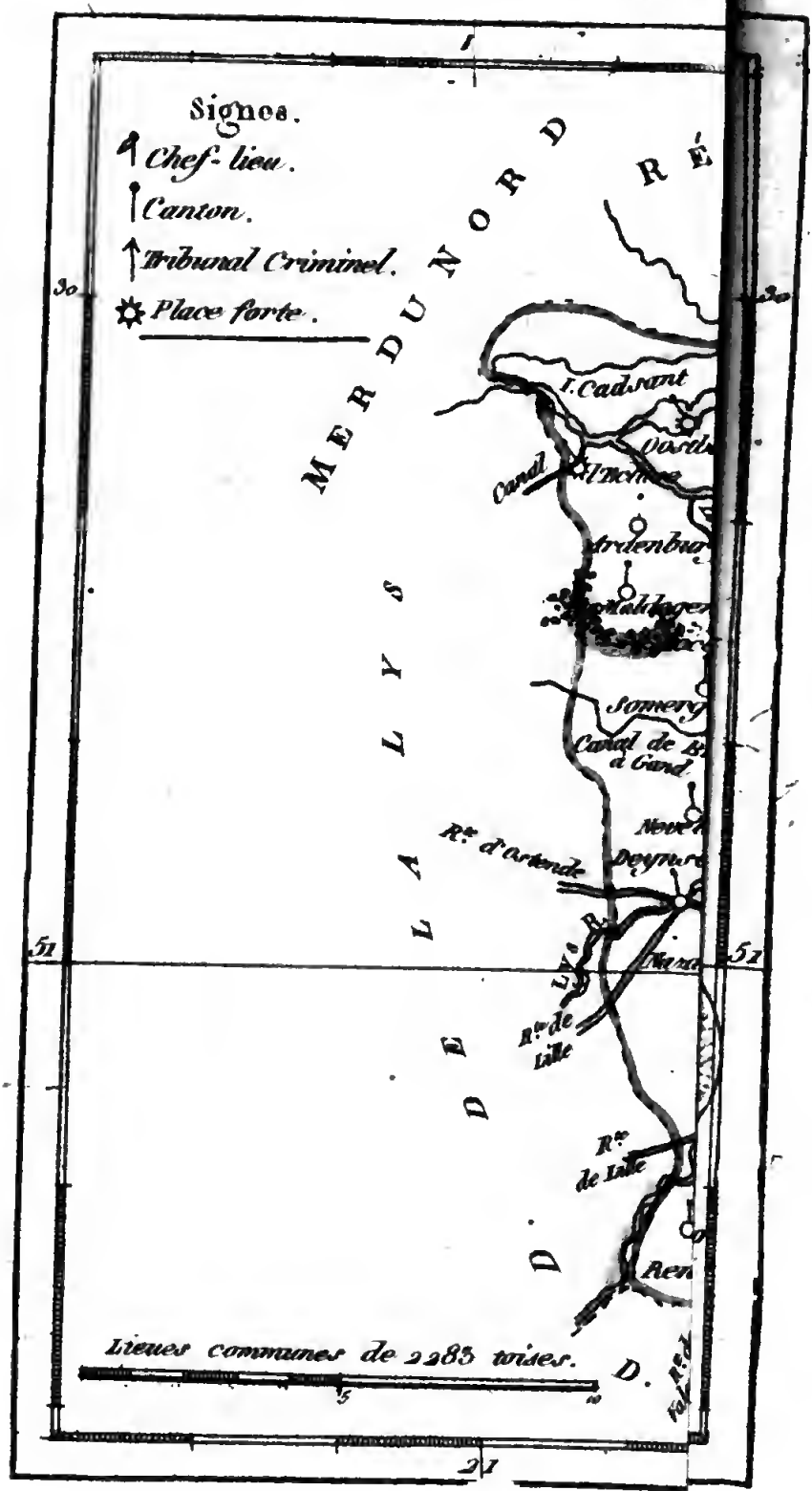
On ne parle plus guère aujourd'hui des sectaires de Jansénius, que pour citer cette anecdote fort plaisante. Etes-vous *janséniste* ou *moliniste?* disoit un prêtre à un ouvrier qu'il confessoit. Non, mon père, répondit-il; je suis garçon *ébéniste.*

(3) Les faits que présente l'étonnant phénomène du flux et reflux sont aujourd'hui si bien constatés, si bien calculés, qu'il est impossible de ne pas les attribuer à l'influence de l'attraction lunaire, découverte par le grand Newton. Avant d'anéantir le système de ce philosophe, il faudra mettre quelque chose à la place des explications qu'il a données. Aussi, Bernardin de Saint-Pierre, qui ne croit pas plus à l'attraction que Mercier, est-il obligé de reconnoître l'action de la lune: mais il prétend que ces révolutions périodiques, qui reculent et rétrécissent tour-à-tour les rivages de l'Océan, sont l'effet de la fonte des glaces, occasionnée par la chaleur que réfléchit notre satellite. On sait à n'en pas douter que la lumière de la lune est trois mille fois plus foible que celle du soleil: cet affoiblissement doit rendre nul l'effet du peu de calorique que pourroient développer ses rayons. Bernardin de Saint-Pierre sera sans doute un jour assez jaloux de sa propre gloire pour se rendre aux démonstrations des savans, et pour rayer de ses livres tout ce qui a rapport au flux et reflux, et à l'aplatissement des pôles terrestres.

(4) Démosthène écrivait-il ses discours, ou les prononçait-il d'abondance? c'est une question que je n'ai vu traitée encore par aucun littérateur, et qui serait digne peut-être d'un examen réfléchi. Je ne doute nullement, quant à moi, que ces harangues pleines de chaleur et d'éloquence, n'aient été improvisées. Un grand nombre, par leur nature même, n'ont pu être préparées. Ce sont des répliques véhémentes, où Démosthène emploie tous les grands moyens oratoires pour anéantir les raisonnemens de ses adversaires. Quelquefois il est interrompu par les approbations de la multitude: N'applaudissez pas tant, s'écrie-t-il, et faites ce que je dis. Cela prouveroit que l'art de la sténographie a existé du tems de Démosthène, et que c'est à lui qu'on est redevable de la conservation de ses harangues.

(5) Les botanistes ne se sont pas fixés sur la question de savoir si dans les fleurs dites *apétales*, la partie colorée qui enveloppe les parties de la fructification est un *calice* ou une *corolle*. Linnée regarde celle-ci comme un prolongement du *liber*, et l'autre comme un prolongement de l'écorce. Cette définition sembleroit, dans la plupart des cas, indiquer l'existence d'un calice. Dans une grande partie des *liliacées*, le spathe, ou la fleur, est vert en dehors et coloré en dedans; ce qui porteroit à croire que le calice et la corolle y sont intimement unis.

Biblioteca
NAPOLI
V. E. III


Signes.
Chef-lieu.
Canton.
Tribunal Criminel.
Place forte.
MER DU NORD
DE LA LYS
D. E.
Canal
Somerg
Canal de
à Gand
Rte d'Arend.
Deynze
Rte de Lille
Rte de Lille
Lieues communes de 2283 toises.
30
51
21

VOYAGE

DANS LES TREIZE DÉPARTEMENS RÉUNIS.

DÉPARTEMENT DE L'ESCAUT.

Ce Département tire son nom du fleuve qui l'arrose, et qui est un des plus beaux de l'Europe. Ses rives rendues à la liberté commencent à reprendre une face riante, quoique les malheurs de la guerre maritime en éloignent encore le commerce, dont la splendeur en fera un jour le rival heureux de la Tamise.

Cette portion des Pays-bas, composée d'une partie des Flandres autrichienne, impériale, hollandaise, et du Brabant ci-devant autrichien, ne laisse pas de présenter des nuances fort remarquables, soit dans ses produits naturels, soit dans le caractère national de ceux qui l'habitent. Sur les limites du département de Jemmappes, on distingue dans ses citoyens une sorte de teinte du goût et des manières particulières à l'intérieur de la France. La partie orientale se ressent beaucoup du voisinage de l'ancien Brabant. Le côté septentrional, qui a l'Escaut pour limite, porte l'empreinte de l'esprit hollan-

dais. Ici, à la vérité, nous ne remarquons pas ce génie commerçant que respirent les Bataves. De misérables villageois luttent avec plus ou moins de succès contre la stérilité de leurs sables; et telle est l'ingratitude du sol, que l'on n'arrache à la terre les productions dont elle est avare, qu'en employant comme engrais des substances qui, dans d'autres terroirs, rendroient la végétation beaucoup trop forte. On n'y connoît guères d'autres amendemens que les matières stercorales.

Quel est donc l'usage de ces forts qui défendent cette côte, en quelque sorte vouée à l'infécondité? Pourquoi ces garnisons que naguères les États-Généraux y entretenoient à grands frais? Craignoit-on que les habitans des fertiles et délicieux environs de Gand ne vinssent disputer à ces paisibles cultivateurs le fruit de leurs sueurs et de leurs travaux pénibles? Hommes d'état, qui voyez dans les canaux, dans les fleuves, autant d'artères, autant de veines destinées à faire circuler la vie dans un pays, contemplez la carte de la contrée que nous parcourons : vous y verrez que nulle n'étoit plus favorisée de la nature et de l'art. De grandes routes entretenues avec soin, au moyen du *droit de passe* qui y est établi depuis long-tems; des canaux qui communiquent avec Ostende, avec le Sas-de-Gand, avec mille écluses qui toutes débouchent dans l'Escaut et dans la mer, telles étoient les principales sources de sa prospérité, du tems des Espagnols. Mais en 1648, les Hollandais firent avec l'empereur un accord qu'excusaient à peine la politique et

la jalousie, et que proscrivoit sans retour le droit des gens. Par le traité de Munster, il fut convenu que toute communication avec la mer par l'Escaut seroit interdite aux Belges; que ces routes ingénieuses, laborieusement frayées aux eaux par mille détours divers, seroient inutiles. Ce fut afin d'assurer l'exécution de cette clause funeste, que les Etats-Généraux construisirent de toutes parts des forts, pour défendre moins leurs propres frontières que la navigation de ce fleuve magnifique.

Le bras occidental de l'Escaut n'étoit autrefois qu'un canal creusé par ordre de l'empereur Othon, en 980. Ce fleuve se rendoit alors en droite ligne à travers le territoire hollandais; mais en 1377, il se fit un débordement considérable; plusieurs villages furent engloutis; la Zélande se trouva séparée en plusieurs îles, dont la plus considérable est celle de Walcheren. On nomme cette portion de l'Escaut le *Hondt*, parce qu'à l'endroit où il se divise, il fait un bruit semblable à l'aboiement d'un chien.

La partie du département par laquelle nous entrons, en suivant le canal de Gand, n'offre pas, sous aucun rapport, de différence sensible avec celui que nous venons de quitter; nous nous sommes donc empressés de nous rendre à Gand.

Cette grande et belle ville a 45640 pieds romains de circuit en-dedans des murs. Il y a une lieue de chemin depuis la porte de Muyden jusqu'à la porte ci-devant impériale. Elle ne sauroit cependant souffrir de comparaison avec Paris. Jamais même elle

n'a été aussi considérable, quoiqu'on ait soutenu le contraire, et que Charles-Quint ait dit qu'il *ferait tourner Paris dans son gant.* Qu'une idée aussi fausse se soit accréditée parmi nous autres Français, à la faveur d'un calembourg, cela n'aurait rien de surprenant; mais que les graves Flamands aient été long-tems dupes d'une aussi misérable pointe, et que quelques-uns même vous la répètent avec dérision, c'est ce qui n'est pas concevable. Au surplus, cette capitale de l'ancienne Flandre autrichienne, grande tout au plus comme notre faubourg Saint-Antoine, est loin d'être peuplée en proportion. Elle ne doit son étendue qu'au grand nombre de terres labourables, de jardins, de vergers qui en isolent les habitations. Ajoutez à cela qu'elle est partagée en un nombre considérable d'îles formées par la Lys, l'Escaut, la Liève, la Moër, et divers canaux dont le plus considérable est celui d'Ostende, et que des quais spacieux les bordent: on ne sera plus surpris de cette grandeur beaucoup moins remarquable aujourd'hui qu'elle ne l'était autrefois; car nous devons avouer qu'au commencement du onzième siècle, lorsque nos villes de France n'étoient que des bicoques, Gand étoit déjà assez vaste, bien bâtie, et plus peuplée qu'elle ne l'est à présent. En 1380, le comte Louis de Mâle parvint, dit-on, à enrôler dans son intérieur seul 80,000 combattans.

Des auteurs prétendent que c'est de ses anciens habitans que Jules-César parle sous le nom de *Gorduini*, et qu'il en jeta les fondemens pendant son

séjour chez les Morins. Son nom semble au reste dériver de celui de *Wanda*, que lui donnèrent les Vandales après l'expulsion des Nerwiens.

Les Gantais sont francs, généreux et braves; ils ont même la confiance qui distingue la véritable bravoure. Enthousiastes de leur liberté, ils ont toujours soutenu des guerres cruelles contre les princes qui les ont assujétis. Sous le commandement de Philippe d'Artevelle, ils se révoltèrent au nombre de 60,000 contre le comte de Mâle leur souverain; mais ils ne purent résister à l'armée nombreuse que dirigea contr'eux en personne Charles VI, roi de France. Ils furent défaits à la bataille de Rosebeck, et plus de 40,000 des leurs restèrent sur la place.

Il est à remarquer que les Flamands ont eu aussi leur *Pucelle;* mais elle n'est pas aussi célèbre que celle d'Orléans, parce qu'elle n'eut pas, à beaucoup près, le même succès, et qu'elle étoit fort vieille, quoique cette dernière circonstance dût ajouter au merveilleux. Ce fut elle qui guida les Flamands à la malheureuse bataille de Rosebeck. Elle fut tuée au commencement de l'action, et les auteurs contemporains, parmi lesquels se trouve le moine de Saint-Denis, dont M. Le Laboureur a traduit les ouvrages, lui donnent avec mépris l'épithète de *vieille sorcière;* tant il est vrai que c'est la fortune seule qui fait les héros! En compulsant les annales de l'histoire, on a plus d'une occasion d'apprécier la justesse de ce vers sublime que Voltaire met dans la bouche d'Orosmane :

Si j'eusse été vaincu, je serois criminel.

En examinant le grand nombre de révolutions et de malheurs dans lesquels la fougue impétueuse du caractère a précipité les Gantais, ce seroit peut-être le lieu de déplorer l'aveuglement des hommes qui se déchirent dans le but unique de changer de maître, et pour le bien-être d'un petit nombre d'individus; mais ces réflexions se renouvelleroient trop souvent : nous frissonnerions en traçant le récit des calamités de toute espèce qu'attirèrent sur ces malheureux les atrocités commises par Charles-Quint et par Philippe II. En 1788, lors de la fermentation qui régna dans toute la Flandres à l'occasion des réformes que voulut introduire Joseph II, leur ville fut une de celles qui souffrirent le plus des suites de la rébellion. Investie par les insurgés, elle se défendit pendant quatre jours avec opiniâtreté, et fut presque réduite en cendres. Les vaincus dès-lors se réunirent aux vainqueurs, et adhérèrent au *pacte de fraternité* de Vonk, l'un de leurs chefs. Artisans, bourgeois, cultivateurs, nobles, prêtres, vieillards, femmes et enfans, tous prirent les armes, et chassèrent les garnisons impériales. Ce fut là que les États s'assemblèrent, et qu'ils déclarèrent l'empereur déchu de la souveraineté du comté de Flandres. Après quelques temporisations du comte de Trantmannsdorf, ministre de Joseph II, dans la nuit du 14 au 15, les soldats autrichiens pillèrent les maisons, les incendièrent, et exercèrent leur barbarie contre les enfans eux-mêmes. On compte jusqu'à quatre-vingt de ces innocentes victimes qui périrent, soit par la bayonnette, soit sous les dé-

combres embrâsés du toit paternel. Ces excès enflammèrent le courage des Gantais : les Impériaux furent forcés d'évacuer la citadelle. Les jeunes volontaires, guidés par leurs prêtres, qui, armés du crucifix, avoient plus en vue leur intérêt temporel que l'indépendance du peuple belge, s'emparèrent de vive force des batteries qui défendoient les casernes. Déjà ils alloient porter la torche dans les monceaux de paille qu'ils avoient amassés, pour mettre le feu aux bâtimens, lorsque les officiers allemands, désarmés et tête nue, s'avancèrent à la rencontre des patriotes, se rendirent prisonniers, et prévinrent ainsi un carnage effroyable.

Ici le beau sexe est favorisé de toutes les graces extérieures que peut donner la nature. En voyant les femmes de la Belgique, on n'est plus étonné que les grands peintres qui en font la gloire, aient trouvé des originaux si parfaits. La douceur du climat, où le soleil semble se montrer plutôt pour dissiper les vapeurs qui tendent sans cesse à obscurcir l'horizon, que pour faire endurer des chaleurs excessives, entretient la fraîcheur du teint. A la vérité, les femmes ne se livrent pas aux excès qui, à Paris, dévorent leur embonpoint, et flétrissent les fleurs de la jeunesse. Elles ne passent pas des nuits entières dans les bals ; elles ne refusent pas au sommeil des yeux toujours prêts à s'ouvrir au langage de l'amour ; leur parure, moins gracieuse peut-être que celle de nos Parisiennes, est au moins mieux raisonnée, mieux accommodée à la température. Quelques-unes, en petit nombre, ont voulu imiter

la nudité de nos élégantes, et en ont été victimes; mais leur exemple n'a pas été suivi. Les femmes de campagne, tombant dans un excès contraire, diffèrent peu, par leur ajustement, et même par leur tournure, de ces figures joufflues et rebondies sur lesquelles le pinceau de Teniers a imprimé l'épanouissement d'une grosse gaîté. Les hommes eux-mêmes ont ce caractère de taciturnité, qui, lorsqu'il sort de ses limites, fait place à une allégresse bruyante. Si, dans les sociétés, nous avons retrouvé la douceur, la tranquillité des scènes domestiques dont le pinceau des élèves de l'école flamande nous a tracé l'image, nous nous sommes plu également, en parcourant les campagnes rurales, à contempler des scènes champêtres qui ont dû fournir des modèles aux *fêtes flamandes, aux noces de village.*

Quel dommage que dans la classe un peu opulente, les Gantaises ne soient, au premier coup d'œil, que de belles statues! Elles n'ont pas cette aimable loquacité, qui trouve dans un rien le sujet de toute une conversation, qui répand le vernis de la jovialité sur des discussions d'ailleurs futiles. Un homme du monde, c'est-à-dire un de ces petits-maîtres qui ne connoissent que les boudoirs et les toilettes, chercheroit en vain dans les salons un agréable délassement. Les hommes courent les estaminets et les places de commerce; leurs épouses, leurs filles réunies en société, s'occupent d'ouvrages de broderie ou d'autres occupations convenables à leur sexe; rarement les hommes y sont admis, et malheur aux absens! Les anecdotes du jour, la

Costumes des Habitans de la Campagne.

chronique scandaleuse, se répandent avec une promptitude admirable, et nous devons voir la cause de ce mal (car c'en est un) dans le peu de goût du peuple pour les théâtres. Quand la salle de spectacle ne seroit point placée dans la plus désagréable situation, les troupes ambulantes qui s'y succèdent ordinairement sont peu propres à donner aux habitans une idée de la bonne comédie. Ce n'est, à proprement parler, qu'à Bruxelles que l'on trouve des acteurs passables; c'est là seulement que les *Molé*, les *Contat* sont venus quelquefois donner des leçons des manières et de l'urbanité françaises; par-tout ailleurs ce ne sont que des farces jouées par des troupes de bateleurs.

Si nous considérons le grand nombre de bâtimens religieux qui restent encore dans cette ville, nous en tirerons la conséquence nécessaire, qu'il a dû être un tems où les Gantais étoient fort dévots. Il leur reste encore beaucoup de ces dispositions religieuses. Le petit nombre d'églises destinées à l'exercice du culte est assez fréquenté, même par les hommes; car on a remarqué dans tous les pays que les dames avoient plus de penchant à la dévotion que notre sexe. Les Flamandes sont ponctuelles, pour la plupart, à leurs pieux exercices; et si on en juge par la vivacité de leur tempérament, et en même tems par l'assiduité avec laquelle elles fréquentent le tribunal de la pénitence, on doit croire qu'elles sont de grandes pécheresses.

L'aspect de ces antiques prisons où des hommes, des femmes, alloient s'enfermer pour se soustraire

aux devoirs de la société, le grand nombre de biens qui étoient affectés à ces monastères, m'ont rappelé une anecdote que je tiens d'un ancien consul de France (1) à Lisbonne. Un Portugais philosophe, et qui avoit porté l'enthousiasme pour Voltaire jusqu'à faire venir en fraude ses œuvres, volume par volume, n'osant s'en procurer à la fois un exemplaire complet, montroit au Français une carte de Lisbonne où il avoit enluminé en rouge toutes les maisons appartenant à l'église. Il se trouvoit ainsi plus des deux tiers de la ville faisant partie des propriétés monacales. Le consul fit à cet égard des réflexions, et parla avec éloge du réglement que venoit de faire Joseph II pour réformer les couvens dans ses états. « Silence, répondit le » Portugais, nous marchons sur les cachots de » l'inquisition ! Elle ne frappe plus en public ses » victimes ; elle ne les condamne plus à un bar- » bare *auto-da-fé ;* elle les ensevelit vivantes dans » des souterrains infects. »

Si on n'étoit pas à portée de voir dans l'intérieur des maisons, quelle consommation prodigieuse on fait en ce pays de légumes de toute espèce, on en jugeroit par l'étendue du marché aux herbes. Ce n'est pas cependant que les autres marchés soient moins bien fournis; il s'en trouve au contraire un grand nombre où les comestibles de toute espèce y sont extrêmement abondans.

Le poisson y est sur-tout délicieux et fort commun. Le voisinage de la mer, éloigné seulement de quatre lieues, le grand nombre des rivières et

des canaux y occasionnent une grande abondance de cette nourriture. Les gourmets cependant distinguent le poisson qui a été produit par telle et telle rivière. Celui de la Lys y est le plus recherché ; mais les anguilles de l'Escaut jouissent sur les autres d'une supériorité marquée. On sait que sur cette côte, le poisson est à si vil prix, que les servantes, en entrant dans une maison, font la convention expresse de n'avoir du poisson à leur repas que deux fois par semaine.

En parcourant les rues de Gand, nous nous sommes de plus en plus confirmés dans une observation qui nous avoit d'abord frappés. Cette ville conserve des traces presque ineffaçables de l'ancienne influence qu'y eurent les Espagnols. La forme des bâtimens et leur distribution intérieure, leur donnent une extrême ressemblance avec ceux des principales cités d'Espagne. Quelques personnes sont dans l'incertitude sur la question de savoir à laquelle des deux nations gantaise ou espagnole a primitivement appartenu ce genre d'architecture, où les couleurs variées des murailles, le grand nombre des fenêtres, présentent un coup d'œil infiniment agréable ; mais il n'est pas difficile de la résoudre, en observant d'abord que Gand et Anvers sont presque les seules villes du département et de ceux limitrophes, où l'on trouve un pareil goût ; en second lieu, que cette manière de décorer est plus convenable aux localités au-delà des Pyrénées ; qu'elle est ici purement de luxe.

On connoît en effet jusqu'à quel excès les Espa-

gnols portent la fureur de multiplier les croisées. Cette mode est justifiée par la chaleur du climat, qui rend nécessaires de nombreux et de rapides courans d'air. C'est pour cela que le fameux palais de l'Escurial (2) est percé de dix mille fenêtres, et qu'on y trouve fort peu de plein-mur. Mais ce ne furent pas seulement la décoration ou la commodité qui déterminèrent Philippe II à donner cette forme à son palais; ce fut encore, qui le croiroit? la dévotion. Ce vaste édifice a été élevé en l'honneur de saint Laurent, jour de la fête duquel se donna la bataille de Saint-Quentin, si préjudiciable aux Français. Le roi d'Espagne, par égard pour le saint, donna non-seulement au bâtiment, mais aux portes et aux fenêtres, la forme d'un *gril*, instrument fatal du martyre de saint Laurent.

Au surplus, la forme n'en est ni plus belle ni plus élégante. On disoit à un ambassadeur de France, à qui l'on montroit ce fameux palais, qu'on l'avoit construit en vertu d'un vœu fait par le roi : *En ce cas*, dit-il, *votre roi doit avoir eu bien peur!*

Sous le rapport dont nous venons de parler, Gand présente une physionomie espagnole. Le grand nombre de ponts que l'on y rencontre offre une miniature d'Amsterdam. Sur l'un d'eux, on voit un bronze qui n'est pas sans mérite. Il représente un jeune homme forcé de couper la tête à son père. La lame de l'épée sauta en l'air au moment où il alloit le frapper, et la poignée lui resta dans la main.

Les principaux monumens sont l'hôtel de ville et la cathédrale de Saint-Bavon.

L'hôtel de ville est un bâtiment à deux faces, dont l'une date du quinzième siècle, et l'autre du dix-septième. La partie la plus ancienne offre peu d'intérêt, et la seconde présente une superbe colonnade disposée sur trois rangs.

L'église de Saint-Bavon a été élevée par Charles-Quint : la nef en est magnifique, et les ornemens d'un assez bon goût, quoiqu'ils soient un peu surchargés. Nous n'avons pas été peu surpris de voir qu'un excellent ouvrage de Delvaux de Nivelles, une chaire à prêcher, composée de marbre et de bois, ait survécu à la dévastation révolutionnaire. Ce monument ne seroit peut-être pas à l'abri d'une critique éclairée et judicieuse ; mais il est difficile de refuser son admiration, sur-tout au couronnement qui représente l'*arbre de la science du bien et du mal.* Les branches de marbre portent de superbes pommes de bronze. Le serpent doré rampe parmi les rameaux, et enveloppe le tronc de ses replis tortueux.

On se promène avec ravissement dans deux vestibules ornés de riches chapelles. On y voit le mausolée d'un archevêque de cette cathédrale ; son portrait en mosaïque est entouré d'anges en pleurs.

Un édifice gothique situé près de Saint-Bavon, mérite d'attirer les regards du voyageur. C'est une tour nommée *Beffroi*, où se trouvoit une cloche énorme, pesant onze milliers, et nommée la *Roeland.* On ne la sonnoit que dans les occasions solemnelles, pour servir de tocsin et d'alarme à toute la Flandres. Nous ne parlerons pas longue-

ment d'un dragon doré, que l'on distingue en haut de ce beffroi, et qui est presque aussi gros qu'un bœuf. Il n'a guères d'autre mérite que d'avoir été apporté de Constantinople par Baudouin, comte de Flandres, lors des guerres des Croisades.

Une église en Belgique ne seroit pas regardée comme complète, si elle n'étoit munie d'un carillon. Celui du beffroi de Gand est, à juste titre, l'un des plus renommés. Il contient un nombre prodigieux de cloches, formant plusieurs octaves, y compris les demi-tons. Ces différentes intonations sont aussi justes que celles d'un clavecin. Le carillonneur frappe fortement du poing sur des espèces de touches; celles-ci correspondent par des cordes à des marteaux qui tombent sur les cloches. Des pédales servent à former la basse et les accords. M. Schippon, carillonneur à Louvain, a gagné un pari assez considérable en exécutant sur ces cloches un *solo* que Kinmir avoit composé pour le violon. On nous a rapporté des anecdotes semblables sur la sonnerie de Strasbourg. On y exécute, *à quatre mains*, des quatuor de Pleyel.

La plus belle des places publiques est celle dite du Vendredi (Vrydags-Merkt.) On y remarque une statue de la liberté, construite en carton (3). Elle est dans un état pitoyable. On ne peut s'empêcher de sourire en voyant cette figure allégorique remplacer l'ancienne statue pédestre de Charles-Quint.

Elle n'étoit pas beaucoup plus magnifique que celle qui lui a succédé. Elle étoit de bois doré, et on la vernissoit souvent pour l'empêcher de pourrir.

Une haute colonne la soutenoit ; mais l'éloignement n'en rendoit pas les proportions plus agréables.

La vue de la statue de carton et des ruines sur lesquelles elle est posée, ne nous a pas seulement suggéré des réflexions sur la vicissitude des empires. Elle nous a encore rappelé que c'est dans la ville de Gand que Charles-Quint a pris naissance.

Si le souvenir du sang qu'il a fait répandre, du peu d'utilité de ses nombreuses entreprises, empêche de lui accorder le nom de grand homme, on ne lui refusera pas du moins celui de grand politique. Il sembloit destiné à n'occuper d'abord qu'un trône obscur dans un coin de l'Espagne ; et bientôt, grace à l'adresse de Ximenès, il devint maître de tous les royaumes qui composent cette contrée : ce qui n'étoit arrivé à aucun de ses prédécesseurs, depuis l'invasion des Maures. Ensuite on le vit posséder l'Allemagne et l'Italie sous des titres différens ; mener de front les entreprises guerrières et les négociations du cabinet ; relever la gloire des armes impériales, qui depuis Charlemagne étoit ternie. Non content d'avoir une grande prépondérance en Europe, où il faisoit des rois à volonté, il porta la guerre en Afrique, posa des barrières à l'empire ottoman, et se dépouillant enfin de toutes les couronnes dont il étoit chargé, il alla mourir en solitaire dans une triste retraite, après avoir abdiqué l'empire en faveur de Ferdinand son frère, le royaume d'Espagne et le gouvernement des Pays-Bas en faveur de Philippe II son fils. Quelques historiens, en regardant sa démission volontaire

comme une foiblesse, l'ont encore blâmé d'avoir partagé ses états entre deux individus, tandis que leur réunion eût donné à l'un de ces deux princes une influence irrésistible sur les destinées de l'Europe. Ils lui reprochent de n'avoir pas mis à exécution une pareille entreprise, tandis que rien n'étoit plus capable d'accomplir son projet extravagant de *monarchie universelle*, si d'ailleurs il eût été praticable. Nous ne doutons pas d'abord qu'il n'eût rencontré de grands obstacles, parce que Ferdinand son frère, déjà couronné roi des Romains, occupant de plus les trônes de Hongrie et de Bohême, sembloit plus que tout autre prince avoir la puissance de soutenir ses droits à l'empire, et qu'il ne vouloit pas d'ailleurs dépouiller son fils Philippe de ses états héréditaires. Nous trouvons encore un nouveau motif de la conduite de ce prince, dans la connoissance du cœur humain. Extrêmement jaloux, même de ses successeurs, il ne voulut peut-être pas qu'après lui, un autre souverain eût la même puissance. C'est là peut-être aussi ce qui l'a déterminé à abdiquer à l'âge de cinquante-huit ans, afin d'être lui-même l'exécuteur de ses dernières dispositions. Et quoiqu'on ait qualifié sa renonciation volontaire de pusillanimité, nous y voyons au contraire une nouvelle preuve de l'orgueil, de l'ambition même qui ont caractérisé cet empereur. La vie politique d'un grand homme a sa décrépitude comme l'existence physique. Il ne pouvoit plus acquérir de gloire, il devoit s'occuper seulement de conserver celle qu'il avoit conquise.

Peu

Peu s'en est fallu néanmoins qué cet homme qui a joui d'une si grande prépondérance dans la balance politique de l'Europe, ne fût pas nommé empereur. Maximilien I, son père, auroit voulu le faire couronner, pendant sa vie, roi des Romains, et le faire déclarer son successeur, comme cela avoit déjà été pratiqué plusieurs fois; mais le pape Léon X suscita plusieurs difficultés de formes, et Maximilien fut obligé de se contenter de la promesse qu'on lui fit de préférer Charles à ses autres rivaux.

Après la mort de Maximilien, les électeurs s'assemblèrent à Francfort. Il n'eût tenu qu'à Frédéric, électeur de Saxe, de se faire nommer lui-même; mais, soit par modestie, soit par un calcul que l'expérience démontra faux, il réussit à élever Charles à l'empire, malgré les intrigues du pape et la concurrence dangereuse de François I.er, roi de France.

Ce ne fut pas toutefois sans peine que les électeurs se déterminèrent. Ses forces extraordinaires et celles de son frère leur donnoient avec raison de l'ombrage; car, outre ses pays héréditaires d'Autriche, il possédoit encore tous les Pays-bas, l'Espagne, Naples et la Sicile. Ils lui imposèrent donc une espèce de capitulation que tous ses successeurs ont été tenus de jurer d'observer.

Charles-Quint éprouvoit encore un autre obstacle de la part de ses propres sujets. Les Espagnols n'étoient pas infiniment flattés de voir leur souverain transférer sa résidence de Madrid à Vienne; ils craignoient d'être opprimés par un vice-roi. Dans cette appréhension, ils firent avec leur prince un

singulier accord; ils ne lui permirent d'en aller gouverner d'autres, que moyennant certaines conditions qu'ils lui prescrivirent.

Ces sacrifices qu'il fut obligé de faire, soit à ses anciens, soit à ses nouveaux sujets, ne rendirent cependant pas la tranquillité durable. L'Allemagne fut long-tems déchirée par de petites guerres intestines. Le nouvel empereur eut à réprimer la révolte de plusieurs princes. Les changemens que Martin Luther introduisit dans la religion, furent ce qui l'occupa d'abord le plus sérieusement. Il eut toutefois le bon esprit de voir la chose moins en théologien qu'en homme d'état. Il laissoit au pape le soin de décider les questions religieuses, et prenoit seulement à cœur de dissiper les rassemblemens armés. Malheureusement, cet expédient aigrissoit le mal au lieu de le détruire dans sa racine. Le pape s'étoit contenté de condamner la doctrine de Luther, et refusoit d'assembler un concile que l'on demandoit de toutes parts à grands cris. Il le refusoit, moins dans la crainte que les évêques ne manifestassent une opinion contraire, que dans celle de compromettre son *infaillibilité*. Il avoit prononcé : on devoit croire sans examen ; il falloit bannir jusqu'à l'apparence de l'incertitude, et les papes ont toujours soigneusement disputé ce fleuron de leur couronne spirituelle.

D'un autre côté, les Espagnols profitèrent, pour se révolter, de l'absence de leur souverain, des guerres dans lesquelles il étoit engagé, soit dans l'intérieur de l'Allemagne, soit contre François I.er

qui ne pouvoit lui pardonner la préférence qu'il avoit obtenue. Ils formèrent contre lui une ligue puissante qui l'obligea de repasser les Pyrénées, pour aller appaiser les séditions naissantes.

Ces troubles domestiques furent aisément appaisés, et le calme fut consolidé par le traité de paix de Cambrai, nommé la paix des dames, parce qu'en effet ce furent la tante de Charles et la mère de François I.er qui ménagèrent un accommodement entre les deux rois.

Ces dispositions pacifiques n'étoient pas sincères de la part de Charles-Quint. Il n'eut rien de plus pressé que de recommencer la guerre contre la France, après une expédition qu'il fit en Afrique pour rétablir Muley-Hassem à Tunis. Ces hostilités se terminèrent par une trève de dix ans; mais il ne demeura pas pour cela dans l'inaction. Les Gantais s'étant révoltés, il se vit forcé d'aller les punir. Il falloit pour cela traverser la France; il falloit s'abandonner à la loyauté, à la générosité de François Ier. Il ne crut pas acheter trop cher cette faveur, en promettant au roi l'investiture du Milanais. Le roi de France, par cette délicatesse qui a toujours caractérisé notre nation, ne pensa pas devoir rappeler à Charles sa promesse, tandis qu'il étoit en son pouvoir. Il le laissa librement passer dans ses états, et lui fit un accueil magnifique. On rapporte à cet égard un propos assez singulier de Triboulet, fou du roi de France.

Cet original avoit écrit sur ses tablettes que Charles-Quint étoit plus fou que lui de s'exposer

à passer par la France. *Mais*, lui dit François I.er, *si je le laisse passer sans lui rien faire, que diras-tu ? Cela est bien aisé*, reprit Triboulet, *j'effacerai son nom, et j'y mettrai le vôtre.*

Charles-Quint, au lieu d'apprécier, comme il le devoit, dans le monarque français, cette généreuse observation de sa parole, la traita de folie et de foiblesse. Il ne tint rien de ce qu'il avoit promis, et se ligua avec l'Angleterre contre la France.

Peut-être dira-t-on que cette conduite étoit autorisée par le manque de parole qu'avoit également commis François I.er pour se tirer de sa prison, après la bataille de Pavie ; mais les engagemens pris par ce monarque dans les fers, extorqués par la violence, étoient d'une nature bien différente. Si nous voulons d'ailleurs approfondir le caractère de Charles-Quint, il nous suffira d'ouvrir les fastes de l'histoire, et de voir comment il punit les habitans de la malheureuse ville où nous nous trouvons en ce moment. Pendant long-tems des exécutions arbitraires moissonnèrent les plus illustres citoyens. Une citadelle fut élevée à Gand sur les ruines de plusieurs beaux édifices, pour la tenir en respect. Et cependant, quel mélange de grandeur d'ame, au milieu de cette férocité ! Las de carnage, il avoit ordonné une amnistie générale, à quelques exceptions près. Un courtisan vient l'avertir de l'endroit où s'étoit réfugié un des malheureux à qui il avoit refusé son pardon. *Vous feriez mieux*, répond-il, *d'aller lui dire que je suis ici, que de me déclarer où il est.*

Il ne se comporta pas mieux envers le pape Clément VII, envers le landgrave de Hesse, ni même envers Frédéric, électeur de Saxe, à qui nous avons vu qu'il devoit sa nomination. Ses troupes, dirigées par le traître connétable de Bourbon, s'étoient emparées de Rome, et retenoient le pape prisonnier dans le château Saint-Ange. Toute la chrétienté s'alarma de cette violence. Charles fut obligé de la désavouer et d'en rejeter le blâme sur le connétable de Bourbon, qui avoit été tué dans l'assaut donné à la place. S'il eût voulu cependant mettre le pape en liberté, il n'eût fallu pour cela qu'un ordre de sa main. Il feignit de n'en être pas le maître, et ordonna dérisoirement des prières publiques pour obtenir du ciel la délivrance du Saint Père; de sorte que si celui-ci ne se fût pas évadé à la faveur d'un déguisement, il fût demeuré long-tems captif, au grand scandale des dévots.

Quant au landgrave de Hesse, il fit preuve contre lui d'encore plus de mauvaise foi. Ce prince s'étant laissé persuader de traiter de la paix avec le duc d'Albe, généralissime de Charles-Quint, fut tout surpris de se voir arrêter contre les conventions qu'il avoit entendu faire; car il avoit expressément stipulé *qu'on ne le mettroit pas en prison;* mais il se trouva qu'une main subtile, par le seul changement d'une lettre, avoit substitué cet autre sens. *On ne mettra pas le landgrave dans une prison* PERPÉTUELLE. On avoit altéré l'*n* du mot *einiger*, qui, en allemand, signifie *aucune;* on en avoit fait un *w*, et le mot *eiwiger* signifie *perpétuelle;* de

sorte qu'on eut le droit de retenir le Landgrave autant qu'on le voulut.

L'électeur Frédéric de Saxe, engagé dans la guerre de la Smalcale, fut battu, pris et condamné à mort. On lui fit cependant grace de la vie, et on se contenta de le dépouiller de son électorat.

On trouvera peut-être que nous nous sommes trop appesantis sur la vie de cet empereur; mais il est né dans cette ville même. Les débris de la citadelle qu'il a fait construire pour contenir les habitans, le palais où il a pris naissance, et que nous avons visité, la salle de la cavalcade dans l'hôtel de ville, où sont peintes plusieurs actions de son règne, nous ont rappelé sa mémoire, et ont amené cette digression. Son histoire d'ailleurs se rattache naturellement à celle des Pays-bas. Nul prince n'en a mieux senti que lui l'importance. Il les a, si nous osons nous servir de ce terme, complétés, en faisant l'acquisition de diverses principautés qui n'y étoient pas enclavées. Une seule chose manqua à sa puissance. Les petits états qui composoient la Belgique étoient soumis à diverses dominations; il eût voulu les assujétir à un mode uniforme de gouvernement; mais toute sa politique échoua contre cette entreprise. Les intérêts des différens peuples, non-seulement n'étoient pas les mêmes; ils étoient encore opposés. C'est à cette division qu'il faut attribuer la scission des Provinces-Unies, et l'on doit savoir gré à ceux qui ont dirigé la marche de la révolution, d'avoir fait de la république batave un état indépendant. Un

agrandissement trop considérable de nos frontières eût affoibli les forces du gouvernement, en même tems qu'il eût d'ailleurs excité la jalousie de nos voisins, et nous eût mis dans la même position où Auguste fit sa fameuse loi *de coercendo imperio*. Charles avoit trop de pénétration pour ne pas sentir cette vérité ; il avoit recommandé à son fils Philippe de ménager les Belges, de ne pas les traiter comme province espagnole ; et c'est pour avoir négligé ces salutaires avis, que celui-ci perdit sept des dix-sept provinces, et que, dans la suite, les dix autres furent séparées du domaine de l'Espagne. Tant il est vrai qu'en politique il n'est pas de petite faute, et que les gouvernans souffrent trop souvent des erreurs de ceux qui les ont précédés !

Les autres anecdotes du règne de Charles-Quint sont trop connues pour que nous ayions besoin de les rapporter ; nous observerons seulement que ce prince, quoique né flamand, n'avoit rien du caractère belge, si ce n'est le sang-froid et la valeur. Il étoit perpétuellement en voyage, et on est étonné, en lisant son histoire, de le voir presque à la fois en Afrique, en Espagne, en Allemagne, en France, en Belgique, etc. Il avoit une facilité prodigieuse à parler les langues vivantes : il avoit appris, disoit-il, l'italien pour s'entretenir avec le pape ; l'espagnol, pour parler à la reine Jeanne sa mère ; l'anglais, afin de s'entendre avec la reine Catherine sa tante ; le flamand, pour causer avec ses amis, et le français pour converser avec lui-même. Il possédoit sur-tout l'art d'inspirer de la confiance

au soldat. Au siége de la Goulette, il visitoit *incognito* les postes pendant la nuit. Une sentinelle lui crie : *Qui vive ?* Il répond : *Tais-toi, je ferai ta fortune.* Le soldat tire et le manque ; l'empereur se fait connoître et récompense la sentinelle. On présume que c'étoit une affaire concertée ; mais elle n'en remplit pas moins son objet.

Nous avons encore visité quelques monumens de l'ancienne capitale de la Flandres, particulièrement la place du *Xauter,* la belle rue *Saint-Weld,* et les nombreuses manufactures qu'elle renferme. Nous avons examiné l'intérieur des fabriques, qui consistent, pour la plupart, en blanchisseries de fils, de toiles et de cires. On commence à y pratiquer le procédé de Berthollet, par l'acide muriatique oxigéné, et l'on suit en cela l'exemple des Anglais, des Prussiens et de plusieurs autres nations qui se sont avidement emparées de cette découverte qui procure à la fois économie de tems et de main-d'œuvre, rend à l'agriculture et à l'économie rurale des prairies que l'ancien procédé frappe presque de stérilité, et cause enfin moins de déchet sur les objets que l'on veut blanchir. On y voit d'ailleurs de beaux moulins à papier, des fabriques de cobalt, minéral précieux pour l'émail de la faïence et de la porcelaine ; de bleu de Prusse, de rubans, de cartes, etc. Nous avons remarqué des raffineries de sucre, qui, mieux encouragées, feront tomber celles de Hambourg ; un moulin très-ingénieux pour débiter des planches ; enfin des filatures de lin, de chanvre et de coton, et des manufactures de toutes

Biblioteca Nacional
III E 1

NAPOLI

d'Oudenarde.

à 6 lieues de Gand

Biblioteca
NAPOLI

Dépt de l'Arsenal.

Dendermonde.

sortes de draps. A l'extérieur, on voit quelques salines, des verreries, des faïenceries, et tout nous porte à croire que Gand acquerra un jour un plus haut degré de splendeur, que jamais.

Les routes, à la sortie de cette ville, sont si belles, si bien entretenues, que le voyageur philosophe, assez heureux pour n'être point appelé de préférence dans tel ou tel lieu par des affaires d'intérêt; qui, dans ses excursions, cherche à s'instruire par la contemplation du grand spectacle des scènes variées de la nature, de l'industrie humaine et des différens caractères des peuples; ce fortuné mortel est incertain sur la route qu'il doit tenir. Il délibère s'il ne suivra pas les rives florissantes de l'Escaut, pour aller visiter les champs d'Oudenarde, fameux par l'échec qu'y éprouvèrent, au commencement du siècle, les armes françaises, ou s'il ne se rapprochera point de la ville d'Anvers.

Si, au lieu de remonter le cours de ce beau fleuve, on le descend, soit dans une barque, soit en suivant la route d'Alost, on arrive à Dendermonde ou Tenermonde, assez jolie ville qui tire ses dénominations de la *Dender*, en latin *Tenera*, nom de de la rivière sur laquelle elle est située. Autrefois fortifiée par la nature et par l'art, ce n'est plus sous ce seul rapport qu'elle doit frapper les regards de l'observateur : ses environs présentent les sites les plus pittoresques. De grandes et superbes prairies artificielles sont arrosées par l'Escaut et par la Dender, qui vient ici terminer son cours, après avoir baigné les plaines de l'ancienne Flandres. Son voi-

sinage des plus jolies cités de ce département et de ceux environnans, telles que Gand, Anvers, Malines, Bruxelles, qui forment autour d'elle un cercle de peu d'étendue, en fait l'entrepôt et l'intermédiaire naturel de leurs relations et de leur commerce.

La plupart de ces villes, indépendamment des traces de la domination des Romains, ont encore des monumens qui attestent, soit leur fondation, soit leur occupation par les Goths. Nous avons remarqué dans le cabinet de plusieurs curieux des médailles trouvées près de Dendermonde. Il y a deux cents ans, un paysan, en bêchant la terre, heurta un pot d'une forme longue et étroite. Il le déterra et y trouva 1600 pièces d'or, tellement noircies et défigurées, que, dans le premier moment, il n'y attacha aucune valeur. Chacune de ces pièces étoit du poids d'un double ducat, et de la valeur d'une pistole. Des antiquaires les reconnurent aisément pour des médailles de divers empereurs, entr'autres d'Antonin, de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. On ne peut s'empêcher d'être surpris de ce que l'on trouve aussi fréquemment en terre de pareils trésors, si, d'après quelques auteurs numismatiques, les médailles des anciens n'étoient, comme celles de nos jours, que de véritables jetons, et ne servoient pas de signes monétaires.

Nous observerons, en passant, que si on trouve des pièces d'or, d'argent, de petit et grand bronze, enterrées sous les monumens élevés par les anciens, elles n'y étoient point placées dans le même esprit

qui détermine les fondateurs modernes de nos monumens publics. Ce n'étoit point afin d'attester aux siècles à venir que tel ou tel édifice avoit été bâti par tel ou tel. On construisoit véritablement alors pour la postérité; on donnait aux bâtimens une solidité suffisante pour les mettre à l'abri des outrages du tems. Les inscriptions, profondément gravées sur leurs façades, en attestoient l'ancienneté, l'origine et l'usage. On n'avoit pas la frivole prévoyance que des ignorans les laisseroient périr faute de réparations, ou que des Vandales y porteroient une main téméraire. Mais aujourd'hui, la légèreté de nos mœurs, de nos goûts, nous fait anticiper sur l'avenir, sur la longue série des années et des siècles. En élevant péniblement et pierre à pierre l'architecture colossale d'un temple, d'une colonne ou du piédestal d'une statue, nous pensons avec une joie secrète, qu'un tems viendra où cette masse sera renversée jusqu'à sa base, où les inscriptions qu'on y a burinées seront détruites, et nous voulons que nos arrière-petits-neveux trouvent, dans une boîte de plomb, un procès-verbal détaillé, quelques rondelles de métal, qui les instruisent des efforts impuissans de notre vanité.

Nous disputons à la voracité du vieux Saturne quelques misérables plaques, lorsqu'il aura anéanti des monumens plus imposans et d'une nature plus durable.

Nous ne nous arrêterons pas long-tems à Alost. Elle n'a plus guères que la futile gloire d'avoir été autrefois une des villes impériales, qui, comme on

sait, firent une ligue assez puissante, mais une ligue bien légitime, bien honorable, puisqu'elle n'avoit d'autre but que le négoce. Elle tire d'ailleurs son nom des mots flamands *al* et *oost*, qui indiquent sa situation orientale.

L'une des parties de ce département où l'on voyage avec le plus d'intérêt, est l'ancien pays de Waes, dans la partie la plus orientale de la Flandres impériale. Cette riche vallée suit en tournoyant le cours de l'Escaut, depuis Gand jusqu'à Ysendyck; ses côteaux en pente douce et presque insensible, sont couverts de blés, de lins et de pâturages abondans, où se nourrissent de fort bons chevaux. Le climat y est si favorable à ces animaux utiles, qu'il s'en tient plusieurs foires par an.

On y compte au moins dix-huit gros bourgs ou villages, qu'à leur population, à la multiplicité de leurs relations commerciales, on prendroit pour des villes même, ou qui plutôt sont de véritables cités, auxquelles l'on ne donne l'humble dénomination de village, que par habitude, parce qu'on les appelle ainsi depuis un tems immémorial.

Nous avouerons que la modeste apparence des habitations, la naïve simplicité du costume et du langage des citoyens, a pu contribuer à accréditer cette erreur. D'ailleurs ces cultivateurs sont peu sensibles à l'honneur d'être citadins d'une ville imposante; ils préfèrent jouir de la surprise des étrangers, qui, voyant sur les cartes, sur les livres de poste, leurs communes indiquées comme des communes rurales, sont tout étonnés d'y trouver un si

grand nombre d'individus, des fabriques si bien montées.

Parmi ces bourgs ou villages, les plus considérables sont Lockeren et St.-Nicolas, dans chacun desquels le ministre Benezech, pendant la tournée qu'il fit en Belgique, dans le courant de l'an 5, a compté 12 à 14,000 ames. Cette proportion, qui paroît exacte, excède de beaucoup l'idée que l'on se faisoit de la grandeur des villages de la Belgique. On croyoit jusqu'à présent que le bourg de Tourcoing, situé dans la Flandres française, entre Lannoy et Menin, étoit de beaucoup le plus peuplé de l'Europe; on voit qu'il trouve des rivaux dans l'autre partie de la France, récemment réunie à notre patrie.

Nous avons dit que les maisons de St.-Nicolas étoient d'une médiocre apparence : il en est cependant quelques-unes occupées par de riches particuliers, par ces hommes qui aiment à jouir à la fois du plaisir de la vie champêtre, et de l'aspect d'une nombreuse réunion de leurs semblables. Celles-ci sont décorées avec quelque goût, avec quelque élégance : leur ameublement, d'un genre antique, est au-dessus du luxe extravagant et variable de la mode, bien que les pièces qui le composent soient modernes, et entretenues avec tout le soin possible.

Indépendamment de ces édifices particuliers, on remarque encore deux bâtimens d'une architecture peu recherchée, mais parfaitement conforme à leur usage. L'un est l'hôtel de ville, et l'autre la prison. Ils sont tous deux élevés sur la grande place, l'une

des plus belles et des plus étendues de tous les Pays-bas; ce qui est un peu difficile : car l'on sait quelle est à cet égard la grandeur et la régularité des marchés flamands ou hollandais. Elle est cependant trop petite pour contenir les étrangers des environs, qui y viennent, une fois par décade, vendre leurs marchandises.

Il en est à-peu-près de même de l'église, dont on fut obligé d'agrandir, en 1783, le vaisseau; sans cela la totalité des paroissiens n'eût pu y tenir.

Telle est la perspective riante de la vallée qui conduit à l'Escaut.

Nous avons successivement voyagé dans les villes dépendantes de l'ancienne Flandres hollandaise, et cédées à la France en vertu du traité fait avec la république batave. Nous avons déjà dit que l'aspect des fortifications de ces places attristait par le souvenir du despotisme des anciens États-Généraux : mais nous avons de plus remarqué les effets singuliers du voisinage de la mer.

On pourrait presque appliquer à cette partie du département, ce que Grotius disoit de la Hollande entière : « Que les quatre élémens n'y valent pas grand'chose. » L'air y est presque continuellement humecté par les brouillards qui s'y élèvent des bords de la mer : l'eau douce y est altérée par l'eau salée que font refluer les écluses dans l'intérieur des terres. La houille ou charbon de terre que l'on y emploie comme combustible, répand dans les maisons une odeur incommode pour les étrangers. De grandes plages sablonneuses y sont entrecoupées par des

amas d'eau, dont on réussiroit, sans beaucoup de peine, à faire de très-bons marais salans.

Il se trouve cependant plusieurs endroits où, malgré les efforts humains, la mer cherche quelquefois avec succès à rentrer dans son domaine; nous citerons entr'autres l'île de Cadsant ou Cassandria. Cette pointe de terre, isolée du continent par un détroit peu considérable, est, malgré de fréquentes inondations, d'une extrême fertilité, et forme à cet égard un contraste frappant avec les environs : mais elle étoit autrefois infiniment plus grande, et la mer en a insensiblement rongé les bords.

Dans notre excursion, nous n'avons pas oublié le fort de l'Écluse, dont Maurice de Nassau formoit le siége, tandis qu'Ambroise Spinola faisoit celui d'Ostende. Ce dernier chercha vainement à secourir la place. Les diversions qu'il fit dans cette intention, n'eurent d'autre résultat que de ralentir les opérations qu'il dirigeoit contre Ostende; et l'on a remarqué que les deux villes furent prises presque en même-tems; chacune des armées assiégeantes s'étant plus occupée d'enlever à l'ennemi une place importante, que d'aller au secours de sa propre garnison.

Nous avions d'abord formé le projet, que nous avons ensuite abandonné, de nous rendre dans une ville que l'on peut regarder comme ayant des relations avec le département de l'Escaut, quoiqu'elle ne soit enclavée dans aucune des parties du territoire de la république, et que son port ne lui appartienne pas tout entier. Nous voulons parler de *Flessingue*, port

de mer situé dans l'île de Walcheren. La ville et toutes les autorités civiles et judiciaires sont du ressort de la république Batave. Mais le port et les magasins qui en dépendent, sont partagés entre les Français et les Bataves. La beauté et la richesse de cette place maritime, la commodité de sa situation, eussent suffi pour faire desirer aux négociateurs français un pareil arrangement; mais il y avoit encore un autre motif non moins important. Les Bataves avoient solennellement stipulé la liberté de l'Escaut; il n'y avoit pas de meilleur moyen de la garantir, que la cession d'une partie de ce port situé sur la rive droite du *Hondt*. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte, pour s'assurer de cette vérité.

Nos lecteurs n'attendent pas de nous sans doute, que nous entrions dans de grands détails historiques sur les événemens particuliers à chaque ville. Ces narrations offriroient trop de monotonie et d'uniformité. Elles se réduiroient presque toutes à la froide énumération des époques où la place a été prise, pillée, saccagée, brûlée par les différens partis, sans que les Belges en aient jamais retiré aucun fruit; nous aurions trop souvent à frémir des excès auxquels peut porter le fanatisme religieux: nous verrions les huguenots persécutés par les catholiques, exercer à leur tour contre ceux-ci de sanglantes représailles; et, d'un autre côté, si le voyageur ne doit pas se renfermer dans une description sèche et ingrate, s'il doit feuilleter sans cesse les annales de l'histoire, remonter à l'origine des peuples,

ples, comme le botaniste, en examinant, en comptant les parties délicates et distinctives d'une fleur, aime à se rappeler de quel climat elle est originaire, à quel navigateur, à quel voyageur, à quel naturaliste illustre on en doit la découverte; il faut encore qu'il sache se contenir dans de justes limites. Il ne faut pas que l'envie déplacée d'observer des nations, des hommes qui ne sont plus, l'empêche de porter un œil investigateur sur les hommes, sur les objets qu'il voit autour de lui. Tels sont les devoirs dont nous sommes pénétrés, et que nous nous efforcerons toujours de remplir.

NOTES.

(1) Léon Delauney, doué d'une imagination vive et d'un esprit cultivé, se seroit acquis une réputation dans les lettres, s'il n'eût pas été distrait de ses goûts par ses travaux.

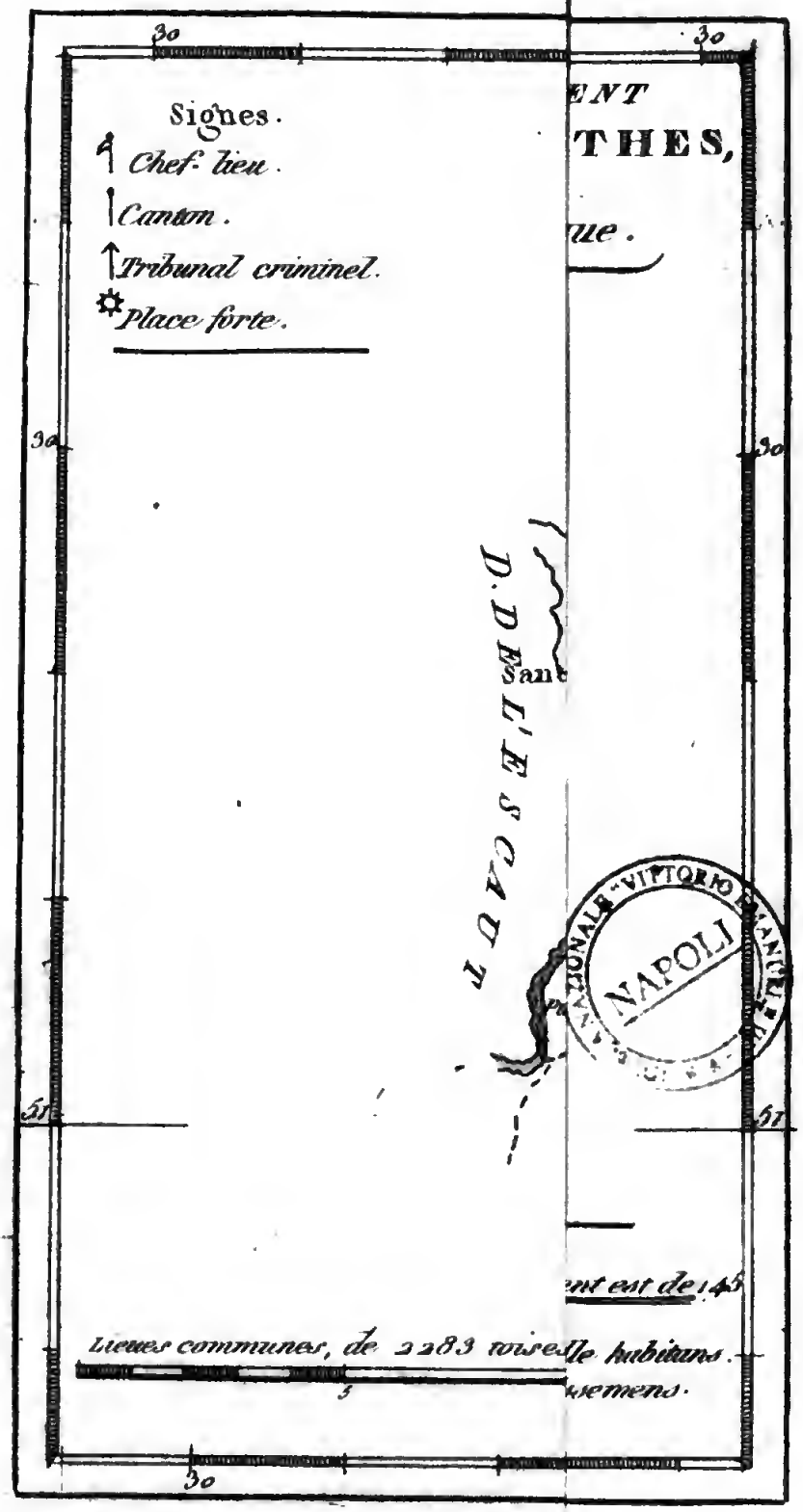
Il coopéra, avec les frères *Chappe* et l'artiste *Breguet*, à l'invention du télégraphe. Toute la partie des signes, de la classification des mots, etc. est de lui. Son imagination vive et brûlante lui attira bien des malheurs. Il avoit attenté plusieurs fois à sa vie, et y avoit échappé miraculeusement, notamment à Philadelphie, où, s'étant tiré deux coups de pistolet dans la bouche, il s'étoit seulement cassé trois dents, et s'étoit fendu les deux joues. Quatre ans environ après ce dernier accident, il s'est précipité, à deux heures du matin, par-dessus le pont des Tuileries, et s'est noyé, sans que l'on puisse soupçonner les raisons qui l'ont porté à ce suicide; car il n'avoit point de dettes, et n'étoit nullement dans le besoin.

Quelques jours avant sa mort, il avoit achevé de faire imprimer un recueil de poésies fugitives, auquel il attachoit beaucoup d'importance. Sa famille ne l'a point publié. Parmi un assez grand nombre de morceaux foibles, il se trouvoit de très-bonnes choses, des odes, des épîtres ou des poëmes pleins de verve.

(2) Il est faux que l'ancien château de *Madrid*, près Paris, situé dans le bois de Boulogne, ait en aucune ressemblance avec le palais de l'Escurial, quoique l'architecture en fût évidemment du style espagnol. C'est donc à tort que l'on a souvent écrit que ce petit bâtiment étoit une miniature, un diminutif du palais des rois d'Espagne.

(3) Nous venons d'apprendre que ce monument mesquin n'existe plus aujourd'hui, et que la place est destinée à recevoir la colonne départementale. Le lieu y est convenable, à tous égards.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III


30
30
ENT
THES,
ue.
Signes.
Chef-lieu.
Canton.
Tribunal criminel.
Place forte.
30
30
D. DELLE SCAVE
San
NAPOLI
51
51
ent est de 145
Lieues communes, de 2283 toises.
le habitans.
semens.
3
30

VOYAGE

DANS LES TREIZE DÉPARTEMENS RÉUNIS.

DÉPARTEMENT DES DEUX-NÈTHES.

Si nous avons réussi à faire passer dans l'ame de nos lecteurs les sentimens dont nous a pénétrés l'espoir de la restauration prochaine du commerce de la Belgique, combien ne doivent-ils pas être impatiens d'arriver avec nous dans cette ville superbe qui en deviendra le centre!

Parvenus à la rive gauche de l'Escaut, nous nous sommes arrêtés pour jouir du coup d'œil imposant que présentent et la ville et le port d'Anvers.

Mille navires décorés des pavillons de diverses nations offrent le coup d'œil de l'abondance renaissante. Des forêts de clochers, qui s'élèvent au milieu des maisons élégantes de la ville, donnent la mesure de l'ancienne dévotion du peuple de ces contrées, dévotion qui n'a pas souffert une diminution bien sensible.

Dans cette multitude d'objets qui se présentent tout-à-la-fois, l'œil enchanté sait à peine où s'ar-

rêter. Les édifices religieux dont nous avons parlé sont loin de fatiguer par une ennuyeuse monotonie. Chacune des hautes pyramides qui les terminent est construite dans un goût différent; toutes portent, si nous osons nous exprimer ainsi, le cachet du siècle où elles ont été bâties; mais le clocher de la cathédrale fixe particulièrement l'admiration. Situé au milieu de la ville, il commande orgueilleusement à tout ce qui l'entoure. Haut de quatre cent soixante-six pieds, ce n'est cependant pas cette élévation prodigieuse qui est la plus faite pour surprendre. Le travail en est d'une délicatesse infinie, et c'est un des plus beaux monumens gothiques que l'on connoisse en Europe.

Les étrangers qui arrivent ici, où le fleuve, malgré sa largeur, n'est pourtant guères plus considérable que le Rhin ne l'est à Mayence, sont d'abord surpris que l'on n'y ait point élevé de pont afin de faciliter la communication de l'un à l'autre département : mais une pareille entreprise seroit impraticable, à cause de la crue et de la diminution successives des eaux, occasionnées tant par les écluses que par les marées. Ce ne seroit peut-être pas même le seul obstacle; le voisinage du *Hondt*, c'est-à-dire du point où l'Escaut s'élargissant devient lui-même un bras de mer, confond avec ses eaux celles de l'Océan, exposeroit à mille difficultés. Aussi regarde-t-on comme une entreprise merveilleuse la résolution que prit et que mit à exécution Alexandre de Parme, de construire un pont à quelque distance au-dessus d'Anvers. On lit avec étonnement dans

Dép.t des deux Nethes

Anvers.

NAPOLI

Strada, les détails des moyens qu'employèrent les ingénieurs du duc de Parme pour fermer ainsi la navigation de l'Escaut, et interdire toute espèce de commerce aux Anversois, dont il tenoit alors la ville assiégée; mais on sentit qu'il étoit impossible de conserver intact ce chef-d'œuvre de l'art; que la fureur des élémens conjurés, les glaces que l'hiver y amonceleroit lors des débacles ne tarderoient pas à le détruire; et on le rompit quelque tems après la prise d'Anvers, dont le siége, qui dura un an, est à jamais mémorable. Les historiens nous ont transmis le détail pompeux des cérémonies avec lesquelles on le détruisit. On commença par donner sur le pont même un festin superbe à toute l'armée; et les généraux, justes appréciateurs de la bravoure, ne craignirent point de descendre de leur rang suprême, et de servir eux-mêmes les soldats charmés de se voir donner les viandes et les vins par les plus grands seigneurs.

Il est vrai que la conquête de cette importante place avoit fait tourner toutes les têtes. Le roi Philippe II en étoit si enthousiasmé, qu'en ayant reçu la nouvelle pendant la nuit, il ne put se tenir au lit, et alla frapper à la porte de la chambre où couchoit l'infante Isabelle sa fille, et ne lui dit que ce peu de mots : Anvers est à nous !

Si l'on ne peut traverser avec commodité l'Escaut sur un pont, au moins on peut le passer sans retard et sans danger, au moyen d'une multitude de barques toujours prêtes à recevoir les voyageurs.

La vue intérieure de la ville ne dément pas l'idée

qu'on s'en étoit faite de loin. Elle est infiniment spacieuse ; les rues en sont larges et belles ; l'architecture des maisons commode et régulière ; la *place de mer* la mieux située pour le commerce, puisque, comme son nom l'indique, elle fait face au port, est grande et magnifique : mais que cette splendeur est peu considérable en proportion de ce qu'elle étoit autrefois ! A peine compte-t-on aujourd'hui 40 mille habitans dans l'enceinte des murailles, et il y en a eu plus de 200 mille. Il y a deux siècles, la commodité de la navigation, les huit canaux qui ouvrent des communications avec les différens fleuves et les différentes villes de la Belgique, les routes superbes qui assurent les relations avec le Brabant autrichien et le Brabant hollandais, y attiroient une telle affluence, que les bateaux qu'on y voyoit arriver en quantité étoient obligés d'attendre leur tour pendant plusieurs semaines, avant de pouvoir aborder au lieu de décharge.

Nous avons expliqué les causes qui ont mutilé cette source de prospérités, qui ont rendu l'Escaut non moins inutile au peuple belge, que si c'eût été un ruisseau étroit, une mare stagnante et peu profonde. Ces causes n'existent plus ; et dans peu l'on verra flotter en plus grand nombre les pavillons des puissances maritimes dans ce bassin déjà spacieux, déjà immense, mais que des travaux devenus nécessaires rendront encore plus considérable et plus sûr. Nul port n'offrira plus de commodités, plus d'avantages de toute espèce, comme aussi nulle place ne sera plus propre à être mise en état de défense.

La citadelle, dont la construction est due au duc d'Albe, est, après les forteresses de Namur et de Luxembourg, le seul ouvrage fortifié que Joseph II ait voulu laisser subsister dans les Pays-bas autrichiens. Elle est régulière et de forme pentagône, mais construite d'après l'ancien système que Vauban a depuis changé et perfectionné.

Cette citadelle, dont les travaux furent dirigés par le célèbre Paciotti, a deux mille cinq cents pas de circuit. On n'y entre que par une seule porte. Elle renferme une place d'armes immense, de vastes casernes, et plus de quinze cents puits, d'où l'on tire de l'eau très-salubre. Le duc d'Albe eut la vanité de s'y élever lui-même une statue de bronze, fondue avec du canon pris à la bataille de Jemminghen en Frise; mais ce monument excita de violens murmures. Le successeur du duc d'Albe fut obligé de le déplacer; et les Belges se trouvant désormais assez forts pour dicter la loi à l'Espagne, renversèrent l'effigie de leur ancien dominateur, et en foulèrent aux pieds les débris.

Nous avons fait des recherches historiques pour découvrir l'origine de cette ville et des peuples qui vinrent les premiers s'y établir; mais nous n'avons rien recueilli de satisfaisant. Ces contrées ont été, pendant tout un siècle, le théâtre et l'objet de tant d'événemens, de tant de révolutions, qu'il seroit difficile de se fixer à rien de raisonnable. Elles ont été successivement peuplées et ravagées par les Vandales, les Huns, les Normands et les autres nations septentrionales. L'étymologie du mot Anvers,

en flamand *Antwerpen*, ne répand pas plus de lumières à cet égard; car si nous voulons nous abandonner aux conjectures des historiens, nous aurons à choisir entre mille et une fables plus extravagantes les unes que les autres.

Hand signifie main, et *werpen* jeter. Il n'a pas été bien difficile d'imaginer là-dessus un conte ridicule. Le géant Antigone, a-t-on dit, s'étoit construit un château sur l'Escaut, et avoit imposé un droit de péage sur les voyageurs. Vouloit-on résister à ses exactions : il coupoit et jetoit dans le fleuve la main des opposans. Cela n'auroit point eu vraisemblablement de terme, si un brave étranger, nommé Salvius Brabon, ne lui eût abattu la sienne d'un coup d'épée, et ne l'eût tué d'un autre coup.

Ce conte étoit d'autant plus commode, qu'il expliquoit à-la-fois l'étymologie de la ville et celle du *Brabant*, auquel le héros vainqueur du géant n'avoit pas manqué de donner son nom. On cherchoit cependant à le prouver, en montrant les ruines d'un vieux château, où l'on prétendoit qu'il avoit fait sa résidence; mais il seroit possible que ce prétendu château n'eût été qu'un bureau de douane, que la fable populaire ne fût qu'une allégorie mensongère, et le merveilleux disparaîtrait. Beaucoup d'Anversois croient à cette ineptie, malgré la suggestion du bon sens qui indique que s'il y a eu en effet un tyran, il n'étoit pas nécessaire que ce fût un homme d'une taille extraordinaire; que ce pouvoit être aussi bien un seigneur du pays, avec des gens de guerre sous ses ordres. Ils se fondent

sur une ancienne coutume de promener par la ville des ossemens d'une grosseur prodigieuse, et une dent du poids de seize onces, que l'on disoit avoir appartenu à ce géant Antigone, quoique ce pussent bien être des ossemens semblables aux os d'éléphans que l'on rencontre souvent en Sibérie. Quoiqu'il en soit, cette procession ne laissoit pas d'être singulière; le mannequin du géant étoit entouré de personnes portant leurs bras en écharpe, comme si on leur eût en effet coupé la main.

On a trouvé une autre étymologie plus curieuse; parce que, si les faits sur lesquels on se fonde sont vrais, ils doivent intéresser les géologues. On la tire de la préposition flamande *aen*, et du verbe *werpen*, qui, en forçant un peu le sens, donneroient le mot *alluvion*, parce qu'en effet, dit-on, le premier château et un quart de la ville furent bâtis sur les alluvions de limon et de sable déposées par le fleuve. On assure qu'en 1650, lorsqu'on fit des excavations souterraines, on trouva des ancres, des crampons, des poutres et des débris de navires; d'où l'on tira la conséquence que l'endroit où est aujourd'hui placé le marché et beaucoup d'autres étoient autrefois navigables.

Il n'est guères douteux, au reste, qu'un ancien château élevé par les Ambivarites, ou par d'autres peuples, n'ait été le berceau d'Anvers. Il auroit alors une origine commune avec presque toutes les villes qui, comme on sait, étoient des villages, des habitations de marchands, de cultivateurs ou de pêcheurs, dont le but étoit de trouver un bénéfice

lucratif, en fournissant les châteaux et leurs seigneurs de tout ce qui leur étoit nécessaire. C'est pour cela que, comme dans toutes les villes qui se sont lentement et successivement aggrandies, les rues n'en sont pas régulières, quoique l'enceinte extérieure de la place présente une forme symmétrique. On l'a comparée à un arc tendu dont l'Escaut seroit la corde.

Lorsque nous avons parcouru l'intérieur de cette cité, nous avons plus d'une fois eu occasion de déplorer les événemens fâcheux dont elle a été le théâtre, et la nullité à laquelle une fausse et injuste politique l'avoit condamnée. Nous ne trouvons pas ici, comme dans la plupart des autres grandes villes de l'Europe, ces traces récentes qui indiquent des aggrandissemens continuels, ces faubourgs qui deviennent des supplémens nécessaires par l'accroissement rapide de la population : Anvers, au contraire, est trop grand pour ses habitans; et si l'on en excepte le voisinage du fleuve, où la multiplicité des rues atteste le besoin et la fréquence des communications, les autres quartiers sont presque déserts. Et comment d'ailleurs auroit-il pu fleurir au milieu des dissentions civiles, des guerres de religion qui l'ont perpétuellement désolé?

Ce n'étoit pas assez de la fureur insensée des hommes; les quatre élémens semblèrent plusieurs fois se liguer pour opérer sa ruine. Dans l'espace de peu d'années, des incendies considérables y consumèrent des quartiers tout entiers. On compte neuf inondations mémorables qui détruisirent les digues,

et emportèrent aux environs des centaines de villages. On y éprouva en 1382 et 1385 de violens tremblemens de terre, qui ébranlèrent les principaux édifices. Des maladies contagieuses, des famines y portèrent la dépopulation, et cependant Anvers se relevoit toujours de ces calamités. Trouvant dans la facilité et l'étendue de son commerce des ressources toujours renaissantes, il ne lui étoit pas difficile de réparer en quelques années les plus cruels ravages.

Si les querelles religieuses peuvent être rangées au nombre des maux qui ont affligé ce pays, on est affecté d'un sentiment moins pénible, en lisant les détails d'une hérésie bien singulière, mais qui du moins ne fit pas couler de sang. Nous voulons parler de la doctrine du fameux Tanchelin. Cet homme qui prêchoit à peu près les mêmes dogmes que professèrent depuis Calvin et Luther, sut tellement s'emparer des esprits de la multitude, qu'il produisit des choses étonnantes. Il prétendoit tirer sa mission d'en haut, et ne sortoit jamais qu'escorté de trois mille hommes armés. Il étoit superbement vêtu, et marchoit avec la pompe d'un roi, ce qui étoit très-propre à frapper les yeux du petit peuple, quoique cela fût sensiblement en contradiction avec la simplicité et l'humilité, objets de ses méditations. Il trouvoit dans la piété et dans la crédulité des Anversois, de quoi subvenir à ses dépenses extravagantes; mais il les porta à un tel excès, qu'il se vit forcé de recourir à de grands expédiens; et voici ce qu'il imagina.

Un jour qu'il prêchoit devant une foule immense, il fit placer à côté de lui un tableau de la vierge; et portant la main sur cette image : *Vierge Marie*, dit-il, *je vous prends aujourd'hui pour mon épouse !* Puis, se tournant vers ses auditeurs, il ajouta : *J'ai épousé la sainte Vierge ; c'est à vous à fournir aux frais des fiançailles et des noces.* Ensuite, il fit mettre deux troncs à côté de l'image, l'un à droite et l'autre à gauche : *Que les hommes*, dit-il, *mettent dans l'un, et les femmes dans l'autre, leur offrande : je connoîtrai par-là lequel des deux sexes a le plus d'amitié pour ma nouvelle épouse et pour moi.*

Ce piége étoit trop grossier pour que la multitude ne s'y trompât point ; car lorsque l'esprit humain a passé certaines bornes, le sacrifice entier de la raison n'est pas une chose bien difficile ; les ruses les plus grossières sont les plus propres à garantir le succès. Chacun, en effet, s'empressa de déposer ses offrandes; et les femmes, jalouses d'être plus dévotes que les hommes, s'arrachèrent jusqu'à leurs colliers et à leurs boucles d'oreilles, pour en faire présent à l'imposteur.

Comment croira-t-on qu'a fini la carrière de ce fourbe? Suppose-t-on que l'autorité alarmée de ses progrès l'a repoussé par la force? Non : dans ce tems là, on ne pouvoit répondre en forme à de telles extravagances que par des disputes théologiques ; et comme les prêtres brabançons étoient trop ignorans pour renverser la nouvelle doctrine, on fit venir exprès de France le moine Norbert, fondateur des Prémontrés, et les plus érudits de ses religieux.

Apparemment qu'ils se trouvèrent plus éloquens que leur adversaire; car Tanchelin, confondu, fut obligé de se retirer en Italie, où il demeura long-tems caché, et finit ses jours misérablement.

On auroit peine à croire que l'absurdité du fanatisme pût aller jusques-là, si l'on ne trouvoit dans l'histoire d'autres exemples non moins ridicules de la crédulité des peuples. Nous pouvons citer entre autres, Jean de Leyde, chef des anabaptistes à Munster. Cet homme, qui n'étoit autre qu'un garçon tailleur, se fit nommer roi de Munster, se créa une cour, et fit au milieu de la ville la procession la plus burlesque. Cependant ces farces ridicules ne tendoient à rien moins qu'à bouleverser l'Allemagne, puisque, renfermés dans Munster, les anabaptistes soutinrent un siége de seize mois. Jean de Leyde et ses adhérens, faits prisonniers, expirèrent dans les supplices les plus cruels. Cet aventurier fut le martyr de sa propre secte.

Il ne falloit rien moins pour nous réconcilier avec la dévotion excessive des Anversois, que de voir des monumens immortels des beaux effets qu'elle a produits. La quantité considérable de monastères qui la peuploient conservèrent long-tems entr'eux une rivalité, une émulation qui tournèrent au profit des arts. Ils payèrent si généreusement les peintres à qui ils commandoient des sujets de religion, qu'ils jetèrent, sans y penser, les premiers fondemens de l'école flamande. Nous n'en finirions pas, si nous voulions détailler ici les noms des artistes célèbres, l'orgueil de cette ville. Les plus distingués sont, sans

contredit, Rubens, Mathys et Vandick (1), qui y sont nés. L'aimable, le gai Téniers, a composé à Anvers la plus grande partie de ses tableaux. Aujourd'hui, d'autres artistes marchant sur leurs traces, cherchent à imiter cette pureté de dessin, cet ensemble, et en même tems cette chaleur dans la composition, cette richesse de détails, ce luxe et cette fraîcheur de coloris qui ont fait le mérite de leurs ouvrages. Mais qu'ils sont loin d'égaler leurs modèles! Il semble que dans toutes les sciences, dans tous les arts, la nature se soit plu à créer des hommes illustres destinés à faire le désespoir de leurs successeurs! Peut-être aussi devons-nous ce malheur à la manie de l'imitation. Si un homme a réussi dans un genre, on ne s'occupe plus qu'à le copier, qu'à le singer. Tel qui réussiroit dans une composition originale, n'obtient que de médiocres succès, parce qu'il veut approcher du *faire*, de la *manière* d'un tel. Cette ignoble servitude énerve le génie, et lui fait prendre nécessairement une direction fausse, lui fait suivre une carrière vers laquelle il n'est pas entraîné par sa vocation. Quelque succès, d'ailleurs, que vous puissiez obtenir, le découragement vous attend au bout de vos efforts. Au lieu d'examiner vos beautés, on en fait mesquinement la comparaison avec celles de votre modèle; on ne vous tient pas compte des endroits où vous avez sur lui une supériorité marquée, et l'on attaque impitoyablement ceux où vous êtes demeuré plus foible; car telle est toujours la marche de l'envie, dont Voltaire a donné un tableau si énergique dans ce vers :

Triste amante des morts, elle hait les vivans.

Sous ce rapport, les peintres flamands modernes ne perdront peut-être pas beaucoup à être privés de la possession des chefs-d'œuvres des grands maîtres qui les ont précédés dans la carrière. Forcés de venir étudier à Paris, dans notre superbe et riche muséum, ils n'auront plus sous les yeux l'uniformité fatigante des artistes de leur école. Ils seront obligés de prendre aussi connoissance des ouvrages de l'école française et de l'école d'Italie. Ils semeront plus de variété dans leurs productions; ils se créeront, s'il se peut, un nouveau genre.

Ce n'est pas que l'on ne retrouve encore dans les édifices publics et particuliers d'excellens tableaux négligés par les commissaires chargés d'en faire la recherche, ou que le droit sacré de la propriété a soustraits à leur zèle : mais il faut être Français, il faut avoir vu à Paris ces ouvrages admirables, pour ne pas s'attrister du deuil qu'offrent les églises et les couvens, sur les autels desquels on cherche en vain les productions brillantes d'un pinceau guidé par le génie. Nous avons remarqué que les Anversois étoient fort sensibles à cette perte. Ils doivent avouer néanmoins qu'avant la guerre, avant leur réunion à la France, la soif de l'or, l'emportant sur l'amour des arts, dispersoit insensiblement leurs richesses en peinture. L'Italie, la France, et sur-tout l'Angleterre, les soutiraient l'un après l'autre. Il a donc mieux valu rassembler la plus grande partie de ces trésors dans un local spacieux, continuellement ouvert aux curieux et aux amis des arts, que de les laisser passer chez des nations rivales.

Les mœurs, les goûts des peuples s'accordent presque toujours avec les localités : l'art de la peinture n'a fait, en Belgique, de si grands progrès, que parce qu'on y a toujours su mieux préparer les couleurs qu'en tout autre endroit de l'Europe. Par la même raison, il n'y aura presque jamais de sculpteurs vraiment recommandables qu'en Italie. La proximité des carrières de marbre, la facilité d'y faire des choix, y accorderont toujours aux sculpteurs de cette contrée une suprématie incontestable sur ceux des autres peuples. C'est pour cela que l'on ne rencontre à Anvers que peu ou point d'ouvrages de sculpture. L'architecture même est loin d'y avoir atteint cette noble, cette élégante simplicité qui fait le charme des édifices grecs et romains. Plusieurs bâtimens, il est vrai, sont dignes de fixer les regards; mais on a en vain cherché à en déguiser la lourdeur par des découpures, par des ornemens d'une délicatesse minutieuse; leur futilité fait d'autant mieux ressortir le défaut de goût de l'ensemble. Nous citerons à cet égard la façade de l'hôtel de ville. On y a employé, à grands frais, le marbre et les ciselures de toute espèce : hé bien! cette recherche excessive fatigue toujours la vue, parce que toujours elle est déplacée. Nous devons peut-être excepter de cette critique rigoureuse la tour de la cathédrale, que nous admirions de loin en voguant sur l'Escaut, et qui, vue de près, a justifié l'idée que nous nous en étions formée.

Cette pyramide quarrée s'élève en retraite sur elle-même par une suite d'étages construits en galerie. Elle

Elle contient deux carillons, et renfermoit autrefois soixante et huit cloches, parmi lesquelles il s'en trouvoit d'un poids et d'un volume prodigieux. Le cadran qui a trente pieds de diamètre, et conséquemment près de cent de circonférence, est placé à une si grande élévation, qu'il ne paroît aux yeux qu'un cercle de moyenne grandeur.

On ne trouvera pas cette assertion exagérée, lorsque l'on réfléchira que cette tour élevée de 466 pieds, est, sans contredit, la plus élevée de l'Europe. La basilique de Saint-Pierre de Rome, la plus haute après elle, n'a que 449 pieds, et la cathédrale de Strasbourg 426 pieds.

Le reste du temple n'est pas moins magnifique. Commencé par Antoine Aurelius, en 1422, il ne fut achevé qu'en 1518. Il a 500 pieds de long sur 240 de large. Cent vingt-cinq colonnes y soutiennent deux cent treize arcades voûtées, sous lesquelles il y a trente-deux autels, enrichis de piliers de différens marbres. La somptuosité règne jusques sur les portes de l'église. Les trois principales sont de marbre revêtu d'or moulu.

Les observations que nous avons faites sur le climat, diffèrent peu de ce que nous avions remarqué à Gand, et dans d'autres villes de la Belgique. L'air en général, y est bon, mais un peu froid et humide. Un écrivain ingénieux, Algarotti, dans ses lettres sur la Russie, a observé avec beaucoup de raison, que, pendant l'hiver, la glace est en Italie de quelques lignes; en France de quelques pouces; en Hollande et dans le nord de l'Allemagne, de quelques

pieds, et en Russie de quelques toises. En effet, il règne ici quelquefois un froid si violent, que l'Escaut charrie des glaces qui rendent la navigation impraticable. En 1684, et en 1775, la gelée fut si forte, que l'Escaut en fut pris et fermé pendant quelques semaines devant la ville; de sorte que l'on passa le fleuve en carrosses et en charriots, et l'on tint une espèce de foire sur la glace. On construisit sur ce sol fragile une quantité de maisons de bois, dans lesquelles on vendit toutes sortes de denrées.

Si l'on ne voit pas régner sur les physionomies plus de vivacité que dans les autres villes des Pays-bas, on y découvre au moins un air de santé et de franchise qui gagne les cœurs des étrangers. On remarque de tous côtés cette propreté excessive et rigoureuse, si bien connue des peuples du nord, quoiqu'elle y soit moins nécessaire que chez ceux du midi; mais les septentrionaux, dont l'imagination n'est pas aussi exaltée que celle des habitans du sud, s'adonnent avec plaisir aux petits détails domestiques. Ici, les familles sont plus resserrées; dans un ménage, chacun a ses fonctions, et chacun s'en acquitte avec zèle. La corruption des mœurs y est moins grande; quoique, plus rapprochés des lois de la nature, les flamands s'abandonnent sans réserve à l'impulsion des passions.

Si l'amour n'attend pas toujours pour être couronné, les chaînes de l'hymen, ou, si plus audacieux encore, il attente aux droits de celui-ci, c'est toutefois sans ce scandale, sans cette impudeur qui annoncent l'absolu relâchement des liens sociaux. La

jalousie n'y occasionne pas non plus les scènes périlleuses et sanglantes qui se renouvellent fréquemment en Espagne et en Italie.

Ce n'est pas sans regret que nous avons quitté cette jolie cité, pour prolonger notre excursion sur les limites de la république batave. Plus nous nous avancions, plus nous tournions avec amertume nos regards en arrière. Ce n'étoient plus ces campagnes couvertes des promesses du printems, ces prairies où la fraîcheur de la verdure le dispute à l'émail des fleurs, et relève l'éclat pâlissant des corolles de la luzerne, du grand trèfle et du mélilot. Nous voyions disparoître ces grandes plantations de lin, trésors inépuisables de l'industrie flamande. Des ronces épaisses croissant à regret sur un terroir aride; des herbages dont les racines mal affermies, sont entraînées par les pluies ou arrachées par les vents; des pins, des bouleaux qui semblent n'élever leurs têtes rabougries que pour rendre encore plus vaste l'immensité de ce désert; quelques clochers rustiques s'élevant au milieu de pauvres chaumières, voilà tout ce qui frappoit nos regards.

Affligés de ce spectacle, nous avons détourné vers l'occident, nous nous sommes encore une fois rapprochés de l'Escaut pour contempler son lit dans l'endroit même où il devient membre de l'Océan, où ses flots furieux de se voir divisés s'amoncèlent les uns sur les autres, et font entendre les mugissemens prolongés qui ont fait donner à cette partie du bassin le nom de *Hondt* (nous avons déjà dit qu'en flamand, ce mot signifie *aboiement de chien*).

Là, nous avons erré sur les ruines de différens forts que les Anversois avoient élevés pour leur commerce, et dont on s'est servi ensuite pour l'enchaîner.

Le plus célèbre de ces forts est celui de *Lillo*, situé vis-à-vis le fort de *Liefkenshoeck*, bâti sur la rive gauche du fleuve, dans le département de l'Escaut. Lorsque Joseph II voulut secouer le joug qu'avoit imposé aux Pays-bas autrichiens l'intolérable traité de Munster (2), il ne crut pas devoir rompre en visière avec les Hollandais, non qu'il redoutât leur puissance ; mais ils avoient dans la France et dans l'Angleterre deux auxiliaires dangereux. Il employa d'abord la voie des négociations, et pendant qu'il les prolongeoit, il fit une première interprétation du traité. Il dit que dans l'hypothèse où la communication de l'Escaut avec la mer devroit être fermée, les Flamands avoient le droit de naviger sur leur fleuve, jusques dans le cœur de la Hollande. On équipa en conséquence un navire nommé le *Louis*, peut-être par une adroite considération pour le monarque français. Ce bâtiment n'étoit en quelque sorte qu'un parlementaire ; il avoit ordre de descendre le fleuve, de ne point s'arrêter à la douane hollandaise, et de ne céder qu'à la force ouverte. Le malheureux vaisseau qui n'étoit pas monté d'un seul canon, suivit les instructions qui lui étoient données : les vaisseaux hollandais tirèrent sur lui à boulet et à mitraille, et le prirent.

Cette aggression menaçoit d'être le commencement d'une guerre dont les résultats auroient peut-être dès-lors embrâsé l'Europe ; mais Joseph II crai-

gnit, et fut en outre contrarié par la rébellion d'une partie des provinces belgiques, dont les divisions funestes l'empêchèrent de consommer sa grande entreprise.

D'ailleurs, la postérité lui reprochera peut-être d'avoir employé dans cette occasion des subterfuges indignes d'un potentat qui a entre ses mains d'autres armes que celles d'une vaine dialectique. Nous venons de voir quel fut le succès d'une de ses prétentions; nous en citerons une autre qui ne laissoit pas d'être originale. Les prédécesseurs de Joseph II, forcés de renoncer à leurs projets d'établir une compagnie des Indes à Ostende, étoient convenus de ne pas faire *partir* un seul vaisseau d'aucun port des provinces belgiques. Que fit l'empereur? Il fit sortir de Trieste, en Istrie, une petite flotille, dont la destination étoit moins de faire le commerce des Indes, que de servir, comme le *Louis*, de héraut ou de parlementaire. La flotille, après avoir rempli la première partie de sa mission, revint non pas à Trieste, mais à Ostende, faire la vente de ses marchandises. Joseph prétendoit ne point contrevenir, sinon à l'esprit, du moins à la lettre du traité, puisque les vaisseaux n'étoient point sortis en effet des ports de la Belgique.

Quoi qu'il en soit, ces contestations occupèrent long-tems les politiques et les économistes qui, dans leur cabinet, s'amusent à régler les grands intérêts de l'Europe. Nous avons sous les yeux une espèce de mémoire, ou consultation à ce sujet, rédigé par un homme d'esprit, devenu célèbre par son imagi-

nation ardente et exaltée. Nous ne savons si feu Linguet fut dirigé dans cette dissertation par l'amour seul de la justice, ou si les ministres de Joseph ne crurent pas devoir opposer habilement sa plume à celle des gazetiers de Hollande et d'Angleterre. Il n'en est pas moins vrai que cet ouvrage est écrit avec chaleur, avec une connoissance profonde du sujet, mais avec ce style ampoulé et boursoufflé qui a fait la réputation de cet avocat. Nous ne citerons qu'un seul passage, qui prouve que Linguet ne laissoit échapper aucune occasion de se récrier contre les abus, contre les persécutions du vieux régime; qu'il n'oublioit pas d'en avoir eu lui-même à souffrir.

« Quoi! s'écrie-t-il, pour ne pas paroître ingrat » envers les *Provinces-Unies*, il faut que le comte » de Flandres, le duc de Brabant soit jusqu'à la fin » du monde le geolier de ses états! exécuteur com- » plaisant d'une détention politique, ruineuse pour » lui-même; porteur servile d'une LETTRE-DE-CA- » CHET expédiée par la *Hollande*, au nom de la force, » au mépris des droits de la nature, comme de la » société; il faut qu'il tienne ses propres domaines » dans l'esclavage, et qu'il mette le plus beau fleuve » de l'Europe à la BASTILLE! »

Heureusement que ces figures hyperboliques, ces abus de métaphores ne se renouvellent pas trop souvent dans le *factum* de Linguet; la lecture n'en seroit pas supportable.

Quittons ces tristes vestiges d'un despotisme qui n'est plus; hâtons-nous de fuir ces bruyères, ces landes, ces marais, affreux apanages de l'infécondité;

abordons une partie plus riante du département des Deux-Nèthes.

Dirigeons notre course vers l'orient, et là nous trouverons quelques collines, quelques montagnes même où se distillent des sources qui viennent alimenter des ruisseaux sans nombre. Arrivés au milieu du département, nous trouvons le sol de la Campine. Les terres incultes y sont en moindre nombre que les terres labourées, et chaque jour l'activité des habitans défriche ces ingrates bruyères. Il est vrai que ces landes ne sont pas pour cela inutiles. On y fait en grand des exploitations de tourbe, sorte de terre composée de végétaux en détritus, dont on fait un excellent combustible.

Il paroît certain que la tourbe est ce que les anciens appeloient *caespites bituminosi*. C'est un amalgame de toutes sortes de débris du règne végétal, tels que feuilles, racines, bois, plus ou moins altérés, formant des espèces de tas plus ou moins mélangés de parties terreuses.

On y distingue plusieurs espèces de plantes qui varient suivant les pays, et suivant la nature des circonstances qui ont contribué à sa formation.

Le savant M. *Van Marum* de Harlem a découvert, presque par hasard, quelles sont les plantes qui entrent dans la composition de la tourbe. On sait que le territoire entier de la Hollande est composé d'une couche de tourbe posée sur du sable marin, et recouverte d'une légère couche de terre végétale. M. Van Marum fit creuser dans son jardin jusqu'au sable, afin de se procurer un bassin de plantes aqua-

tiques. Il y planta, sans conséquence, diverses espèces de végétaux, parmi lesquelles se rencontrèrent précisément celles dont la tourbe est originairement composée, et il fut extrêmement surpris d'y trouver un an après un pied de tourbe. Il ne fallut que cinq années pour combler le bassin, tant la reproduction de ces plantes est prompte.

Il y reconnut différentes espèces de *conferva*, d'hypsum, de carex, et le glayeul d'eau. Il est fâcheux que les graines de ces plantes soient si fugitives, si peu perceptibles, qu'il est difficile de se les procurer; sans cela, on dessécheroit bientôt tous les marais de l'Europe, et on les convertiroit en tourbières.

L'analyse chimique a prouvé que la tourbe étoit composée d'ammoniaque (3), de bitume empyreumatique, de sel marin, de sel ammoniac, de sulfate de soude, de terre calcaire, d'un peu de terre et de beaucoup de fer. Cette dernière matière y est si abondante, que la cendre de tourbe rouge de Hollande, réputée la meilleure, fournit un peu plus d'un quart de son poids de bon fer. Ainsi, cent livres de tourbe donnent vingt-cinq, vingt-six ou vingt-sept livres de ce métal. Il y a des mines de fer en exploitation qui ne sont guères plus riches. Ce dernier fait est réellement inconcevable dans l'état actuel de nos connoissances en chimie et en physique. On ne peut conjecturer comment le fer se trouve dans la tourbe; s'il y vient par infiltration, ou s'il s'y forme de toutes pièces. Cette dernière hypothèse est la plus probable, et sa confirmation répandrait un grand jour sur la science.

Turnhout, située au centre de la Campine, n'est point par elle-même d'un grand intérêt; mais ici le paysage est extrêmement varié. Des sols marécageux succèdent à des terrains fertiles; des coteaux arides, à des bois, à des forêts qui attirent dans cette partie du pays l'humidité bienfaisante de l'atmosphère. Aussi y voit-on prendre leur source beaucoup de rivières, qui, après avoir promené dans cette portion du département leur cours inégal et tortueux, se réunissent en deux branches principales, nommées *grande* et *petite Nèthe*. C'est à Lier que se trouve le confluent des deux Nèthes. Nous nous y sommes arrêtés quelque tems, moins pour contempler l'extérieur de cette petite ville qui n'a rien de bien séduisant, que pour parcourir ses jolis environs. La bonne qualité du houblon qu'on y cultive, a rendu recommandables les brasseries de Lier. On transporte la bierre par les rivières et les canaux jusqu'à Gand, et à Bruges même, où il s'en fait une grande consommation.

Si, encouragés par la bonne qualité du terroir, et l'air d'opulence qui règne dans tous les villages, vous suivez le cours des deux Nèthes, désormais réunies en une seule, vous arrivez à la jonction de la Demer, qui, à quelque distance plus haut, reçoit elle-même la Dyle. En suivant le cours de cette dernière rivière, nous entrons dans Malines.

La seigneurie de Malines faisoit d'abord partie du Brabant; mais elle en fut démembrée et distinguée par des priviléges particuliers. Impuissans efforts des hommes chargés de diriger les destinées des

peuples! C'est en vain que les potentats isolent les membres d'une province, ou rapprochent des élémens discordans; c'est en vain qu'ils disent aux citoyens : Vous n'aurez plus telle patrie, vous en reconnoîtrez telle autre; leur pouvoir échoue contre les mœurs, le climat, la position géographique, la langue même. Les nations que la nature a créées sinon ennemies, au moins rivales, s'unissent difficilement par des nœuds fraternels. Au contraire, les provinces, ou parties de provinces, que la nature a créées sœurs, conservent toujours, malgré les guerres, malgré les divisions, cette conformité d'intérêts, cette sympathie de goûts et de caractère, qui ont établi entr'elles un rapport frappant. C'est ainsi que la seigneurie de Malines, quoique gouvernée par d'autres lois que le reste du Brabant, n'a cessé d'en faire en quelque sorte le supplément.

Cette séparation du pays dont nous parlons n'a pas laissé de coûter beaucoup de sang, comme tant d'autres innovations politiques.

Rien n'est plus bisarre que la manière dont se fit cette révolution. Une guerre intestine venait de déchirer les provinces des Pays-bas; et s'étoit enfin terminée par une paix que l'on croyoit éternelle. Tout-à-coup, l'évêque et le chapitre de Liége irrités de voir que les habitans de Malines faisoient peu de cas d'anciennes prétentions qu'ils avoient sur la ville, prirent le parti de vendre Malines et ses dépendances au comte de Flandres. Le marché fut en effet conclu pour la somme de cent mille réaux d'or, *marqués au mouton* (4), à la charge néanmoins que le comte en

Biblioteca Nazionale V.E. III
Roma

Malines.

ses successeurs reconnoîtroient tenir ladite ville et ses dépendances *en fief* de Liége. Lorsqu'il fut question d'exécuter le contrat, le duc de Brabant s'y opposa, comme il étoit naturel de s'y attendre, et de là naquit une guerre terrible, à laquelle prit part le roi de Bohême, qui se jeta sur le duché de Limbourg. Cependant, grace aux bons offices du roi de France, la paix fut rétablie entre les concurrens, et il se trouva définitivement qu'on s'étoit déchiré à-peu-près en pure perte. Aucune des parties ne tira beaucoup d'avantages de cette contestation.

La ville de Malines est belle et bien bâtie. Les rues en sont larges, régulières et fort propres. Elle regarde en triangle celles de Louvain, de Bruxelles, d'Anvers, où l'on se rend par trois belles routes pavées, chacune de quatre lieues de long. Les noms latins qu'on lui donne varient beaucoup pour l'orthographe, et très-peu pour la prononciation; on l'appelle *maghlinia, maglinia, Machela, melina*, et *melinia*. La chartre lui donne le nom de *maris linea* (limite de la marée,) parce qu'un peu plus haut, le flux et le reflux cessent de se faire sentir dans les eaux de la Dyle. Cette leçon paroît assez probable, et est encore confirmée par l'appellation flamande *machelen* ou *mechelen* (5). Elle étoit autrefois située sur la seule rive gauche de la Dyle.

Elle s'aggrandit très-lentement sur la droite. Les incursions fréquentes des Normands forçaient de mettre cette barrière à leur rapacité. Elle ne les arrêta pas cependant bien long-tems, et leurs déprédations continuelles contraignirent les seigneurs de

Malines à la fortifier dès le commencement du dixième siècle.

Les maisons y sont bâties dans le goût gothique. Les combles des toits s'élèvent à une grande hauteur, et se terminent en pointe. Non-seulement l'intérieur, mais l'extérieur même des habitations sont entretenus avec la plus grande propreté. Les murailles, continuellement réparées, éblouissent par leur blancheur excessive, sur-tout lorsque le soleil y darde ses rayons ; c'est ce qui a fait donner à Malines le surnom de *la nette*, lorsqu'il étoit de mode de donner ainsi des sobriquets aux principales villes du continent.

Les deux seuls monumens qui méritent quelque attention, ce sont la place d'armes, vaste et régulière, et la cathédrale, dédiée à Saint Romuald, ou Saint Rombault. On admire dans cette basilique tout le luxe de l'architecture gothique. Des figures allégoriques font l'ornement des deux côtés de la nef. Les murailles sont décorées de peintures à fresque, moins précieuses à la vérité que les excellens tableaux qu'on y a enlevés pour enrichir le muséum de Paris. Mais ce qui doit particulièrement fixer l'admiration, c'est la tour ou clocher de cette même cathédrale, qui a 348 pieds de haut ; encore n'est-elle pas conforme au premier plan. On n'y a pas ajouté la flèche qui l'éleveroit d'un tiers de plus.

En l'an 1710, on plaça aux quatre côtés, des cadrans, chacun de cent quarante-quatre pieds de circonférence, dont les chiffres horaires avoient sept pieds de long. Et les considérant d'en bas, on seroit

loin de leur soupçonner cette grandeur prodigieuse. Les habitans de Malines ont véritablement une grande affection pour ce monument qu'ils regardent comme la huitième merveille du monde. Ils verroient de mauvais œil un étranger qui n'en seroit pas extasié ; et la première question qu'ils adressent aux nouveaux débarqués, est celle-ci : Avez-vous vu la tour de Saint-Romuald ?

Il ne faut pas s'étonner, après cela, du zèle de leurs aïeux à donner un riche tombeau à leur patron. L'ancienne châsse du saint étoit d'argent doré, et pesoit trois mille six cents marcs ; elle étoit enrichie de quantité de pierreries. Ce trésor ne put échapper au pillage, lors des guerres affreuses qui consumèrent ce beau pays ; les habitans se cottisèrent, et contribuèrent aux frais d'une seconde châsse de vingt-quatre mille huit cents onces *plus légère* et moins précieuse que la première. On pouvoit donc mesurer au poids leur dévotion, et la comparer à celle de leurs ancêtres.

On s'est beaucoup récrié sur l'antique usage d'enfouir des trésors inutiles dans l'obscurité d'un cloître ou d'une église. Plusieurs philantropes auroient préféré voir ces riches métaux, convertis en espèces circulantes, devenir le salaire de l'industrie, et favoriser les échanges commerciaux. Nous sommes loin de désapprouver ce sentiment, et s'il est convenu que le corps politique n'a pas plus que l'individu social, le droit de détourner les canaux de la prospérité nationale, d'arrêter dans ses coffres les sources que tout homme d'état, que tout particulier doit s'empresser

de vivifier, dont il doit mettre tous ses soins à hâter la circulation, cet axiôme trouvera peu de contradicteurs. Nous observerons néanmoins qu'il y avoit quelque politique, quelque sagacité à former ainsi une réserve pour des besoins imprévus. Un gouvernement tient presqu'autant à un garde-meuble, à un trésor amassé à grands frais, et pendant une longue suite d'années, qu'un particulier à une montre, à un bijou dont il ne se défait qu'à la dernière extrémité. Si nous avions besoin d'une autorité à cet égard, nous la trouverions dans l'exemple de princes qui, de père en fils, ont tous paru suivre la même règle de conduite. Nous voulons parler des rois de Prusse. On sait avec quel soin, qui va même jusqu'à l'avarice, ils grossissent annuellement leurs coffres des épargnes qu'ils font sur toutes les branches d'administration. Le père du grand Frédéric portait jusqu'à l'excès l'esprit d'ordre et de parcimonie, au point de garder toujours le même habit bleu, jusqu'à ce qu'il montrât la corde, d'en recueillir scrupuleusement les boutons de cuivre, et de les faire coudre sur son habit neuf. Il ne s'étoit pas contenté d'amasser un trésor considérable; il avoit meublé un vaste appartement où tout étoit d'argent, comme dans les anciens palais des rois du Mexique. Les tables, les chaises, les consoles, les candelâbres, les lampes, les balustrades, tout y étoit de ce métal précieux. Il est certain qu'on ne pouvoit envoyer, sans beaucoup de regrets, un pareil ameublement à la monnaie; aussi fallut-il que son fils se trouvât dans des conjonctures bien critiques, pour

consentir à ce sacrifice. Entre ces deux partis qui paroissent, suivant les circonstances, également bons à suivre, quel sera celui que conseilleront les économistes? Nous croyons qu'il est facile de prendre un juste milieu qui concilie ces deux propositions contraires. Faites des écus, des ducats, des pièces d'or et d'argent avec les métaux que toutes les nations de l'Europe, nous dirions presque du monde entier, sont convenues de regarder comme signes et mesures de leurs échanges ; et si vous voulez réserver des épargnes, vous ménager une ressource pour l'avenir, enfermez dans vos *garde-meubles* ces pierreries, ces perles auxquelles le luxe attribue une valeur arbitraire et idéale ; car telle est la folie européenne, que nous tournons en ridicule le goût excessif des sauvages pour nos verroteries et nos bagatelles, tandis que nous attachons le plus grand prix, la plus grande importance à certaines espèces d'écailles d'huître, à certains cailloux ramassés péniblement dans les sables de Golconde et de Visapour.

La population de Malines est de vingt-cinq mille habitans, nombre, à la vérité, peu proportionné à son étendue ; mais on ne s'en douteroit guères, en parcourant des rues où règne un éternel silence. Le commerce de cette ville occupe en effet toute la population. Tandis qu'aux environs, les cultivateurs infatigables trouvent dans les entrailles de la terre de quoi alimenter la population, et exporter encore du superflu, les habitans de la ville, non moins industrieux, se livrent à la fabrication de cuirs dorés, de colle à draps, renommée dans la plupart

des manufactures de France, de toiles peintes, d'indiennes imprimées et d'articles de chapellerie.

Mais la branche de commerce qui a fait, à plus juste titre, la réputation de cette ville, c'est la fabrication de ces dentelles, recherchées dans tout pays par leur beauté, leur solidité, le bon goût et la délicatesse des dessins. Nous avons déjà dit, à l'article d'Ypres, que ces dentelles se fabriquoient dans les caves, qu'elles occupoient fructueusement des bras débiles qui trouveroient difficilement de l'emploi dans un autre genre de travail. Les amateurs nous sauront gré, sans doute, d'entrer dans quelques détails sur ce que nous avons été à portée d'observer ici : cette espèce de dissertation sera d'autant mieux placée, que notre but est d'éclairer le public sur la manière dont les Anglais font assez souvent la réputation de leurs fabriques. Notre desir, en publiant une anecdote curieuse à ce sujet, est de réveiller dans l'ame des manufacturiers du continent, cette noble émulation, cette concurrence louable, plus propre à abattre les prétentions exclusives de ces insulaires, que tous les cris de *delenda Carthago*, qu'on ne cesse de proférer contre eux; tandis que, charmés d'avoir détourné notre attention du but qui, seul, devroit nous occuper, ils n'en continuent pas moins de marcher vers la perfection.

La dentelle, proprement dite, est faite en fils de lin; on nomme *blonde* celle qui est faite avec la soie blanche. Il faut bien distinguer la *dentelle* du *point*; quoique assez ressemblans au premier coup d'œil, ils diffèrent essentiellement, en ce que l'une est faite

sur

sur un petit coussin où l'on a préalablement disposé des épingles suivant le dessin que l'on veut donner à la dentelle. On fait ensuite jouer deux à deux, ou quatre à quatre, entre ces épingles, un certain nombre de fuseaux, et on en compte quelquefois jusqu'à cent quatre-vingt. Les fils de la belle dentelle sont si délicats, le travail si compliqué, qu'il faut environ dix mois pour fabriquer une belle paire de manchettes; et lorsqu'on réfléchit que ces manchettes ne se vendent, suivant leur qualité, que depuis cinq jusqu'à quatorze louis la paire, on ne peut s'empêcher de se récrier sur la modicité du prix. Il est vrai que le salaire n'est pas considérable. Les ouvrières ne gagnent pas plus de 3 à 12 sols par jour; celles-là seules qui dirigent les ateliers ont trois livres par journée de travail.

Le point n'est pas la même chose que la dentelle; au lieu de se faire comme celle-ci avec des fuseaux, et d'une seule pièce, il passe par plusieurs mains. Quelques ouvrières en font le réseau qui sert comme de châssis aux ornemens dont l'embellissent ensuite tour-à-tour à l'aiguille des ouvrières plus exercées. En voyant la multitude de mains nécessaires pour confectionner un beau point d'Alençon, on se rappelle la manière de faire, des auteurs du vaudeville qui, comme on sait, ont mis leurs pièces en fabrique. Chacun y travaille à sa partie; l'un se charge de l'invention du canevas, un autre de l'exposition, un second de l'intrigue, un troisième du dénouement, un quatrième de semer ce qu'on appelle du *trait* dans le dialogue, quantité d'autres four-

nissent chacun leurs couplets : un dernier enfin y met du *remplissage*, et c'est ordinairement celui-là, dit-on, qui a le plus à faire.

Nous venons d'expliquer la différence bien simple qui existe entre le point et la dentelle ; et voici quel a été l'objet de nos définitions, c'est que tous les jours nous appelons *point* d'Angleterre ce qui n'est autre chose que de la dentelle façon Malines, ou façon Bruxelles. Quel est donc le motif de cette erreur? Il tient d'une part à la jalousie, de l'autre à l'ignorance des premiers manufacturiers anglais. Les fabriques de la Belgique florissoient, et alimentoient toute l'Europe, tandis qu'il n'en existoit pas une seule en Angleterre. Quelques spéculateurs avides débauchèrent des ouvriers flamauds, et les attirèrent à Londres, en les flattant de l'espoir d'un gain considérable : mais il falloit accréditer leurs premiers essais ; il falloit frapper un grand coup, qui leur procurât une grande concurrence. Que firent-ils ? Ils envoyèrent à Malines, à Bruxelles et dans d'autres cités de Flandres, des dessins d'un goût plus exquis que ceux dont on faisoit usage alors. Ils firent des commandes considérables, et lorsqu'ils eurent amassé une quantité immense de ces dentelles, ils les revendirent *à perte*, sous le nom fastueux de *point d'Angleterre*. Les commerçans du continent eurent la honte de se laisser prendre à ce piége grossier ; et sans s'apercevoir de cette fraude, sans découvrir même qu'on leur en imposait sur la dénomination de la marchandise, ils tournèrent leurs regards vers les négocians anglais : encouragés par le prompt débit et par

le bon marché de ces dentelles, ils en demandèrent d'autres, de sorte que les hardis entrepreneurs profitèrent de cet aveuglement général et couvrirent au-delà les faux-frais que leur avoit coûtés leur imposture.

Que l'on réfléchisse donc bien à ce fait attesté par des autorités irrécusables, et par le nom même qu'a retenu le prétendu point d'Angleterre, et l'on se convaincra que si les productions britanniques ont en effet quelque supériorité sur les nôtres, cela ne procède pas d'une plus grande intelligence de leurs ouvriers, mais du bon esprit de leurs capitalistes qui ne négligent rien pour porter une manufacture à sa perfection; qui, au lieu d'embrasser à-la-fois plusieurs genres d'industrie, au lieu d'élever à grands frais de nombreux établissemens, tournent toutes leurs spéculations, tous leurs soins sur une seule branche de fabrication, sur un établissement unique, dont ils réparent, corrigent et améliorent sans relâche les machines et les procédés. Une loi sévère de ce pays punit de mort tout ouvrier qui chercheroit à passer sur le continent, sans permission, tout étranger qui chercheroit à pénétrer les secrets des manufactures, à en débaucher les ouvriers; eh bien! cette législation rigoureuse a été adroitement instituée pour nous faire illusion sur les véritables moyens d'accroître notre prospérité. Quantité d'ouvriers anglais ont passé en France; nous avons eu des plans de leurs machines, des détails circonstanciés de leurs procédés, et nous sommes presque toujours demeurés inférieurs, parce que les anglais ne sont pas d'autres hommes que nous. Peu importe que ce soient eux

ou des français qui conduisent nos ateliers; peu importe que nous ayons des plans, des dessins de machines, si nos capitalistes timides n'osent risquer des fonds et augmenter comme en Angleterre le salaire et le courage des ouvriers. Voilà le véritable secret : c'est que nos entrepreneurs ne sont pas hommes à supporter des privations de gains, des épuisemens de capitaux pendant plusieurs années, pour les racheter ensuite avec usure. Avant de se vanter de faire mieux que les Anglais, ils doivent commencer par vendre à aussi vil prix qu'eux-mêmes, à qualité égale; c'est là le seul expédient qui nous mettra en état de tarir les sources de l'industrie de nos rivaux.

La réputation des manufactures, comme tant d'autres réputations, est bien fréquemment le fruit d'un honteux charlatanisme. On ne tariroit pas sur les exemples, s'il étoit nécessaire d'en donner beaucoup à l'appui de cette vérité : nous ne citerons plus que celui-ci qui est plaisant.

On sait que la forme des productions médullaires varie dans le bois, suivant le plan dans lequel il est scié. Ainsi, les plaques coupées parallellement à l'axe du tronc sont très-larges; sciées obliquement, elles sont beaucoup plus étroites. Les Hollandais tirèrent de cette observation une ressource qui leur fut pendant long-tems fort lucrative. Ils achetoient des chênes de France ou de Belgique, les travailloient chez eux, les coupoient d'une manière inconnue à nos artisans, pour la plupart routiniers, les polissoient, et nous les revendoient ensuite fort cher, sous le nom de *chênes de Hollande;* et l'on

croyoit bonnement que cette espèce ne croissoit que dans leur pays.

En sortant de Malines, nous en avons considéré avec un vif intérêt ces belles cultures de lin, dont l'usage est si précieux pour la dentelle et le point. On se convaincra facilement de l'importance de ce végétal, lorsque l'on saura que le plus bas prix du lin destiné pour le point est de soixante francs la livre. On en connoît des qualités qui valent jusqu'à seize et dix-huit cent francs.

Nous avons parlé de la Dyle et de la Demer qui vont presque au même point se réunir dans la Nèthe. Ces trois rivières n'en forment plus dès-lors qu'une seule, qui prend le nom de Rupel, et va déboucher dans l'Escaut, vis-à-vis Rupelmonde. Et comme si ces intersections multipliées ne facilitoient pas encore assez les relations commerciales, on a fait un canal magnifique qui conduit de Louvain au point de réunion même de la Demer et de la Dyle. Commencé en 1753, il a été continué et achevé avec une persévérance qui fait honneur aux entrepreneurs. Il divise en deux parties égales la digue ou chaussée qui mène de Louvain à Malines. Là des barques établissent une communication perpétuelle entre la Hollande, le Brabant, la Flandres et les autres parties de la Belgique. On transporte en Batavie le blé froment, le seigle et l'avoine, pour en retirer des épiceries et des marchandises des deux Indes; mais on ne sauroit voir sans regret passer dans ce dernier pays des lins filés et manufacturés, pour en revenir ensuite convertis en excellentes toiles; mais qu'ils

payent cher cette métamorphose! Il est de fait qu'un grand nombre de fabriques de toiles de la Belgique peut le disputer à celles de la Hollande. Quelques sacrifices, quelques efforts, et nous acquerrons sur ce point, comme sur tant d'autres, une supériorité marquée sur nos voisins, quels qu'ils soient. Nous sommes, il est vrai, amis des Bataves; mais le commerce est étranger à la haine, à l'amitié que dictent les circonstances politiques. L'heureuse invention des lettres de change et des diverses opérations de banque a établi entre tous les peuples des nœuds indissolubles qui subsistent malgré les guerres, malgré tous les excès de l'animosité nationale. Par la même raison, les négocians de pays alliés ne sont point solidaires les uns pour les autres. Ils doivent réunir leurs efforts contre l'ennemi commun, abaisser son orgueil, miner et détruire ses ressources; mais ils doivent conserver entr'eux cette noble émulation qui électrise le génie, ajoute aux richesses de l'état, et augmente la félicité des peuples.

En jetant un coup d'œil général sur le département que nous venons de parcourir, nous trouverons, quant au naturel des habitans de la campagne, cette franchise simple et naïve que l'on doit attendre d'hommes occupés à nourrir du produit de leurs sueurs de nombreuses familles. Tous cultivateurs, ils savent trouver dans un sexe débile, dans des enfans en bas âge, des collaborateurs utiles. Ils se livrent sans relâche aux travaux de l'agriculture, et se délassent de ces fatigues dans des occupations plus douces, dans la fabrication de beurres et d'excellens

fromages. On renomme particulièrement ceux de la Campine, où de délicieux pâturages fournissent aux vaches un lait abondant. Le grand produit de ces animaux a donné même aux habitans une telle prédilection pour ce genre de bétail, qu'ils négligent d'élever des moutons, ailleurs si estimés. Mais les habitans de ce département ont peu ou point de manufactures de draps. La laine ne leur serviroit que pour l'exportation; et ils trouvent une indemnité suffisante dans le débit de la viande et des cuirs de leurs bœufs. Cette abondance du bétail nécessite un si grand nombre de tanneries, qu'il ne faut pas s'étonner si les rivières, les canaux, les étangs y sont moins poissonneux que dans la Flandres, que nous avons parcourue. Le long séjour des cuirs sous les eaux, les remplit de particules funestes aux poissons, qui leur donnent la mort, ou les forcent d'aller chercher une retraite plus salubre.

Si l'on est affligé de voir des plaines immenses couvertes de bruyères, on s'en console en quelque sorte en songeant que les fleurs de cette plante sont très-recherchées des abeilles, et qu'elles forment avec celles du sarrazin leur aliment favori. Il ne faut pas s'étonner alors du grand nombre d'abeilles qu'élèvent les villageois, et de la bonne qualité du miel qu'elles produisent.

Une production précieuse de ce département, c'est le bois de chauffage ou de construction que la nature sablonneuse du terrain y favorise singulièrement. Nous ne devons pas dissimuler en effet que la fertilité du sol est loin d'être ici la même que nous avons

vu ailleurs. Il s'en faut que l'on trouve dans les vergers ces fruits savoureux et succulens, délices de la partie méridionale de la France. Le terroir maigre et graveleux n'est rendu fécond que par des amendemens continuels auxquels on emploie avec succès la chaux et les cendres de Hollande. Mais pourquoi les cendres de Hollande? Pourquoi n'y emploieroit-on pas les cendres d'un pays qui est lui-même si fécond en bois de chauffage? S'il existoit une véritable raison, nous la trouverions peut-être dans l'altération des cendres de foyer, par la tourbe dont on fait usage; mais cette altération doit avoir lieu également en Hollande, où l'on brûle du bois, de la tourbe, du charbon de terre; nous craignons donc que ce ne soit encore là un de ces préjugés qui font adopter exclusivement les productions de tel pays, quoiqu'elles n'aient rien de bien préférable à celles de tel autre.

C'est par un semblable motif que l'on croyoit en France ne pouvoir fabriquer de la fayence qu'avec du sable de Nevers, tandis que l'on trouve dans les carrières de Montmartre des matériaux tout aussi bons. C'est une prévention non moins aveugle et non moins funeste qui nous fait rechercher les porcelaines du Japon et de la Chine, quoique les nôtres ne leur soient pas inférieures par la bonne qualité du biscuit et de l'émail, et les surpassent infiniment par le bon goût de la forme et des dessins, la variété et la fraîcheur de leur coloris.

Nous reprenons notre voyage à travers le pays boisé qui avoisine Hérentals, et nous entrons dans le département de la Meuse Inférieure.

NOTES.

(1) Rembrandt et plusieurs autres grands artistes qu'il seroit trop long de citer, sont également originaires de cette ville. Leur histoire est trop connue, pour que nous la retracions ici. Nous nous bornerons à parler d'un de ces hommes étonnans qui, placés par l'aveugle hasard dans une situation contraire à celle où les desiroit la nature, se trouvent subitement rappelés à leur véritable destination.

Nous voulons parler d'un artiste célèbre appelé *Mathys*, *Mathysis*, ou *Messis*, car on varie beaucoup sur son nom : il est plus connu sous celui du *Maréchal d'Anvers*. Il exerça en effet jusqu'à l'âge de vingt ans cette profession mécanique. Il paroît qu'il étoit né avec beaucoup de goût pour le dessin, et qu'il s'y exerçoit sans maître, en copiant des estampes. L'*Abecedario pittorico* nous apprend qu'une infirmité l'ayant empêché de continuer son premier état, il se livra sérieusement à la peinture.

Comme cette histoire n'a rien de bien merveilleux ni de poétique, il vaut mieux faire comme cet homme dont parle l'ingénieux *Swift*, qui croyoit les choses qui lui plaisoient le plus, sans s'embarrasser si elles étoient vraies ou fausses ; il vaut mieux, disons-nous, adopter la version, d'ailleurs assez générale, que Messis s'étoit épris de la fille d'un peintre ; et que ne pouvant l'obtenir parce qu'il n'étoit pas artiste, il travailla jour et nuit, jusqu'à ce qu'il eût acquis assez d'habileté pour faire le portrait de sa maîtresse. Le père fut obligé de fléchir. C'est pour cela que l'on inscrivit ce vers hexamètre sur le tombeau du *Maréchal d'Anvers* :

Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.

Ce prodige de l'amour a donné l'idée d'une jolie pièce que l'on joue avec succès au théâtre du Vaudeville.

(2) Bien entendu que nous ne prétendons faire la critique que du seul artiste qui condamnoit les provinces catholiques des Pays-bas à une honteuse nullité, à une ruine absolue. Que les Hol-

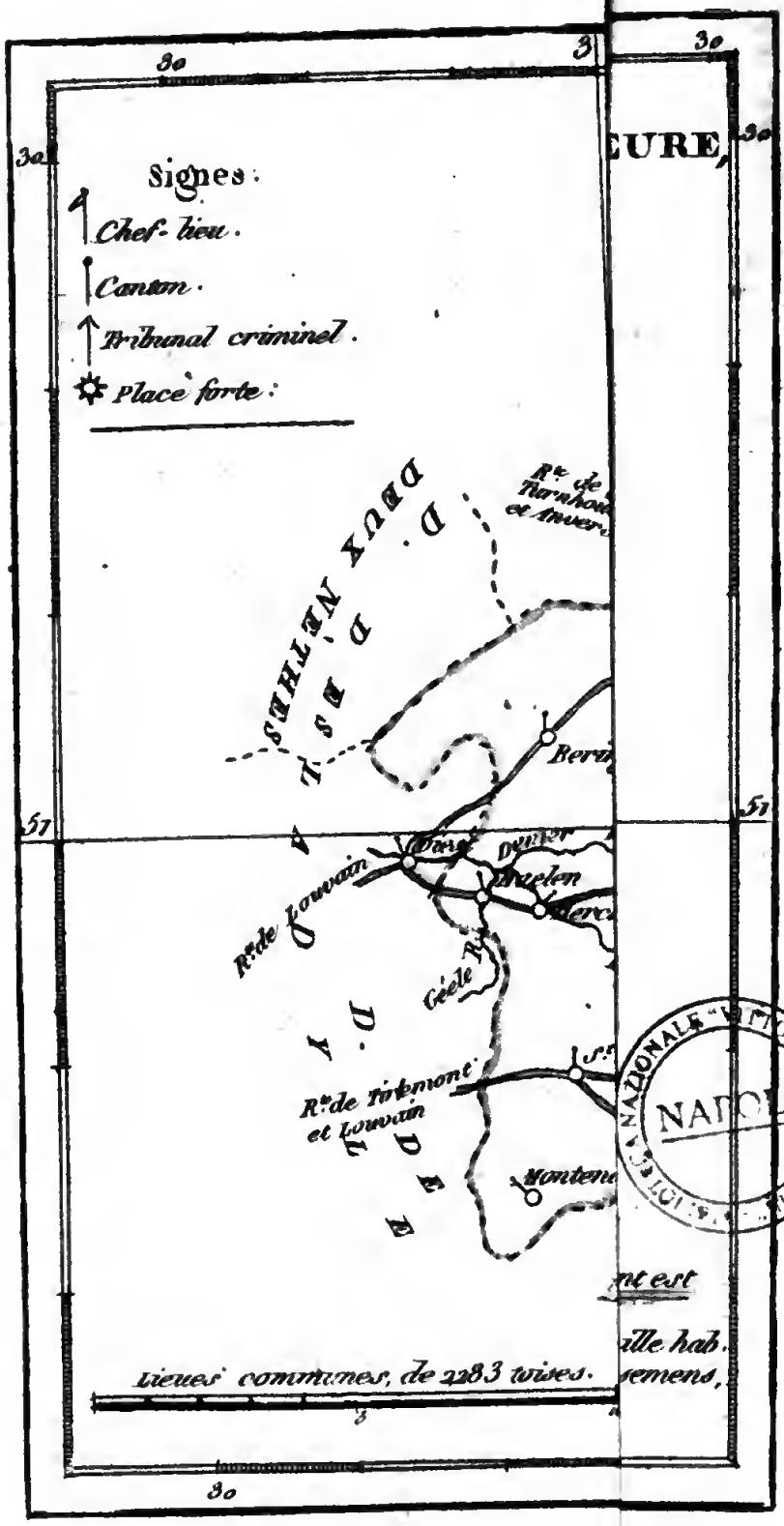
landais victorieux aient forcé le roi d'Espagne à se repentir de ses odieuses persécutions ; qu'ils l'aient contraint à signer leur indépendance, il n'y avoit rien là qui ne fût juste et raisonnable ; mais devoient-ils faire supporter le poids des conditions qu'ils dictoient, aux Belges leurs frères, leurs compatriotes, qui naguères avoient pris les armes pour la même cause, qui n'avoient été obligés de s'en détacher que par la supériorité des forces espagnoles ?

(3) L'*ammoniaque* n'est point la même chose que le sel ammoniac : la première de ces substances n'est autre chose que l'*alkali volatil*. Son état naturel est l'état gazeux ou aériforme ; mais on la dissout communément dans l'eau. Le sel ammoniac proprement dit, ou muriate ammoniacal, est le résultat de la combinaison de l'acide muriatique avec ce sel alkalin. L'un et l'autre se trouvent en abondance dans les matières animales : elles en sortent par la décomposition.

(4) On voit que dans ce siècle on pratiquoit l'ancien usage de frapper sur les monnoies des empreintes d'animaux ; emblême ingénieux qui rappelle à l'esprit la destination des monnoies ; c'est-à-dire, qu'elles sont faites pour servir d'échange contre les biens naturels. C'est en effet, comme l'on sait, de *pecus* qu'est venu le mot latin *pecunia*.

(5) Le *ch* dans la langue allemande et dans celles d'où elle dérive, n'est qu'une forte aspiration. *Machelen* ou *mechelen* doivent se prononcer à-peu-près ainsi : *Máhlen*, *méhlen*.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI


Signes:
Chef-lieu.
Canton.
Tribunal criminel.
Place forte:
DUX NETHAS
Rte de Tirlemont et Louvain
Rte de Louvain
Rte de Tirlemont et Louvain
Lieues communes, de 2283 toises.
NAPOLI

VOYAGE

DANS LES TREIZE

DÉPARTEMENS RÉUNIS.

DÉPARTEMENT DE LA MEUSE INFÉRIEURE.

Cette division de la république est composée d'une petite partie du Brabant-hollandais ; d'une forte portion du pays de Liége, enclavé, comme on sait, dans le cercle de Westphalie; d'une autre du duché de Limbourg; et enfin, d'une région assez considérable de la Gueldre.

D'après cet exposé, on doit s'attendre à trouver des différences frappantes entre les divers élémens qui la constituent; on doit supposer que ces variations s'étendront, non-seulement au caractère, aux mœurs des individus, mais encore à la qualité du terroir, à l'état même de l'atmosphère.

L'endroit par lequel nous entrons, donneroit en effet une bien foible idée de la population, de la fertilité et des rapports commerciaux de tout le département. Nous ne voyons plus dans les villages, cette opulence, cette douce gaîté qui font le charme des hameaux de la Flandres et de la Campine-bra-

bançonne. Les cultivateurs, occupés sans relâche aux travaux des champs, ne trouvent pas assez de tems pour se livrer à cette paisible industrie qui sait tirer parti du repos lui-même.

Il est vrai que la nature, qui a sagement ordonné toutes choses, n'a pas voulu que la principale richesse de ce pays consistât dans l'agriculture. Les terres labourables y sont remplacées par des tourbières, des mines de charbons de terre, et même de cuivre ou de fer, des carrières de pierre à chaux et à bâtir. La qualité ferrugineuse du sol annonce une grande abondance d'eaux minérales, dont on n'a peut-être pas encore découvert les sources.

St.-Trond est l'une des premières villes que l'on rencontre en entrant dans l'ancienne principauté de Liége. Elle n'a rien de recommandable que son ancienneté; c'est l'antique *Sarcinium* : elle tient son nom de St.-Trudon (par corruption St.-Trond), riche seigneur de ce pays, qui y fit bâtir une église. Après la mort de St.-Trond, il se fit une quantité si considérable de miracles sur son tombeau, qu'on y accourut de toutes parts en pélerinage, et que la ville s'enorgueillit bientôt du nom de son protecteur.

Il seroit impossible de contester l'identité de la ville de Tongres, avec la cité florissante dont parle Jules-César dans ses commentaires; sa dénomination actuelle diffère très-peu de celle de *Tungri* ou *Advatica Tungrorum*, qu'elle portoit autrefois. Il est peu de cités dans le monde qui puissent se glorifier d'une origine aussi reculée. On fait remonter sa

fondation à 800 ans avant l'ère vulgaire, c'est-à-dire, cent ans avant la fondation de Rome. Tungrus, son premier roi, eut vingt-cinq successeurs, dont le dernier fut remplacé par Salvius Brabon, que César créa duc de Brabant et de Tongres.

Des ruines en grand nombre, que nous avons vues dans ses environs, attestent l'ancienne domination des Romains, à qui elle servoit de place d'armes. Ces maîtres du monde avoient à peine soumis un peuple, qu'ils y portoient leurs arts, leur magnificence, et achevoient de subjuguer, par l'admiration et la reconnoissance, ceux qu'ils avoient domptés par la force des armes. La plupart des monumens qu'ils y élevèrent furent détruits par Attila, dont les sanglantes dévastations ne furent que le prélude des ravages qu'occasionnèrent ensuite les courses des Normands, les dissensions civiles et les guerres de religion.

Tongres est la première ville de toute la Gaule où l'on ait prêché le christianisme. Il y eut successivement plusieurs évêques. St. Servais, qui fut le dixième revêtu de cette dignité, transféra le siége de son épiscopat à Maestricht, parce que cette dernière ville étoit plus favorable aux relations que nécessitoit l'extension de la religion chrétienne. C'est de là qu'il fut transféré à Liége, et les évêques ne se bornèrent pas à une autorité spirituelle sur leurs *ouailles*; ils surent conserver sur elles une puissance temporelle, et transiger avec les petits princes leurs voisins : de sorte que, même depuis l'incorporation de l'évêché de Liége dans le cercle de Westphalie,

le prince-évêque jouissoit d'une certaine prépondérance dans la constitution de l'Empire.

Parmi beaucoup d'objets curieux, Tongres a encore le mérite de posséder des eaux minérales, qui seroient probablement fort renommées sans le voisinage et la concurrence dangereuse de celles de Spa et d'Aix-la-Chapelle.

Cette fontaine étoit connue du temps des Romains; Pline s'en exprime en ces termes :

« Tongres, cité de la Gaule-belgique, possède » une fontaine merveilleuse, étincelante de plu- » sieurs petits bouillons, d'un goût de fer qui ne » se reconnoît qu'après en avoir bu : elle purge le » corps, guérit de la fièvre tierce et de la gravelle; » elle se trouble et devient rouge dès qu'elle est » mise sur le feu. »

Lorsque Charles-le-hardi, duc de Bourgogne, fit raser cette place, la source minérale fut ensevelie sous les ruines; mais on la rétablit en 1700. Elle est située dans un vallon enchanteur et assez vaste, resserré à ses extrémités par un cordon de montagnes; ce qui lui donne une forme ovale. Presque toutes ses hauteurs, entr'autres celles de Colmont, d'Yserenborn et de Hoogheide, contiennent des mines de fer; ce qui a fait donner à la fontaine le nom de *ferrugineuse*. En analysant en effet ces eaux, on y trouve beaucoup d'oxide de fer, mêlé avec de l'acide carbonique; ce qui leur donne une saveur acidule et assez agréable.

Cette petite ville, quoique bien déchue de sa splendeur primitive, jouit encore de quelque com-

merce. Si elle n'a pas les mêmes facilités pour correspondre avec la république batave et les autres parties de la Belgique, que d'autres places que nous avons déjà parcourues, faute de canaux ou de rivières navigables, elle est le point de rendez-vous de diverses belles routes, dont l'une conduit sous les fortifications même de Maestricht.

Nous ne quitterons pas les plaines de la Campine-liégeoise, sans faire part à nos lecteurs d'une particularité historique peu connue.

Il n'importe guères aujourd'hui aux républicains français de connoître l'origine de la fameuse *loi salique*, base fondamentale de l'ancienne monarchie. Cependant, ceux qui aiment à suivre l'esprit humain dans ses écarts, à voir jusqu'où peuvent porter les conjectures bizarres qu'enfante une imagination fertile, trouvent une sorte d'instruction *négative* dans la considération des bévues des historiens. On connoît jusqu'à présent deux versions pour expliquer l'étymologie de ce mot loi *salique*. Les uns ont prétendu que c'étoit une loi relative à l'impôt sur les *sels;* d'autres, qu'on l'avoit ainsi nommée des deux mots *si aliquis* qui la commençoient; comme presque toutes les lois du Digeste, la loi d'*habeas corpus*, et les mandats de *committimus* en Angleterre ont reçu leur titre des formules qui figurent à leur tête. Nous avons trouvé, dans une bibliothèque particulière de Herck, une espèce de commentaire de la loi salique, publié par Godefroy Wendelinus, chanoine de Tournai. Il y présente deux hypothèses : la première, que la Campine-

liégeoise étoit autrefois habitée par les Saliens; la seconde, que ce fut la loi de ces mêmes Saliens qui fut adoptée en France. Si le fait étoit vrai, il prouveroit que les peuples de cette contrée ont joué un rôle assez important dans la grande révolution qui a occasionné l'invasion des pays méridionaux par les peuples du nord.

Arrivés à Maestricht, nous nous sommes peu arrêtés à examiner ces fortifications imposantes, qui ont attiré tant de malheurs à la cité qu'elles devoient protéger.

Il sembleroit que, dans le cours d'une guerre sanglante, les places démantelées, exposées à tout instant aux insultes et aux entreprises de l'ennemi, devroient être le premier jouet de sa fureur, devroient être le premier objet du pillage. Il paroîtroit, d'un autre côté, que l'on devroit être rassuré par des ouvrages élevés à grands frais, et qui défendent les approches d'une place importante. C'est cependant tout le contraire.

Dans le système actuel de la guerre, au lieu de désoler en pure perte une cité florissante, de la livrer à la brutalité, à la rapacité insatiable du vainqueur, on a trouvé plus raisonnable et plus utile pour l'intérêt même de l'armée, de lever des contributions, de faire acheter aux habitans une sorte de paix au sein de la guerre; mais malheur aux forteresses qui offrent à des phalanges aguerries un accès plus difficile! Des bombes, des globes rougis par un feu violent, en détruisent les édifices, en tuent ou estropient les citoyens. Ce ne sont point

les

les habitations, ce ne sont point les individus que l'on veut protéger; au contraire, des citadelles orgueilleuses commandent à ceux-ci une aveugle soumission, les contiennent dans le devoir, et les forcent à supporter sans murmure le fléau prolongé d'un siége. Le but unique de ceux qui construisent ces places fortes, leur but louable en lui-même, est d'arrêter les progrès d'une armée triomphante, d'occuper à un long blocus des troupes qui, sans cet obstacle, pénétreroient en un clin d'œil au cœur même du pays; d'enlever toute retraite aux imprudens qui mépriseroient ces importantes barrières, de leur couper les vivres et les communications. Mais pourquoi élever ces polygones, ces bastions de sinistre augure autour de l'atelier modeste du fabricant, autour de la maison du négociant paisible, du philosophe cosmopolite? Pourquoi ne pas donner à ces forteresses un emplacement dans un lieu inhabité, et que l'aridité des environs, la difficulté des approches rendroient plus redoutables?

Cette méthode rendroit les approvisionnemens moins dispendieux, permettroit de concentrer des garnisons plus nombreuses, et l'art militaire n'y perdroit rien. On ne verroit plus si souvent ce spectacle immoral d'armées qui réduisent en cendres une ville de leur parti, momentanément occupée par un parti contraire. On ne verroit plus des ingénieurs forcés de diriger sur les maisons de leurs amis, sur les leurs peut-être, des globes destructeurs, qui ne devroient servir d'instrumens qu'à la vengeance et à une juste animosité.

Maestricht signifie en flamand ce qu'indique son nom en latin *Trajectum ad mosam*, c'est-à-dire, passage sur la Meuse. C'est en effet sur ce beau fleuve qu'elle est bâtie, au confluent du Jecker.

Elle étoit comprise autrefois dans le royaume d'Austrasie, et passa depuis sous la domination de l'Empereur, où elle resta long-tems. Il est inutile de raconter par quelles révolutions successives elle passa ensuite sous la domination de deux maîtres à-la-fois, du prince-évêque de Liége et des états-généraux des Provinces-unies, comme successeurs et représentans en cette partie des ducs de Brabant.

On avoit imaginé un expédient bien singulier pour concilier cette double jurisdiction. Chacun des deux souverains y avoit son grand-mayeur, ses bourguemestres, ses échevins, ses conseillers, etc. Et comme la religion des deux états n'est pas la même, il en résulte que les fonctions publiques étoient divisées, par partie égale, entre les protestans et les catholiques. Ce partage, dans les dépositaires de l'autorité, avoit dû nécessairement introduire ou maintenir une pareille dissidence entre les habitans. Aussi la ville étoit-elle et est-elle, même aujourd'hui, composée d'à-peu-près égale partie de sectateurs de la religion orthodoxe et de la religion réformée.

Il s'ensuit qu'il a dû, dans le principe, s'élever quelques difficultés sur la question de savoir à quelle patrie appartenoient ceux qui naissoient sur son territoire. Il devoit être souvent difficile de décider s'ils étoient sujets du Brabant ou de la principauté de

Dép.t de la Meuse Inférieure.

Maestricht.

Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

Liége. On a mis fin à ces embarras, en décidant que toute personne qui naîtroit d'une mère Brabançonne, seroit réputée Brabançonne; et que l'on regarderoit comme Liégeois, tous ceux nés d'une mère Liégeoise.

Quand même l'importance de cette place, située sur les limites du Brabant dont elle étoit la clef, possédant un fleuve considérable, n'eût pas suffi pour lui attirer de la considération, les préjugés religieux peut-être, adroitement ménagés par la politique, l'eussent rendue très-fameuse; et nous avons vu quelle célébrité avoit donné à St.-Trond, le saint personnage qui, à la vérité, s'en étoit, de son vivant, rendu le bienfaiteur. C'étoit, dans ces temslà, une fortune pour une ville de posséder des restes vénérés, des reliques de quelque bienheureux.

St. Servais, évêque de Maestricht, y fut en grande vénération pendant sa vie, et sur-tout après sa mort. On le supposoit parent de Jésus-Christ, et, ce qui étoit plus difficile, son *contemporain :* on lui attribuoit trois siècles d'existence, sur lesquels on prétendoit qu'il avoit été soixante-dix ans revêtu de la dignité épiscopale. Cette opinion, qui depuis s'est un peu refroidie dans l'esprit même des dévots, étoit alors tellement accréditée, que Louis XI, persuadé, comme tant d'autres, de la longévité du saint, chercha à se procurer, par son entremise, une longue vie, et combla en conséquence son église de toutes sortes de libéralités.

Ces honneurs, accordés par le roi de France et par d'autres souverains, augmentèrent bientôt la

réputation du saint personnage. Ce ne fut plus que pélerinages et processions éternelles à son tombeau. Le grand concours des personnes qui s'y rassembloient donna lieu à des foires considérables, et recula promptement les murailles de la ville.

Mais elle n'eut pas seulement l'honneur de posséder les restes de St. Servais. La même église, qui lui servoit de sépulture, reçut aussi les tombeaux de St. Monulphe et St. Gondulphe, autres évêques de Maestricht. On n'attribue à ceux-ci qu'un seul miracle, mais il égale pour le moins tous ceux de St. Servais.

Lorsque l'empereur Charlemagne eut bâti l'église de Notre-Dame à Aix-la-Chapelle, il pria le pape Léon III d'en faire l'inauguration et la consécration solennelle : il voulut de plus qu'il assistât à cette cérémonie autant d'archevêques et d'évêques qu'il y a de jours dans l'année. On n'en put rassembler que 363; et l'on auroit eu bien de la peine à en trouver deux autres, si Dieu ne fût venu au secours des ordonnateurs de cette fête, et n'eût fait ressusciter St. Monulphe et St. Gondulphe, qui, après la solennité, vinrent se replacer dans leur tombeau.

Ces sortes d'inepties font injure à toutes les religions, à toutes les croyances, en même tems qu'elles révoltent le bon-sens. Nous devons nous empresser d'ajouter, à la gloire des citoyens de cette ville, que cette absurdité a trouvé parmi eux fort peu de sectateurs.

On voit, dans cette même église cathédrale, un autre tombeau, qui rappelle aux gens de lettres des

souvenirs plus précieux : nous voulons parler de celui du savant Claude Saumaise (1). Il y fut enterré, après être mort aux eaux de Spa. Il ne put survivre à la douleur d'y avoir perdu son épouse, connue, dans la république des lettres, sous le nom de mademoiselle Schurmann.

Cette place, grace à l'étendue et à la régularité de ses fortifications, a essuyé beaucoup de siéges mémorables. Elle est située sur la rive gauche de la Meuse, et communique, par un superbe pont de pierre, avec la petite ville de Wick, qui en fait en quelque sorte partie.

Lorsqu'en 1576, les habitans voulant secouer le joug des Espagnols, chassèrent la garnison de leurs murs, elle se réfugia dans cette espèce de faubourg, où elle eût été inévitablement forcée, sans une ruse de guerre qui fit retomber la ville sous le joug des Espagnols. Peu fortifiée du côté de la Meuse, Maestricht n'étoit défendue, contre les entreprises des ennemis, que par quelques pièces d'artillerie. Pour faire taire ces bouches-à-feu, ils imaginèrent de faire marcher devant eux les femmes de Wick. A l'abri de ces étranges boucliers, ils entrèrent sur le pont, et firent feu sur les bourgeois, qui ne pouvant se défendre sans tirer sur leurs parentes, ou du moins sur leurs compatriotes, abandonnèrent leur poste, et laissèrent aux Espagnols une victoire facile.

Ceux-ci néanmoins ne profitèrent pas long-tems de ce stratagême : les états-généraux reprirent la place l'année suivante; et ce ne fut que trois ans après, qu'Alexandre de Parme la prit d'assaut, après

un siége long et meurtrier, et la livra au pillage.

C'est devant Maestricht que M. de Vauban essaya, pour la première fois, les parallèles et les places d'armes, dont il avoit pris chez les Turcs la première idée. Le gouverneur de la place, quoiqu'il fût à la tête d'une garnison nombreuse et aguerrie, et qu'il eût des connoissances très-profondes dans son état, ne put tenir long-tems contre cette invention nouvelle, qui le réduisoit presque à l'impossibilité de faire des sorties.

Nous ne parlerons pas des autres entreprises dont cette place fut l'objet, du siége qu'elle soutint contre Louis XIV en personne, et enfin de la prise qui en fut faite par le maréchal de Saxe.

Ce fut, comme on sait, la dernière expédition de cet illustre guerrier dans les Pays-bas, où il avoit gagné trois batailles, et réduit toutes les forteresses qu'il avoit voulu prendre la peine d'attaquer.

Cet homme extraordinaire autant par sa vigueur corporelle que par ses aventures et ses exploits, avoit pensé être duc de Courlande; l'amour de la duchesse douairière ayant applani tous les obstacles qui s'opposoient à son élection. Une fois parvenu à cette dignité, il auroit partagé avec son épouse la couronne de Russie, qui échut à celle-ci dans la suite; mais une indiscrétion du maréchal, une intrigue avec une suivante de la princesse, que celle-ci découvrit, renversèrent ses brillantes espérances. On a retenu de lui ce mot singulier qu'il prononça à la bataille mémorable de Fontenoy, où il se fit porter en litière parce qu'il étoit gonflé d'hydro-

pisie. « Il seroit plaisant, dit-il, que ce fût une » balle ou un boulet qui me fît la ponction. »

De nos jours, Maestricht fut deux fois attaquée par les armées françaises. La première fois, leur valeur échoua contre ses remparts. Dumouriez prétend dans ses mémoires qu'on l'avoit mis dans l'impossibilité de la prendre, et qu'on le lui avoit même expressément défendu.

Du moins l'attaque dirigée par le général Miranda ne réussit point. Le bombardement avoit mis le feu à divers quartiers de la ville; mais les assiégés se défendirent avec vigueur : les émigrés français qui s'y trouvoient, sous les ordres de d'Autichamp, opposèrent une résistance opiniâtre ; l'armée de Clairfayt vint bientôt délivrer la ville; et la levée du siége fut le signal de l'évacuation de la Belgique.

La seconde fois, Maestricht ouvrit aux républicains le chemin de la Hollande. L'on sait que ce fut pendant l'hiver de 1795, que les soldats français se frayèrent, dans ce pays, une route jusques-là impraticable à des armées de terre. Les nombreux canaux, les rivières qui coupent la plus grande partie de cette contrée, offrirent à l'armée de Pichegru un terrain ferme et solide, que ne purent endommager les plus grosses pièces d'artillerie, les plus énormes chariots. La cavalerie française s'empara de l'armée navale du Stadhouder; et par ce moyen inouï, on fit, en quelques semaines, la conquête d'un pays qui avoit vu honteusement échouer les grandes entreprises de Louis XIV.

Parmi les monumens publics, il en est plusieurs

remarquables, moins, à la vérité, par l'élégance et le goût qui ont présidé à leur construction, que par la solidité de leur structure. L'hôtel-de-ville est un des plus beaux de toute la Belgique. Il est de la forme d'un parallélogramme oblong, d'une architecture assez moderne, et situé au milieu du grand marché, qui lui-même est une très-jolie place. Le rez-de-chaussée est destiné aux prisons publiques. On monte au premier par un très-bel escalier en fer-à-cheval. On tenoit beaucoup à l'*étiquette*, dans tous ces pays, avant la révolution; et comme l'autorité étoit partagée entre l'état de Liége et les états-généraux, il étoit convenu que les commissaires-déciseurs Liégeois monteroient l'escalier à droite, tandis que l'escalier à gauche étoit réservé aux commissaires-déciseurs de la Hollande. Ils se réunissoient tous ensemble sur un grand perron terminé par une magnifique balustrade, d'où ils se rendoient dans la salle du conseil.

Le Vrythos, ou la place d'armes, est une assez belle promenade, située au milieu de la ville, et ornée de trois rangées d'arbres. On voit au milieu un bâtiment en pierre de taille, qui portoit autrefois le nom de *grande garde*.

A peu de distance de la ville, nous avons été voir la fameuse montagne de St.-Pétersberg, sur laquelle est bâti un fort qui couvre la ville, et que s'étoient réservé les états-généraux. Elle est connue par le grand nombre de pétrifications que l'on trouve dans les bancs de pierre dont elle est composée.

On y a creusé une carrière immense, qui s'étend

aujourd'hui jusqu'à Visé dans le département de l'Ourthe, c'est-à-dire à plus de trois lieues. Elle fournit de la pierre à bâtir, non-seulement aux environs, mais à toute la Hollande. On l'exploitoit même du tems des Romains, tant elle est abondante. La pierre en est composée d'une partie de terre calcaire, d'une partie de quartz sablonneux et fin, et d'une partie de coquillages.

On y trouve plusieurs espèces de coquillages, dont les uns sont fluviatiles et les autres marins; ce qui tendroit à prouver qu'à une époque très-éloignée, il se trouvoit, dans ce même endroit, l'embouchure d'un grand fleuve.

Parmi toutes ces coquilles, une seule espèce domine particulièrement. Elle n'est point pétrifiée, c'est-à-dire imbibée de *suc lapidifique,* comme les autres testacées que l'on rencontre à Grignon et Courtagnon, dans l'intérieur de la France : les innombrables individus qui en forment les parties constituantes, sont juxta-posés et collés, pour ainsi-dire, les uns contre les autres.

On avoit été long-tems indécis sur la question de savoir si c'étoient ou non de véritables corps organiques, qu'une grande révolution du globe avoit agglomérés dans un même endroit. On ne trouvoit pas d'espèce analogue dans les mers de l'Europe, ni même des deux Indes; et comme il se trouvoit un grand nombre de corps fossiles dans ce cas, quelques savans avoient pensé que les espèces primitives étoient perdues ou détruites; et d'autres même avoient supposé avec Voltaire, que ces pétrifications

étoient un jeu de la nature ; que ce n'étoient point des débris de testacées, et qu'il falloit en conséquence rejeter tout système d'inondation diluvienne partielle ou générale.

Mais on a bientôt reconnu que si l'on ne trouvoit pas les analogues vivans des corps marins fossiles ou pétrifiés, que l'on découvre journellement dans les grandes excavations, il falloit s'en prendre à la foiblesse de nos moyens : nous sommes encore loin d'avoir fouillé dans l'intérieur de tous les continens, de connoître toutes les espèces d'oiseaux, d'insectes et de quadrupèdes. Les déserts de l'Afrique, ceux de la nouvelle Hollande, de cette cinquième partie du monde, aussi vaste que l'Europe entière, dérobent encore à nos regards une foule d'êtres que nous ne soupçonnons pas ; à plus forte raison ignorons-nous cette multitude immense de coquillages, de mollusques, de polypes qui tapissent le fond des mers, qui y élèvent des bancs énormes de terre calcaire. Déjà la sonde, jetée au hasard, a rapporté vivans des animaux qu'on n'avoit jusqu'alors trouvés que dans les carrières, et nous a appris à être plus attentifs sur les décisions des hommes prêts à douter de tout ce dont ils n'ont pas de preuve directe. Mais ce qui complète la démonstration de cette vérité, c'est qu'on a trouvé abondamment, dans les mers de la Chine, le ver à coquille qui forme la pierre de Maestricht.

Cette découverte conduit à une réflexion de plus, c'est que la plus grande partie des corps marins, que l'on trouve dans l'intérieur de nos terres, se

rapporte à des espèces venant de climats bien différens du nôtre. La montagne de Vestena-Nuova en Italie renferme une quantité prodigieuse de pétrifications, dont presque toutes les espèces appartiennent à des analogues de la mer du Sud.

Il seroit donc probable qu'autrefois le climat de l'Italie a été à-peu-près le même que celui existant dans les contrées que baigne la mer du Sud ; que le vaste Océan, laissant peut-être alors à découvert des continens aujourd'hui ensevelis sous ses eaux, baignoit les plaines délicieuses de l'Italie, depuis fertiles en événemens et en grands hommes. Il n'est presque pas de poisson dont on n'y retrouve les analogues pétrifiés ; on y découvre aussi, comme à Maestricht, une grande multitude d'ossemens de quadrupèdes et de plantes fossiles ; mais il est à observer que non-seulement ces révolutions paroissent très-anciennes, et remonter à des époques infiniment reculées, mais qu'elles sembleroient même avoir précédé l'existence des hommes sur le globe. Parmi tous les amas de pétrifications épars sur la surface de la terre, à des profondeurs plus ou moins grandes, on n'a jamais trouvé de débris humains. Il est bien reconnu aujourd'hui que les mines de charbon de terre ne sont pas, comme on avoit eu l'extravagance de le prétendre, du charbon animal, résidu de vastes cimetières ; qu'elles sont toutes le produit des forêts instantanément englouties, où des amas de bois et de végétaux de toute espèce, rassemblés d'abord par la force des courans, et enterrés ensuite par une révolution quelconque.

De même il est bien avéré que les ossemens prodigieux, trouvés en Sibérie ou ailleurs, n'appartiennent point à des géans, mais à des éléphans et à des rhinocéros.

Il paroît encore que la plupart de ces grands bouleversemens ont été subits et instantanés, et ne se sont pas faits avec lenteur, par les alluvions des rivières, comme quelques gens instruits l'ont avancé. En effet, nous avons remarqué, dans le muséum d'histoire naturelle à Paris, une pétrification curieuse de Vestena-Nuova. C'est un poisson qui a été saisi par l'éboulement de matière calcaire, au moment même où il en dévoroit un autre. On y voit encore quelques-uns de ces animaux entourés de leurs petits, et surpris comme eux par un événement qui a dû coûter la vie à des milliards d'êtres organisés.

Les plus belles pétrifications qu'on ait trouvées à Maestricht, ce sont des tortues des Indes, et une tête fossile de quatre pieds de long, que l'on attribua long-tems à une espèce inconnue de cétacée, mais que les savans s'accordent aujourd'hui à reconnoître pour une tête de crocodile.

Des ouvriers la découvrirent, en 1770, à 500 pieds de profondeur, sous une couche de pierre de 90 pieds. Le savant professeur Hoffmann aida à son extraction, et prit toutes sortes de précautions pour ne point endommager ce beau monument d'histoire naturelle.

Mais *sic vos non vobis*..... le chanoine Gobin, seigneur du lieu, lui en disputa la propriété; il y

eut entr'eux un grand procès qui fut perdu par le savant.

Cette tête n'est point pétrifiée, elle n'est que fossile; on enleva avec le plus grand soin la terre calcaire qui entouroit les parties caractéristiques de l'animal. Campe (2), après l'avoir prise pour la tête d'un crocodile, se rangea, peu de tems avant sa mort, du parti de ceux qui l'attribuoient à un grand cétacée; mais voici les motifs qui paroissent combattre victorieusement cette dernière opinion.

Tous les animaux de la famille des lézards ont les dents doubles, c'est-à-dire une dent insérée dans une autre comme dans un étui; ce qui la distingue, non-seulement des autres amphybies, mais encore de tous les animaux connus; ensorte que, pour reconnoître un crocodile, il suffit d'arracher une dent de son *alvéole;* on y trouve incluse une autre dent qui n'y est pas adhérente.

Ainsi, dans les deux espèces connues de crocodiles, le *gavial* ou crocodile du Gange, et celui de l'Égypte ou du Sénégal, ce caractère est le même; on ne les distingue l'une de l'autre que par la position et la forme de ces mêmes dents.

Celui dont nous parlons sembleroit, d'après Faujas-St.-Fond, former une troisième espèce; car les secondes dents ne sont pas incluses dans les premières, mais elles sont à côté des gencives : il est vrai que ce professeur a en sa possession une dent qui en renferme une autre, mais c'est la seule.

Cette observation a entraîné l'assentiment de tous

les savans, et entr'autres de Lacépède : il ne paroît plus rester de doute à cet égard.

Ce morceau curieux étoit destiné à voyager et à changer de maîtres; il est aujourd'hui transporté dans le muséum d'histoire naturelle du jardin des plantes, où le savant professeur de géologie l'a fait modeler en cire, et se propose d'en faire tirer des *plâtres* pour les amateurs. Les circonstances qui l'ont mise en la possession de la république sont assez singulières pour que nos lecteurs les retrouvent ici avec plaisir.

Lors du dernier siége de la ville de Maestricht, Faujas-St.-Fond et Thouin, commissaires envoyés à la recherche des objets d'arts dans la Belgique, guidés par leur amour pour les sciences, ne balancèrent pas à aller sous le feu de l'ennemi, désigner la maison du chanoine Gobin, où l'on présumoit qu'étoit renfermé ce monument précieux, afin de la préserver de l'artillerie française.

A la prise de la ville, on fit une fouille exacte dans la maison du chanoine. Le précieux fossile étoit disparu, et l'on ignoroit le lieu où on l'avoit caché. Le député Fressines, commissaire de la Convention, imagina un excellent moyen de le trouver : ce fut de promettre *cinq cents bouteilles de vin* à celui ou ceux qui le rapporteroient intact. L'espoir de cette récompense donna de l'ardeur à toute l'armée. Les soldats firent de tous côtés des perquisitions avec un zèle infatigable. Enfin, au bout de huit ou dix jours, le général Ernouf et quelques grenadiers le praportèrent, et les caves du prince de Hesse, gou-

verneur de la place, acquittèrent les cinq cents bouteilles promises.

On proposa au chanoine Gobin de lui payer la valeur de sa propriété; l'estimation en fut faite par les commissaires : et il paroît que cet objet d'histoire naturelle entra en compensation d'une contribution de deux mille écus, à laquelle lui et son chapitre avoient été imposés.

Nous avions déjà vu, en passant à Maestricht, les vertèbres et la queue de ce même crocodile, qui ont également été trouvés dans la carrière de St.-Pétersberg. On espère les réunir incessamment au muséum d'histoire naturelle, moyennant un échange. Il est à desirer que cet arrangement ait lieu. On sera plus à portée d'abord de constater l'identité des parties attribuées au même individu, et en second lieu de vérifier si ces débris appartiennent réellement à la famille des crocodiles.

La vaste étendue de la carrière, la quantité considérable des exploitations dont elle est l'objet, nécessitent l'emploi d'un grand nombre de voitures. Pour prévenir un éboulement funeste, non-seulement aux travailleurs, mais aux habitations et aux villages qui couvrent la superficie du sol, on a placé de distance en distance des piliers et des arceaux qui soutiennent les voûtes. Rien n'est plus imposant que le spectacle de ces cavités immenses, où des lampes ne répandent qu'une lueur sépulcrale. On a calculé que quarante mille ames pourroient s'y tenir cachés : mais ce refuge ne seroit pas sans danger. Non-seulement l'air seroit vicié et répan-

droit des miasmes infects; mais on y risque à chaque instant d'être blessé par les pierres qui tombent du haut de la voûte, et qui se détachent par blocs quelquefois assez considérables. Des voyageurs et des curieux intrépides ont cependant le courage de suivre les voitures, et de parcourir ces souterrains, dans lesquels on se perdroit infailliblement, si on n'étoit dirigé par des guides qui en connoissent tous les détours, toutes les anfractuosités.

Après avoir satisfait notre curiosité sur la montagne de Pétersberg, dont les bords escarpés forment l'aspect le plus imposant et le plus pittoresque, nous avons encore une fois traversé Maestricht, et suivi les bords florissans de la Meuse. Ce n'est pas que les collines élevées à pic ne nous aient quelquefois opposé des obstacles insurmontables; mais dans ce cas, nous suivions une route pratiquée au-dessus de la berge, et nos regards plongeoient presque toujours sur le cours majestueux de ce beau fleuve.

Nos yeux enchantés se portoient alternativement sur les barques qu'on y aperçoit de distance en distance, et sur les îles riantes dont ce fleuve est parsemé. Quelques-unes sont habitées; mais la plupart sont plantées de pépinières, ou offrent de riches pâtis aux troupeaux des environs.

En considérant cette source de richesses, nous avons vivement regretté qu'on ait abandonné, comme tant d'autres, un projet formé par M. de Vauban, pour réunir la Meuse à la Moselle. Rien n'étoit si facile que l'exécution de ce canal. Un ruisseau qui se jette dans la Moselle à Toul, et un autre

autre qui se perd dans la Meuse au château de Pagny, en indiquoient la direction. Si quelque jour on tire ce dessein utile de l'oubli où il est tombé, si des capitalistes se cotisent pour en faire les frais, non-seulement les habitans de la ci-devant Lorraine jouiront du succès de cette entreprise, mais les départemens des Ardennes, de Sambre-et-Meuse, de l'Ourthe, de la Meuse-inférieure se trouveront avoir une communication avec le Rhin, et porteront en échange, dans ceux de la Moselle, de la Sarre, de Rhin-et-Moselle, leurs propres productions ou celles de la république batave.

Un homme d'esprit, qui vise un peu trop à l'originalité, a écrit avec plus de gaîté que de justesse, que la multiplicité des canaux n'est pas plus la *marque certaine* de la prospérité des empires, que les bottes et les éperons portés par les élégans du jour ne sont la *marque certaine* qu'ils possèdent un cheval.

Ce raisonnement (si c'en est un) n'a pas même le mérite d'être spécieux. On sent bien que ce ne peut être affaire de mode pour une nation, de creuser à grands frais ces chemins ingénieux, qui ôtent à des fleuves, à des rivières, une partie de leur superflu, pour réparer les oublis de la nature. On ne construit pas des canaux par une frivole ostentation, par une pure spéculation de vanité. L'expérience prouve, au contraire, la parcimonie avec laquelle les gouvernemens en général ouvrent ces branches de communication, quelque productives qu'elles puissent devenir par un droit de péage sagement établi. Si ces rivières artificielles, qui cou-

pent en divers sens la ci-devant Belgique, excèdent en proportion les richesses actuelles de ce pays, sachons qu'il fut un tems où elles n'étoient pas assez nombreuses, où l'on se plaignoit de leur pénurie, où une multitude de barques attendoient avec impatience l'effet des écluses.

N'oublions pas sur-tout que les provinces belgiques se retrouveront, à la paix générale, à la paix *maritime*, précisément dans les mêmes circonstances où elles étoient dans des tems plus fortunés. Un jour viendra où, bien loin de regretter un terrain enlevé inutilement, dit-on, à l'agriculture, on reconnoîtra cette vérité, que plus les moyens d'importation et d'exportation, plus les débouchés sont faciles, et plus l'agriculture et les fabriques s'améliorent, plus les cultivateurs ainsi que les manufacturiers s'enflamment d'une noble émulation.

Pourquoi, par exemple, dans le cœur de la forêt des Ardennes, le bois se vend-il à vil prix, tandis que, dans les parties plus voisines des grandes routes, le commerce y attache une plus grande valeur? C'est qu'il ne suffit pas d'acheter des arbres, de les abattre; il faut encore les enlever, les transporter; ce qu'on ne peut faire avec commodité dans des lieux presque inaccessibles. Supposons que, dans ce même endroit si difficile à aborder, si éloigné de toute communication avec le dehors, on établisse tout-à-coup un débouché, un canal, par exemple, un ruisseau dans lequel les troncs d'arbres, abandonnés à eux-mêmes, sortiront de la forêt: l'on fera sur-le-champ disparoître la différence de prix.

Il en est de même de tous les objets de culture ou de fabrication. Si un continent immense nous fermoit le passage des Moluques ou des Antilles, ce seroit en vain que ces îles produiroient des épices, du café ou du sucre; il seroit impossible que la bourse des particuliers pût atteindre aux dépenses exhorbitantes d'un transport par terre.

Maeseyck, en latin *Mosacum*, parce qu'elle est située sur la Meuse, à l'endroit même où la Campine-liégeoise confond ses limites avec celles des anciens duchés de Juliers et de Gueldres, est une petite ville assez peuplée et assez commerçante, relativement à sa grandeur. Ses industrieux habitans se partagent, ainsi que la plupart des riverains de la Meuse, entre l'agriculture, quelques branches de fabrique et la pêche. Cette dernière ressource est ici très-abondante, et le fleuve est connu par les poissons exquis que l'on trouve dans ses eaux.

Cette cité a fait beaucoup parler d'elle vers 1740, à l'occasion d'une insulte qu'elle reçut des troupes prussiennes.

L'église de Liége avoit acquis de Charles-quint la petite baronie de Herstat; ce droit lui avoit été confirmé par divers traités. Le prince d'Orange, qui prétendoit y avoir des droits, la vendit en 1735 au roi de Prusse. De là grandes contestations entre ce monarque et l'évêque de Liége.

Frédéric ne pouvant réussir, par la voie des négociations, à faire confirmer la prise de possession (car il s'étoit fait déjà prêter serment de fidélité par les habitans), fit entrer ses troupes sur le territoire

liégeois, et les y laissa vivre à discrétion : Maeseyck fut la première ville où l'on exerça cette *exécution militaire*. L'évêque de Liége essaya en vain d'intéresser à sa cause d'autres puissances; il se vit enfin contraint à céder à la force, et conserva le domaine qui faisoit l'objet de la contestation, moyennant 180,000 écus; car le roi de Prusse avoit ressuscité d'anciennes querelles pour grossir la masse de ses indemnités.

Nous avons passé le Rhin à l'île de Stephensverd, sur un pont de bateaux dont la *tête* est fortifiée par une demi-lune, et nous sommes ainsi arrivés dans la partie de la ci-devant Gueldres, qu'on nommoit le haut-quartier. Ruremonde en est la capitale.

Cette ville tire évidemment son nom du mot flamand *mond*, qui signifie embouchure, et de la *Roër*, parce que cette rivière vient, sous les murs, se réunir à la Meuse, après avoir pris sa source dans le département qui en porte le nom, et que nous aurons occasion de visiter par la suite.

Cette ville, aujourd'hui assez grande, assez belle et passablement fortifiée, n'étoit d'abord qu'un simple village, qu'Othon, surnommé le *boiteux*, comte de Gueldres, entoura de murailles.

Elle est la patrie du célèbre géographe Mercator, qui y florissoit vers le quinzième siècle, et qui y fit connoître les belles-lettres; c'étoit un des plus habiles géographes de son tems, et nous avons de lui beaucoup de cartes particulières des diverses provinces des Pays-bas.

En 1665, le 31 mai, jour de la trinité et de la

dédicace de la ville, elle essuya un malheur terrible, produit par une bien petite cause.

La plupart des habitans de la ville étoient rassemblés à la procession solennelle qui avoit lieu tous les ans en cette occasion, lorsqu'un coup de fusil, tiré dans un toit de paille, y mit le feu ; et les progrès de l'incendie furent si rapides, qu'il réduisit en cendres la plus grande partie des maisons, des églises et des couvens, ainsi que le palais épiscopal.

L'aspect de cette place est charmant : située sur la Meuse, elle fait face à une île assez considérable; et elle communique avec la rive gauche par le moyen d'un pont d'une construction solide. C'est un des lieux de passage des marchands forains allemands, liégeois, flamands, brabançons, hollandais et autres ; ce qui ne contribue pas peu à lui donner un air populeux. Les habitans, simples dans leurs mœurs et dans leurs manières, exercent avec zèle l'hospitalité envers les étrangers, et y sont au mieux secondés par leurs femmes.....

Celles-ci sont, généralement parlant, d'une belle figure, mais les proportions du corps et sur-tout de la taille ne sont pas toujours aussi agréables. Du reste, nous n'y avons pas trouvé d'objets assez curieux, pour croire que le récit détaillé en puisse plaire à nos lecteurs.

Nous les ferons passer immédiatement avec nous à l'extrémité du département; et si l'on daigne jeter les yeux sur la carte, l'on verra que ce n'est pas sans motifs que les hommes chargés de déterminer les

frontières de la France, ont donné de ce côté, à ces mêmes limites, une figure en quelque sorte irrégulière. Il étoit nécessaire d'enclaver dans la France une forteresse importante; nous voulons parler de Venlo, située également sur la Meuse.

On la nomme encore Wendlo, mais il paroît que c'est par corruption; car les mots flamands *wen* et *loo* signifient une terre basse, nom qui lui convient à tous égards. Elle est entourée de marais stagnans et de plaines incultes; la petite rivière de Haven, qui vient s'y jeter dans la Meuse, est elle-même très-insalubre, et ne sert qu'aux tanneries qui y sont établies en grande quantité.

Voilà pourquoi il y existe au plus quatre mille habitans, qui ne sont que de petits marchands, des bateliers, des voituriers, des porte-faix, etc. continuellement occupés à charger et décharger les marchandises.

On voit par là que cette cité, après avoir brillé d'un certain éclat, après avoir été ville *anséatique*, et joui d'un commerce fort étendu, ne tire aujourd'hui d'existence que du commerce des autres. Comme elle est, de ce côté, frontière de la république batave, les bureaux de douane ne laissent pas d'y être productifs.

Lorsque les Espagnols, restés maîtres des Pays-bas catholiques, eurent reconnu l'indépendance des Provinces-unies, jaloux du commerce que faisoit, par le Rhin, la Hollande avec l'Allemagne, ils voulurent l'appauvrir et le diminuer. A cet effet,

il projetèrent de creuser un canal, de Venlo jusqu'au Rhin.

On s'en occupa avec ardeur vers l'an 1627. Il commençoit au-dessous de Rheinberg, dans l'électorat de Cologne, arrosoit une partie du pays de Juliers, et passoit à Gueldres, où il coupoit la rivière de Niers; de là il se rendoit en droite ligne à Venlo. On le nomma le *nouveau Rhin*, ou la *fosse Eugénienne*, par honneur pour l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, épouse de l'archiduc Albert, qui l'avoit fait commencer. Mais ce travail, entrepris à si grands frais, fut bientôt abandonné, soit que les sommes énormes qu'il devoit encore coûter effrayassent, soit qu'on ne le jugeât pas assez utile.

Avant la révolution, Venlo appartenoit aux États-généraux; mais comme il avoit fait précédemment partie des domaines de l'empereur dans les Pays-bas, la religion dominante étoit la catholique. Et quoique les affaires civiles et criminelles de la haute Gueldres, qui étoit protestante, ressortissent de Venlo, les états, les membres de la cour de judicature étoient tous catholiques, à l'exception du président. Les Hollandais avoient eu la politique de ne pas heurter de front les opinions religieuses de leurs nouveaux sujets; mais, en même tems, ils s'étoient ménagé, dans le chef du tribunal, un appui qui pouvoit quelquefois avoir de l'influence dans les affaires importantes.

Lors des troubles des Pays-bas, Venlo fut, à diverses fois, pris et repris par les Espagnols et les Hollandais. Le comte de Brederode, que nous avons

vu l'un des chefs de l'association dite des *gueux*, étoit gouverneur de cette place en 1637, et commandoit une garnison de mille hommes : il la défendit si mal, soit faute de talens militaires, soit qu'il n'eût pas en son pouvoir tous les moyens nécessaires, qu'il fut puni de la peine capitale.

Ce fut quelque tems après, que le fameux marquis de Leyde, gouverneur de la province, y fit construire, de l'autre côté de la Meuse, le fort St.-Michel, qui a le double avantage de servir de tête de pont, et de rendre de ce côté l'attaque très-difficile.

A la fin du seizième siècle, on découvrit dans cette ville une machine meurtrière, qui depuis a servi à la destruction d'une infinité de cités superbes, à la mort d'une multitude innombrable d'hommes. Un artificier de Venlo imagina qu'en plaçant dans une espèce de canon, un globe creux chargé de poudre et d'artifice; ce globe, auquel on auroit adapté une mèche, lancé ensuite par la force projectile de la poudre, détonneroit à une certaine hauteur, et produiroit un beau spectacle. Il en fit conséquemment plusieurs essais très-heureux, qui produisoient à-peu-près le même effet que nous voyons aujourd'hui à *Tivoli* ou chez Ruggieri.

Malheureusement une de ces bombes, dont la mèche avoit été mal calculée, tomba sur la maison de l'inventeur, l'incendia, et communiqua le feu à divers quartiers de la ville.

Ce désastre fut le moindre de tous ceux qui suivirent cette funeste découverte. Le prince Alexan-

dre de Parme y vit une machine redoutable à la guerre, et l'employa au siége de Wachtendonk, à quelques lieues de Venlo.

La patrie de l'inventeur des bombes ne tarda pas elle-même à en éprouver la puissance : mais il est probable que dans les premiers tems l'effet en dut paroître plus terrible. On y est aujourd'hui si accoutumé, que l'on jette des bombes dans une place comme une sorte de menace ou sommation.

La nécessité a rendu les hommes ingénieux à détruire, ou au moins diminuer le danger de ces projectiles : l'habitude a tellement affoibli l'effroi qu'elles inspiroient d'abord, que l'on voit des soldats animés par l'espoir d'une modique récompense, arracher, au péril de leur vie, la mèche dont elles sont armées.

S'il falloit un exemple du sang-froid que savent conserver quelques hommes au milieu de ces éclats menaçans, nous citerions le célèbre Charles XII, roi de Suède. Assiégé dans une place dont on faisoit le bombardement, il dictoit une dépêche à un de ses secrétaires. Une bombe perce le toit et se brise avec fracas dans la chambre voisine. Le secrétaire effrayé laisse échapper sa plume : « Qu'avez-» vous? dit le monarque. — Sire.... la bombe!... « — Eh! qu'a de commun la bombe avec ce que » je vous dicte?.... Continuez. »

Venlo est la patrie des savans Hubert Goltzius et Ericius Puteanus.

Le premier, habile antiquaire, parcourut toute l'Europe pour chercher, dans les médailles, les

preuves de l'histoire. A son nom seul, tous les cabinets des curieux lui étoient ouverts; et c'est à ses recherches immenses, aux vérifications de dates alors incertaines, parce que les routes n'étoient pas encore frayées, aux comparaisons des divers monumens historiques, alors remplis d'obscurités de toute espèce, qu'il jeta un grand jour sur la science, et fit de l'histoire une étude aussi facile qu'agréable.

A ces mérites, il joignoit encore ceux de graveur et d'imprimeur; et comme il craignoit qu'il ne se glissât dans ses écrits des fautes considérables, il établit, dans sa propre maison, une imprimerie où il faisoit exécuter ses ouvrages sous ses yeux : il en surveilloit de même la gravure. On le soupçonna, pendant un certain tems, d'en avoir imposé au public sur l'authenticité de quelques médailles, d'avoir suppléé, par son imagination, aux lacunes des collections numismatiques. Mais M. Vaillant a pris hautement sa défense, et a proclamé, à la face du monde littéraire, la sévère exactitude des travaux de Goltzius.

Ericius Puteanus fit d'abord plusieurs voyages en Italie; il revint ensuite dans les Pays-bas, et succéda, dans la ville de Louvain, à la chaire que *Juste-Lipse*, ce triumvir de la littérature, y avoit occupée avec tant d'éclat.

Dans ce tems-là (vers le commencement du dix-septième siècle), la célébrité des savans ne se bornoit pas à de petites cotteries, à l'étroite enceinte de quelques lycées, de quelques sociétés littéraires. Les érudits de toute l'Europe entretenoient entr'eux

une correspondance suivie, non par des journaux, par des recueils périodiques, mais directement. Le éloges qu'ils se donnoient étoient d'autant moins suspects, que leurs lettres n'étaient point dans l'origine destinées à paraître en public. Leurs critiques avaient d'autant plus de décence et en même-tems de liberté, qu'elles s'adressoient d'hommes à hommes, qu'elles avaient plutôt pour but de convaincre un adversaire, que de séduire et d'entraîner l'opinion publique.

Enfin la langue véritablement universelle (3), la *langue latine*, dans laquelle étoit conçue cette correspondance, rapprochoit les hommes des pays les plus éloignés. Leurs écrits, on doit l'avouer, n'étoient pas à la portée de tous; mais au moins ils s'entendoient; ils n'équivoquoient pas, comme aujourd'hui, sur les choses les plus essentielles : la valeur des termes étoit trop bien fixée, pour qu'ils courussent la chance de se livrer à d'interminables disputes de mots. Il est certain qu'un nom anglais, de plante, d'animal ou de pierre, ne présente aux Français aucune idée, si on n'y joint, ou si on n'y substitue la synonymie exacte.

Une multitude de végétaux ont dans le latin de Linnée, une épithète caractéristique, qui, traduite littéralement dans un idiôme moderne, formeroit quelquefois un contre-sens énorme.

Desire-t-on une preuve des discussions éternelles dans lesquelles peut entraîner une erreur semblable? Les géologues français, anglais et italiens soutenoient que le *basalte* étoit le produit des volcans

et ne pouvoit être le produit de l'eau : les Allemands, au contraire, attribuoient aux inondations *diluviennes* la formation de cette substance minérale. Cette scission avoit donné lieu à deux sectes qu'on appeloit les *neptunistes* et les *vulcanistes*. Chacun des deux partis appuyoit son opinion de toutes les preuves capables de la rendre vraisemblable : le zèle avec lequel on se défendoit alloit jusqu'à l'acharnement, et multiplioit chaque jour les volumes. Hé bien, des deux côtés on avoit raison ! On parvint à découvrir que toute cette contestation rouloit sur une pure équivoque. Ce que les Allemands appellent *basalte*, n'a aucun rapport avec la lave basaltique que l'on trouve en abondance près des volcans en activité ou éteints. C'est une pierre que nous nommons *trapp*, formée par la juxtà-position de ses molécules, et qui est la base du porphyre. Cette substance, dont l'origine est véritablement due au déplacement des eaux, se trouve par couches multipliées dans le sol de la Germanie, tandis qu'on n'y rencontre pas de véritable basalte.

Voilà, entre mille et un *qui-pro-quo* de ce genre, un des plus frappans, et qui doit prouver combien sont funestes à la science ces nomenclatures que chaque professeur établit, de sa propre autorité, dans les diverses branches des sciences, et sur-tout dans l'histoire naturelle, où les erreurs sont plus dangereuses et plus difficiles à rectifier, parce que très-souvent on n'a pas à sa portée les pièces justificatives. Si les divers naturalistes du globe ne tiennent une espèce de congrès pour fixer le langage,

c'en sera bientôt fait de la science ; il faudra consacrer toute sa vie, avant d'avoir pu parvenir à entendre les auteurs. Les chimistes français ont donné, à cet égard, l'exemple d'une réforme salutaire. Les expressions y sont si sagement définies, si bien circonscrites, qu'il est impossible de s'y méprendre ; mais nous craignons qu'on ne soit encore loin d'introduire dans les autres parties des sciences, une précision, une invariabilité aussi parfaites.

Pour en revenir à Puteanus, on peut consulter le recueil de ses lettres, qui ont été imprimées à Louvain. On y trouvera le ton qui convient à un vrai littérateur. Cet homme estimable ne fut cependant pas exempt de désagrémens et de dégoûts inséparables d'une grande réputation.

Nommé *historiographe* du roi d'Espagne, il crut de son devoir d'écrire la vérité dans son livre intitulé *Statera pacis et belli*, composé dans le plus fort des troubles des Pays-bas ; il mit (comme le titre l'annonce) en balance les avantages de la paix et de la guerre avec les *Provinces-unies*. Il s'y expliqua fort ouvertement sur les victoires que l'ennemi avoit déjà remportées, sur celles qu'il pouvoit se promettre ; et pesant mûrement le profit qu'on devoit attendre de la continuation des hostilités, et des pertes qui pourraient au contraire en résulter, il eut le courage de proposer la paix.

Cette franchise ne plut point au ministère espagnol ; on représenta à l'auteur qu'on ne le payoit pas largement pour déprécier les ressources de l'état,

pour faire la critique des généraux et de toutes les opérations du gouvernement, et l'on fut sur le point de causer sa ruine.

Ericius trouva grace auprès du roi; mais ses conseils ne furent point suivis; on continua la guerre, et l'événement prouva la justesse de ses prédictions.

On montre à Venlo une maison qu'on prétend avoir été habitée par cet homme célèbre; mais il est douteux que ce soit la sienne.

La rive gauche du fleuve forme ici la frontière du département de la Meuse.

Dans la république batave, nous avons traversé une portion du territoire hollandais, pour rentrer dans le département de la Meuse-Inférieure, et nous n'avons pas observé la moindre différence dans le langage, les mœurs et la manière de vivre des habitans limitrophes de ces deux états. Confondus ensemble par l'uniformité de leurs goûts, par un même genre de spéculations, ils se regardent encore comme compatriotes.

Leur sol, couvert alternativement d'étangs, de marais et de bruyères, tout impropre qu'il est aux grands travaux de l'agriculture, n'exclut pas cependant les opérations du jardinage. On peut affirmer, sans craindre d'être démenti, que dans les Pays-bas, et notamment dans cette partie, on trouve les plus beaux jardins potagers du continent. Les huttes de ces jardiniers respirent un air d'aisance, et sont entretenues avec une extrême propreté. D'immenses plate-bandes, dans lesquelles on pourroit mettre au défi de trouver une herbe inutile, dont

on exclut avec une attentive rigidité les végétaux d'une mauvaise espèce, ou qui sont mal venus, sont une chose admirable à voir.

Connoître les expositions qui conviennent à telles plantes, deviner à l'avance quelles récoltes l'on peut espérer dans l'année, amender à propos les terres, proportionner les engrais à la culture; voilà la théorie que l'on se flatte de connoître par-tout, mais ils savent la mettre en pratique.

A peine une *planche* est-elle venue à maturité, que dès le lendemain on y substitue une plantation analogue à la saison où on se trouve. Des rigoles, des aqueducs continuellement fournis d'eau, dirigés avec une intelligence à laquelle porteroit presque envie le plus habile ingénieur, assurent l'arrosage prompt et facile de toutes les parties du jardin. Hommes, femmes et enfans, chacun paie son tribut d'industrie, tous contribuent de leurs forces et de leur zèle.

La supériorité des jardiniers flamands et hollandais a été de tous tems si bien connue, que Christian II, roi de Dannemarck, ayant épousé Isabelle, sœur de Charles-Quint, demanda à l'archi-duchesse Marguerite leur tante, gouvernante des Pays-bas, quelques Flamands habiles dans le jardinage, afin que la table de la reine fût plus délicatement servie.

L'archiduchesse leur envoya en effet quelques familles tirées des diverses parties des provinces belgiques : elles se sont établies dans l'île d'Amac,

rade de Copenhague, où leur postérité subsiste encore, et occupe la presque totalité du terrain.

Nous ne trouvons plus, dans ce département, rien qui ait droit d'une manière particulière à l'attention de nos lecteurs, si ce n'est la ville de Hasselt, par où nous allons entrer dans l'ancien Brabant, et qui, bien que fort petite, ne laisse pas de passer pour une des plus jolies des Pays-bas. Mais c'est une de ces villes qui gagnent beaucoup à être vues en poste, et qui perdroient trop à un examen détaillé.

NOTES.

NOTES.

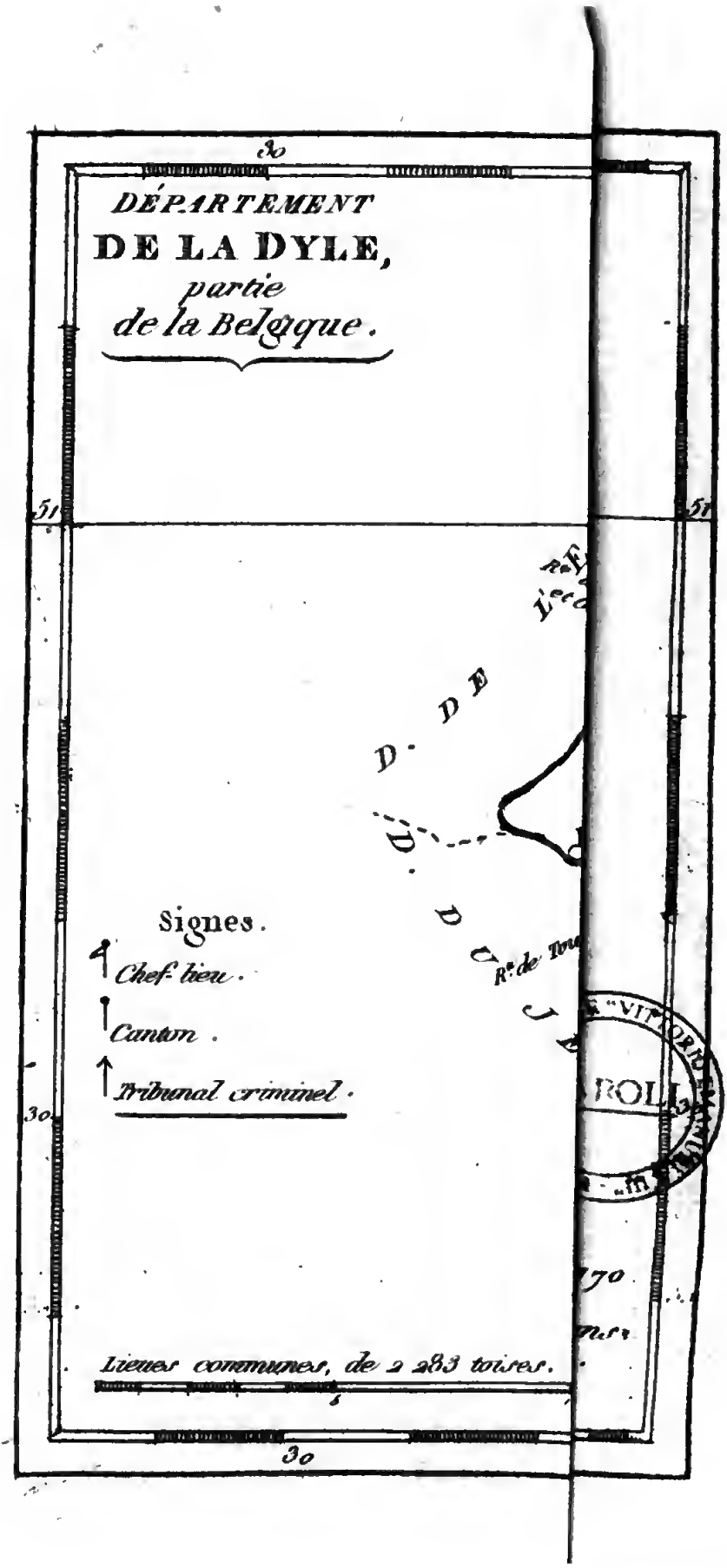
(1) On a beaucoup déclamé contre la fureur qui distingua sur-tout le siècle antérieur à Louis XIV, de commenter les auteurs anciens, de suppléer par des conjectures souvent erronées à l'incorrection ou aux lacunes des vieux manuscrits. Voltaire a fermé le temple du goût aux Dacier, aux Saumaise et à leurs pareils: Mais qu'est-il arrivé depuis qu'une froide indifférence a succédé à des discussions qui sembloient devoir être interminables? C'est que l'étude des langues anciennes a tout-à-fait cessé, je ne dirai pas en France, mais en Europe. Je sais bien qu'il fut un tems où l'on donnoit beaucoup d'importance aux langues grecque et latine; que des enthousiastes ne concevoient pas d'autre science possible que celle qui consistoit à être instruit des anciens usages, à connoître à fond des mœurs qui ne nous concernoient plus. Si c'étoit une extravagance de proposer, à l'exemple de Maupertuis, de fonder une grande ville où l'on ne parleroit que latin, afin de conserver dans toute sa pureté cet ancien idiôme, falloit-il pour cela l'anéantir, ainsi que la langue grecque, et priver nôtre postérité, ou tout au moins nos petits-neveux, de l'Homère, du Virgile, de l'Horace et de tant d'autres auteurs excellens, qui, dans un siècle, ne seront pas plus entendus, que ne le sont aujourd'hui les livres chaldéens, mœsogothiques ou syriaques?

(2) M. Campe est un allemand instruit, à qui l'on doit beaucoup de bons ouvrages, presque tous relatifs à l'éducation. Ses livres ne sont pas, comme une infinité de brochures du jour, de frivoles abrégés de toutes les sciences, de tous les arts, presque exclusivement composés d'*images* dépourvues de texte. Ils ont tous un grand but d'utilité. Ce sont un nouveau Robinson, en forme de dialogue, et un recueil de voyages, qu'il a composés pour ses enfans. On ne sauroit trop louer la forme qu'il a donnée à ce dernier ouvrage. Il y explique avec détails les phénomènes météorologiques et les faits d'astronomie ou de

géographie sur lesquels les rédacteurs de voyages insistent ordinairement fort peu, parce qu'ils supposent que leurs lecteurs sont imbus des connoissances préliminaires nécessaires à leur intelligence.

(3) Leibnitz a dit : « Si j'avois été moins distrait, ou si j'étois » plus jeune, ou assisté de jeunes gens bien disposés, j'espére- » rois donner une manière de *spécieuse générale*, où toutes les » vérités de raison seroient réduites *à une façon de calcul*. Ce » pourroit être en même tems une manière de langue ou d'écri- » ture universelle, mais infiniment différente de toutes celles » qu'on a projetées jusqu'ici; car les caractères et les paroles » même y dirigeroient la raison; et les erreurs, excepté celles » de fait, n'y seroient que des erreurs de calcul. Il seroit très- » difficile de former ou d'inventer cette langue ou *caractéris-* » *tique*, mais très-aisé de l'apprendre SANS AUCUNS DICTION- » NAIRES. » On voit que le projet de Leibnitz étoit de substituer aux idiômes usités, des figures en quelque sorte algébriques, et non d'établir une langue conventionnelle, fondée sur des classifications arbitraires. Cependant, de nos jours, on s'est fort écarté de ce but simple, mais, il faut en convenir, infiniment difficile à atteindre. On n'a pas pris garde que le philosophe allemand proscrivoit les *dictionnaires*, et l'on a imaginé des nomenclatures, des vocabulaires fondés sur des divisions abstraites : de sorte que, pour dire comme M. Jourdain, *Nicole, apporte-moi mes pantoufles*, il faudroit se livrer à une série d'opérations métaphysiques et grammaticales, et sur-tout à des recherches pénibles et quelquefois infructueuses. Mais ce n'est pas là le plus grand désavantage de ces sortes de *pasigraphies* : c'est que, pour avoir la moindre utilité, il seroit nécessaire qu'elles fussent d'une *perfection divine* et incontestable. En effet, l'on sent que pour peu que les savans des diverses contrées du monde ne fussent pas d'accord sur la formation de leurs *classes*; pour peu qu'un seul mot se trouvât dérangé dans la pasigraphie d'une nation, de la place qu'il occuperoit dans les autres pasigraphies, on verroit bientôt éclorre autant de *langues universelles* qu'il existe de peuples ou de provinces, ou peut-être même d'individus. Il vaut mieux rester où nous en sommes.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI


DÉPARTEMENT
DE LA DYLE,
partie
de la Belgique.
Signes.
Chef-lieu.
Canton.
Tribunal criminel.
Lieues communes, de 2 283 toises.

VOYAGE

DANS LES TREIZE DÉPARTEMENS RÉUNIS.

DÉPARTEMENT DE LA DYLE.

Jusqu'a présent nous n'avons parcouru qu'une très-petite partie de l'ancien Brabant. Assujétis à la nouvelle division territoriale, nous n'avons visité quelques portions de cette contrée, qu'autant qu'elles se trouvoient réunies aux divers départemens que nous avons traversés.

Nous allons trouver dans le département de la Dyle la presque totalité de l'ancien duché de Brabant, et seulement quelques villages du comté de Namur, du Hainaut, de la Flandres et du pays de Liége. Il semblerait peut-être nécessaire que nous examinassions d'abord la ville de Bruxelles qui en est le chef-lieu, et qui étoit autrefois, à proprement parler, la capitale de tous les pays-bas autrichiens; mais afin de ne point contrevenir à la marche que nous avons adoptée pour les autres départemens, nous ne visiterons cette riche cité que lorsque nous y serons conduits par la direction même de notre course.

Entrés par la frontière orientale qui est la partie limitrophe du département de la Meuse inférieure, nous avons rencontré un pays boisé, couvert de *remises* et de taillis. Les propriétaires de ces petites forêts font débiter sur les lieux les poutres et les planches, et on les y achète toutes faites. Les villes que l'on y rencontre, telles que Diest, Montaigu, Leau, etc. sont assez peuplées, eu égard à leur étendue. La proximité de Tirlemont et de Louvain facilite leurs relations avec Bruxelles ; il se fait entre toutes ces places un échange continuel, soit de denrées, soit de marchandises manufacturées.

La grande abondance des bois attire dans ces lieux une salutaire humidité. Les collines distillent sans cesse des sources qui fécondent les vallées, et donnent naissance à une infinité de petites rivières. Cultivateurs intelligens, ne regardez pas comme perdus pour l'agriculture, ces coteaux couronnés d'arbres qui croissent avec lenteur, et dont le produit sembleroit devoir être beaucoup plus avantageux, s'ils étoient consacrés à des cultures de froment, de seigle et d'autres végétaux annuels. En portant dans les forêts une cognée téméraire, non-seulement vous en frappez le sol de mort pendant plusieurs années, mais vous causez encore aux propriétés environnantes un détriment sensible. L'eau de l'atmosphère n'étant plus attirée par des feuillages verdoyans, vous ne voyez plus les nuages s'amasser sur vos collines, et y déposer leurs vapeurs. Une affreuse sécheresse désole la contrée ; tout meurt, tout languit, faute du tribut bienfaisant des pluies ; la rosée

Iéau.

APOLI

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

elle-même tombe à regret sur un sol où elle n'est point attirée par la verdure.

Je sais bien que de trop grandes forêts sont, sous beaucoup de rapports, nuisibles à un pays. L'antique Germanie et la Belgique elle-même étoient du tems des Romains beaucoup plus froides qu'elles ne le sont aujourd'hui. C'est à l'élagation des bois dont elles étoient alors entièrement couvertes, que l'on doit l'adoucissement du climat et l'élévation de la température ; mais il faut que de sages précautions dirigent ces coupes meurtrières. On sait qu'il est extrêmement difficile de planter une forêt dans un endroit où il n'y en a point encore eu. On ne parvient à repeupler les anciennes qu'au moyen des *baliveaux* que l'on conserve de distance en distance, et sur les lizières des bois, afin de préserver les jeunes tiges de l'haleine glaciale des vents du nord. Il est tems de réparer, ou du moins de ne point étendre la faute que l'on reproche généralement au dix-huitième siècle, d'avoir ravagé les forêts au point que bientôt, grace à une multitude de coupes anticipées, on sera obligé de faire venir du nord les bois de chauffage, comme on en fait déjà venir une partie des bois de mâture et de construction.

La ville de Tirlemont ne possède point de monument qui ait mérité de faire spécialement l'objet de nos recherches ; mais à quelque distance de cette cité, en suivant la route de Tongres, on trouve trois grands monceaux de terre, qui s'élèvent en

forme de tertre. Nous en avions déjà découvert de semblables du côté de Maestricht ; nous avions interrogé plusieurs des habitans sur ces anciens mònumens, on ne nous avoit rien répondu de satisfaisant. Entr'autres conjectures que l'on a formées à ce sujet, on a prétendu que ce sont des tombeaux érigés par les anciens Romains à la mémoire de leurs généraux morts loin de leur patrie ; cette opinion ne paroît appuyée sur aucune preuve solide. En consultant les auteurs qui ont répandu le plus grand jour sur les antiquités romaines, on ne trouve absolument rien qui réponde à cette coutume ; nous pensons qu'il vaut mieux s'en tenir à l'avis de ceux qui estiment que ces monceaux grossiers sont l'ouvrage des barbares du nord, et que leur époque date du siècle où leur irruption porta les derniers coups à l'empire romain.

Lorsqu'ils avoient remporté quelque victoire signalée, ils érigeoient une espèce de trophée informe et grossier, qui consistoit simplement en un amas de pierres et de terre. Cette version explique le fameux cri de guerre des Francs, que l'on trouve si souvent répété dans les anciennes chroniques : *Montjoye, Saint-Denis.* Il est clair que *Montjoye* ou *Mont-de-Joye* étoit le nom de ces trophées. C'est à un reste de cette même coutume que l'on doit attribuer ce fameux monument d'ossemens humains que les Suisses avoient construit avec les os des Bourguignons tués par eux sur le champ de bataille. Au reste il seroit curieux de faire une fouille dans un de ces tertres, on y trouveroit peut-être des

renseignemens qui ne laisseroient aucun doute sur leur primitive destination.

Une route superbe conduit de Tirlemont à Louvain, à travers de rians paysages qui présentent le tableau le plus varié, en laissant à gauche une forêt plus considérable que celles que nous avons été à portée de voir depuis notre arrivée dans l'ancienne capitale du duché de Brabant.

Si Bruxelles, par sa grandeur, par ses richesses, méritoit plus que toute autre cette appellation honorifique, elle n'en jouissoit cependant point. Louvain en possédoit le titre; mais c'étoit là que se bornoient toutes ses prérogatives, si nous en exceptons le couronnement et l'inauguration du duc de Brabant et de Lothier, qui s'y faisoient pour la forme; car la cour séjournoit toujours à Bruxelles.

Nous avons vu qu'en général on a des données peu certaines sur la fondation de la plupart des villes des pays-bas. Louvain est de ce nombre : son origine paroît remonter à une époque fort reculée. Quelques historiens prétendent qu'elle fut bâtie par Jules César; d'autres soutiennent que long-tems auparavant, un capitaine écossais en avoit jeté les fondemens : ils assurent même que cette cité tire son nom de ce que son fondateur s'appeloit *lupus*, en français, *loup*. Mais le mot latin *lovanium*, et le nom flamand *leuven*, s'accordent peu avec cette conjecture. Elle n'est pas toutefois mieux appuyée de preuves, qu'une autre qui tend à dériver ce nom du verbe *loven*, adorer, parce qu'il y avoit un temple consacré au dieu Mars.

Nous aimons mieux croire, avec Juste Lipse, que ce n'étoit d'abord qu'un amas de maisons qui entouroit le château de *Lovez*, fameux par la résistance qu'il opposa en 885 à Godefroy, duc de Normandie, qui avoit dévasté toute la contrée.

Il ne faudroit pas néanmoins confondre ce château avec les restes d'un ancien fort nommé *château de César*, et dont on aperçoit encore quelques vestiges sur le sommet d'une colline aux bords de la Dyle, et qui finira bientôt par disparoître tout-à-fait.

Toute la ville est environnée d'un vieux mur de briques, flanqué, de distance en distance, de tours rondes à moitié ruinées; la grandeur de la ville, qui est loin de répondre à son peu de population et au dépérissement de son commerce, prouve ce que nous avons déjà plusieurs fois eu occasion de remarquer, que dans presque toutes les villes de la ci-devant Belgique, il s'est fait des métamorphoses en sens contraire. La fermeture de l'Escaut, l'impossibilité de donner de l'activité au commerce, ont fait tourner vers l'agriculture et vers l'économie domestique l'industrie des habitans.

Louvain est une des villes où ce changement est le plus sensible : tandis que les villages qui l'environnent prennent chaque jour un air de prospérité, ses ressources diminuent; elle n'a plus guères aujourd'hui d'autre commerce que celui de la bierre blanche, très-renommée dans le pays, et pour le transport de laquelle on a construit exprès la chaussée qui mène de cette ville à Tirlemont.

Louvain.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

Ce n'est pas que l'on n'y fabrique encore quelques étoffes de laine ; mais cela est fort peu de chose en comparaison des fabriques de toile qui y existoient avant 1382. On y comptoit alors quatre à cinq mille manufactures qui faisoient exister plus de cent cinquante mille individus. Le nombre des ouvriers étoit si considérable, qu'à l'heure où les travaux cessoient, on sonnoit une grosse cloche qui servoit à avertir les mères d'empêcher leurs enfans de sortir, de peur qu'ils ne fussent écrasés par la foule ; mais une malheureuse révolte des tisserands, qui eut lieu sous le règne du duc Venceslas, força de réprimer les désordres qu'ils avoient commis. Ils avoient jeté par les fenêtres dix-sept personnes, tant échevins que conseillers du magistrat. On appliqua les châtimens avec si peu de discernement et une telle sévérité, que ces malheureux s'expatrièrent.... et se retirèrent chez une nation voisine qui leur fit le meilleur accueil possible, et profita de cet événement pour donner une grande activité à ses fabriques, qui jusqu'alors étoient dans un état de langueur, grace à l'ignorance et à l'inexpérience des premiers ouvriers anglais.

Il n'y existe d'édifice remarquable que l'hôtel de ville, dont l'architecture se distingue par sa régularité et par une prodigieuse quantité de figures et d'ornemens. C'est un bâtiment quarré à trois étages, au-dessus desquels s'élèvent de chaque côté trois tours façonnées avec beaucoup d'art ; elles ne sont pas d'une hauteur excessive, mais leur style est d'un genre particulier et se rapproche assez de

l'architecture chinoise. L'église collégiale de Saint Pierre mérite cependant l'attention du voyageur.

Nous avons été curieux de voir cette université si célèbre du temps de Juste Lipse, par le grand nombre des étudians qui s'y trouvoient. On y en a compté jusqu'à quatre mille. Ce qui a continué d'y attirer, non pas à la vérité une foule aussi considérable, mais du moins une affluence assez grande, c'est qu'avant la révolution on ne pouvoit être admis à aucun emploi public dans les pays-bas autrichiens, ni même plaider devant aucune jurisdiction, avant d'avoir été gradué à Louvain. Ce puissant motif déterminoit les étrangers à sacrifier des sommes énormes, afin d'avoir l'honneur d'y être promu au doctorat.

Dans les commencemens des institutions, les fondateurs imaginent quelquefois des réglemens pleins de sagesse; qu'il sembleroit, au premier coup d'œil, devoir être impossible d'éluder. On n'avoit point voulu assimiler cette université aux autres corporations, où l'on trouvoit toujours moyen d'échapper à un examen sévère par des *argumens communiqués*. Il étoit permis à chaque étudiant d'interroger comme il lui sembleroit, les récipiendaires. Cette méthode qui paroissoit prévenir toute corruption, toute espèce de connivence, n'a point eu le succès qu'on en attendoit. On concertoit d'avance les questions et les réponses; et tout s'y passoit à peu près comme dans la réception du *malade imaginaire*.

Cette université étoit jadis si florissante, qu'elle

a renfermé dans sa dépendance jusqu'à quarante-un colléges établis à diverses époques.

Parmi les personnages célèbres que le département de la Dyle a vu naître, et parmi ceux sur-tout qui illustrèrent la ville de Louvain, on distingue Juste Lipse né à Overisque près Bruxelles, en 1547.

Ce littérateur, à qui l'on ne peut refuser beaucoup d'érudition et d'habileté pour la *critique;* (et remarquons en passant que la critique d'alors n'étoit pas celle d'aujourd'hui : elle ne consistoit pas à dire des injures, mais à commenter, à comparer entr'eux les passages des auteurs classiques), peut être rangé au nombre des enfans célèbres et des savans précoces et féconds. A neuf ans il composoit déjà des poëmes : à dix-neuf, il s'occupoit d'ouvrages scientifiques. Il s'instruisit encore par des voyages qu'il eut le bonheur de faire dans différentes parties de l'Europe. Il est fâcheux qu'avec des dispositions aussi heureuses, Juste Lipse ait eu dans l'esprit et dans le caractère une instabilité impardonnable : il changeoit de religion par-tout où il passoit; et ce qui est plus inconcevable, c'est qu'il le faisoit avec toute l'apparence de la bonne foi. Ce n'étoit point par *philosophie*, comme le fameux comte de Bonneval, qui, en se faisant turc, déclaroit naïvement qu'il ne faisoit autre chose que changer un chapeau contre un bonnet de nuit; c'étoit par une versatilité qui feroit supposer les motifs les plus vils.

C'est ainsi qu'on le vit successivement catholique à Bruxelles et à Rome, luthérien à Jéné, calviniste

à Leyde ; et redevenir catholique à Louvain, parce que sans cette condition, il n'eût pu obtenir la chaire qu'il briguoit.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'au milieu de toutes ses variations, il fit *un traité.... de la constance !* Il faut avouer que depuis cette époque, il fut très-constant dans ses opinions religieuses, qui respiroient la plus barbare intolérance, non pas cette intolérance plus raisonnable et moins dangereuse, qui tend à brûler les hérétiques seulement dans l'autre monde, et à leur accorder dans celui-ci tout le tems de se convertir. Il prêcha le fanatisme persécuteur. Oubliant qu'il avoit lui-même marché sous les bannières de ceux qu'il appeloit des *réprouvés*, il conseilloit impitoyablement d'exterminer tous ceux qui n'étoient pas de la religion catholique romaine.

« *Il vaut mieux*, s'écrioit-il, *sacrifier un membre* » *que tout le corps.* » Mais nous avons vu que ces *amputations* multipliées pensèrent occasionner la perte du corps entier des Pays-bas. Le sang que les Espagnols firent couler sur les échaffauds, les affreux bûchers qu'ils élevèrent de toutes parts, arrachèrent à leur domination neuf de leurs provinces, et leur coûtèrent d'énormes sacrifices.

Les œuvres de Juste Lipse ont été publiées en six volumes *in-folio*. Admirateur enthousiaste de Tacite, il eut trop la prétention d'imiter ce grand modèle. Si l'on rencontre dans ses écrits des traits lumineux, des sources abondantes d'instruction,

on y découvre aussi de la passion, une multitude d'erreurs. Il mourut à Louvain en 1606.

Il paroît qu'il mourut catholique, si on en juge par le traité qu'il fit sur la vierge miraculeuse de Halle, et par le legs d'une robe fourrée qu'il fit à cette image dans son testament.

Louvain se glorifie de n'avoir jamais été prise par la force des armes, ce qui prouve moins la bravoure de ses habitans, que le mauvais état de ses fortifications, et le peu d'importance de la place, située au milieu d'un pays que défendoient alors des forteresses réputées inexpugnables. Il faut avouer cependant qu'elle fut plusieurs fois inutilement attaquée. On cite entr'autres le siége que mit devant cette place Guillaume, prince d'Orange, en 1572. Les bourgeois réunis aux étudians firent une si belle défense, que le Prince fut contraint à se retirer.

Après avoir examiné à Louvain tout ce qu'il y avoit de plus curieux, et dont nous venons de faire part à nos lecteurs, nous avons suivi la grande route de Bruxelles. Arrivés à environ deux lieues de la ville, nous nous sommes écartés de notre chemin pour visiter l'immense forêt de Soignes, ancien reste de la forêt des Ardennes. Il n'y a pas longtems qu'elle étoit d'une étendue immense; mais elle ne cesse de diminuer tous les jours par des défrichemens considérables. On assure que sa surface est de 8000 bonniers, ou de 729600 *ares*, mesure républicaine. Elle est traversée, dans toute sa longueur, de plusieurs superbes routes; sa superficie est par-

semée de coteaux sinueux, de petits vallons, de ruisseaux, d'étangs, de villages et de terres labourées. On y faisoit annuellement des coupes réglées de 80 bonniers environ, que l'on replantoit de suite, et qui fournissoient Bruxelles de bois de construction et de chauffage; mais actuellement elle est si fort dégradée sur plusieurs points, que sans l'usage général dans toute la Flandres, de brûler du charbon de terre, elle ne pourroit échapper à une ruine totale. Il est même à craindre, dans l'état actuel des choses, que bientôt le département ne soit obligé de faire venir du bois des pays limitrophes.

Au milieu des champs les plus fertiles, on remarque à regret une infinité d'étangs et de marais. Ce n'est pas qu'il soit impossible de les dessécher, de les rendre à l'agriculture; mais cela occasionneroit des dépenses énormes qui seroient difficilement couvertes par les produits.

C'est ici le lieu de jeter un coup d'œil sur les productions des environs de Bruxelles, et de présenter quelques résultats météorologiques.

Cette ville étant située vers le 45e. degré de latitude, il en résulte qu'il doit y faire moins chaud en été, et plus froid en hiver qu'à Paris. Aussi, non-seulement y éprouve-t-on cet abaissement de la température, mais les saisons y sont en général plus variables; ce qui provient non-seulement de ce qu'elle se trouve trois degrés plus près du pôle, mais des pays marécageux qui l'entourent, du voisinage de la mer, et sur-tout de son extrême proxi-

mité de la forêt de Soignes, qui y attire beaucoup de pluies d'orage.

Le sable domine dans le sol de tout le département, et il est rempli d'une infinité de débris de coquillages ; il est facile de s'en convaincre en l'éprouvant par les acides ; l'effervescence qui a lieu dans cette circonstance, démontre d'une manière incontestable, la présence de la terre calcaire. Il se trouve fort peu de terrains d'argile pure, encore est-elle recouverte d'une couche de terreau végétal. Par-tout où le sol s'est trouvé de cette nature, on y a établi des briqueteries.

Nous avons visité plusieurs carrières de pierres qui fournissent à une exploitation assez considérable ; celle qui est à côté de la forêt de Soignes, au-dessus de la ci-devant abbaye de la Cambre, a 90 pieds de profondeur. Dans la même forêt, à une espèce de carrefour que l'on nomme la Belle-Étoile, on trouve une carrière d'une pierre de couleur foncée, qui contient tant de particules ferrugineuses, qu'elle est attirable à l'aimant.

Indépendamment de ces bancs, de ces couches continues, on rencontre aussi dans le sable des pierres siliceuses vagues de toutes grosseurs. Elles sont remarquables par l'irrégularité et la bizarrerie de leurs figures ; mais la plupart affectent la forme de racines d'arbres, particulièrement des hêtres et des ormes, ce qui feroit soupçonner que ces pierres sablonneuses doivent leur formation à des dépôts qui s'amassent entre les racines voisines de ces ar-

bres; c'est là peut-être ce qui contribue à leur donner une sorte de gluten.

Les plus grosses sont employées comme moëlons, et transportées en Hollande, où elles sont très-recherchées pour la construction et l'affermissement des digues, liées avec un ciment de *Pouzzolane*, ou de matières volcaniques; elles s'engrennent les unes dans les autres, et acquièrent une telle solidité, qu'elles résistent victorieusement à l'impétuosité des flots. Indépendamment de cet objet d'utilité, on en fait quelques décorations d'agrément; entr'autres, des grottes et des rochers factices pour l'ornement des jardins (1).

Nous avons encore remarqué des carrières moins abondantes de ce côté, mais très-communes aux environs de Namur et de Nivelles; elles sont composées d'une *pierre bleue* qui a toute l'apparence du spath fluor ou bleuâtre, mais qui sont un véritable marbre, puisqu'elles sont formées de pierre calcaire, de silice, et d'un gluten qui produit ces veines colorées. Cette pierre qui est fort dure, et qui d'ailleurs est agréable à l'œil, sert à orner la façade des maisons de Bruxelles. On en forme des pilastres, des balustrades, des escaliers, etc.

On trouve fréquemment dans ces diverses carrières des pétrifications (2) de deux genres; dans les unes, le suc *lapidifique* est dû à un écoulement de fluor calcaire; dans d'autres, il s'y est joint de l'ocre ferrugineux, ce qui donne à ces dernières une couleur jaune ou rouge. Plusieurs corps tant du règne animal que du règne végétal, ont été sur-

pris

pris par ces épanchemens de matière calcaire ; ce sont des morceaux de bois ou de jonc, des madrépores, des polypes, des zoophytes, des coquillages qui sont dans un état de pétrification complète (2). Une quantité prodigieuse de poissons s'est trouvée victime de ces espèces d'éboulemens, puisqu'on voit des serres de crabes et d'écrevisses, des écailles de tortues, différentes parties de la raie, des dents et défenses de plusieurs animaux marins.

Quant aux pétrifications ferrugineuses, elles sont beaucoup plus rares ; et si nous en croyons le savant abbé *Mann*, on n'y en a jamais découvert qui appartinssent au règne animal.

On a estimé que dans les pays-bas, il ne se trouve pas plus de 2 à 3000 espèces de plantes ; bien entendu que l'on ne peut comprendre dans ce nombre que celles qui croissent naturellement et par la seule influence du climat. Le but de notre voyage étant principalement d'acquérir et de transmettre des idées sur ce qui concerne l'économie agricole, nous n'avons dû nous occuper que des végétaux transformés et améliorés par la culture. Presque tous les coteaux à l'entour de la ville sont ornés de jardins et de vergers où croissent les meilleurs fruits. Ils y mûrissent aisément, et y acquièrent une saveur délicieuse, malgré l'humidité et le peu de chaleur du climat. Il faut néanmoins observer que la vigne n'y sauroit prospérer, à moins d'être adossée à des treilles exposées au midi ; encore faut-il avoir la précaution de choisir les variétés hâtives.

La grande richesse du département consiste en grains. L'on sème de préférence le froment sur les terres argilleuses; le seigle, l'orge, le sarrazin et l'avoine viennent très-bien sur les terres moins fortes. Les routes sont plantées de toutes sortes d'arbres placés sur deux rangs : on y distingue des peupliers, des ormes, des tilleuls dont le feuillage touffu, les branches étendues et les racines fortement prononcées à la surface du sol, attestent qu'ils y viennent bien, quoiqu'ils se trouvent un peu trop près les uns des autres (3).

C'est une bien heureuse idée que de planter ainsi des forêts au milieu d'un pays exclusivement consacré aux travaux de l'agriculture, de rendre utile une portion du terrain que l'intérêt du commerce force de dérober à la culture. Il est vrai que ces plantations ne laissent pas d'occasionner quelques dommages aux propriétés voisines des grands chemins : les racines traçantes de l'orme sur-tout se prolongent au-dessous des champs, et vont disputer aux plantes céréales les sucs nourriciers d'une terre excellente. Il est facile de s'en assurer, en considérant qu'à une petite distance de la route, les blés ne s'élèvent pas à la même hauteur qu'ils ne le font un peu plus loin. Ce dépérissement est tellement sensible, qu'il est souvent impossible de s'imaginer que le bord du champ ait été ensemencé à la même époque que le reste ; aussi les cultivateurs emploient-ils tous les moyens possibles pour faire dépérir les gros arbres : ils les écorcent, les dépouillent ; ils aiment mieux être obligés d'en re-

planter de jeunes, que de souffrir dans la récolte de l'année un préjudice sensible.

Les pommes de terre, qui autrefois y étoient dédaignées, prennent faveur depuis quelque tems; mais une culture d'un grand produit, c'est celle du colzat; la graine de ce végétal fournit une huile grasse propre à différens usages; on en tire même de ses feuilles, en les entassant par meule, et en les faisant fermenter. Le résidu de cette opération n'est pas inutile; il sert encore à nourrir les bestiaux.

Ceux-ci sont d'une très-bonne qualité; et les vaches nourries dans les excellens pâtis de la Senne, donnent un lait délicieux. Un obstacle s'est jusqu'à présent opposé à une plus grande propagation du bétail; c'est le grand nombre de fermes trop considérables. Les fermiers ne sauroient avoir des troupeaux proportionnés à l'immense étendue de leurs terres; tandis que les petits fermiers en élèvent autant qu'ils en peuvent nourrir; et leurs bestiaux rendent avec usure au terrain ce qu'ils en retirent, par le fumier qu'ils y déposent, lorsqu'on a la sage précaution de les faire parquer.

Ce seroit sans doute le cas d'adopter une coutume très-sage de l'Angleterre, et qui tend non-seulement à améliorer l'agriculture, mais à soulager les pauvres. Lorsqu'un indigent établi dans une paroisse, est connu pour avoir une bonne conduite et de bonnes mœurs, on lui fait sur les fonds des pauvres une petite avance avec laquelle il achète une ou plusieurs vaches, et loue un quartier de

terre : il peut ainsi se livrer à une honnête et paisible industrie, et trouver un moyen d'existence, sans qu'il en coûte rien à personne ; car l'avance ne lui est faite qu'à titre de prêt, et il est tenu de la rembourser à long terme sur les produits qu'il retire de sa vache.

Les chevaux n'ont point dans le département de la Dyle cette élégance de formes qui fait rechercher ces animaux pour les équipages de luxe ; mais ils sont d'une haute taille, forts, robustes, et sont d'une grande utilité pour le trait et le labourage.

Ces observations terminées, nous nous sommes approchés de Bruxelles, et nous avons vérifié que c'est à juste titre que l'on a comparé sa forme à celle d'une poire. Elle est située sur un terrain fort inégal ; la moitié de la ville vers l'ouest est bâtie sur une plaine, aux deux côtés de la rivière de Senne, qui s'y divise en plusieurs branches, et forme différentes îles ; l'autre moitié située vers l'orient s'élève en amphithéâtre sur une colline dont la partie la plus haute est de vingt-six toises au-dessus de la rivière. Cette colline est découpée par plusieurs gorges ou enfoncemens qui débouchent vers la plaine, et ajoutent à l'inégalité du terrain, en formant sept petites montagnes ou buttes distinctes dans les hauts quartiers de la ville. Ces diverses éminences lui donnent de loin un aspect pittoresque, et qui annonce le rang qu'elle occupe avec distinction parmi les premières cités de l'Europe.

On ne trouve dans l'histoire aucune trace de son

Bruxelles, du Côté du Midi.

VITTORIO EMANUELE
OLI

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

origine : on n'est pas même d'accord sur la manière dont son nom doit être orthographié. Il existe à cet égard tant de variations, tant de conjectures différentes, que nous ne saurions toutes les offrir : se nommoit-elle primitivement *Brosella*, *Brusola*, *Brocella*, *Brussella*, *Brussellia*, *Brussel* ou *Brussels*, à cause des broussailles qui couvroient jadis l'emplacement où elle a été bâtie ? Tire-t-elle sa dénomination de *Brughsella*, *Brugsel*, du pont près duquel on jeta les premiers fondemens ? (*Brughe* en Flamand signifie *pont.*) Ces hypothèses n'ont rien de plus ou de moins vraisemblable que celles qui tendent à faire croire que *Brussella*, *Bruccella*, *Bruxella*, *Bruxellæ*, *Bruxelles*, que l'on trouve dans plusieurs auteurs, signifient le pont de l'Hermitage ; mais que l'on ne pense pas que ce soit à ces seuls efforts que se soit bornée l'imagination féconde des étymologistes. Plusieurs auteurs ont écrit *Bruchsenna* et *Brugsenne* ; il n'en a pas fallu davantage pour en tirer l'induction que cela vouloit dire *Pont-sur-la-Senne*, ou *Pont-Senne*, comme nous disons en français, *Pontoise.*

D'autres ont forgé eux-mêmes le nom prétendu ancien, et là-dessus ils ont échaffaudé leur système. Tels sont ceux qui la nomment *Broecksel* ou *Byruissel*, à cause du grand nombre d'étangs ou de ruisseaux qui se trouvent dans les environs, et ceux qui l'appellent *Broeyssel*, en Flamand un *nid*, parce que les étangs et les fossés sont couverts d'une foule de cygnes et d'autres oiseaux aquatiques ; et comme il est rare qu'une conjecture ne soit pas ap-

puyée d'une sorte d'autorité, on y a trouvé un certain degré de vraisemblance dans le nom d'une ancienne chapelle qui porte encore la dénomination de *Saint-Laurent au marais des cygnes.*

Nous ne rapportons là qu'un extrait des versions données par divers auteurs; mais nous ajouterons que l'inspection seule du plan suffisoit pour faire croire que le mot *Brughe, pont,* est entré pour quelque chose dans son étymologie. Il paroît certain que le berceau de Bruxelles fut l'île de Saint-Géry; que les bras de la rivière qui forment cette île étoient traversés d'une multitude de ponts, et que le lieu nommé *Borgval* étoit l'emplacement d'une citadelle, parce que c'est un mot flamand composé, qui veut dire *château fortifié,* en latin *castrum vallatum.* Il est plus que probable que Bruxelles ne s'est étendue que peu à peu hors de cette île sur les montagnes environnantes. Ce ne fut que vers le onzième siècle qu'elle se trouva suffisamment agrandie pour être comptée au rang des villes.

On trouve dans *Ericius Puteanus* une série de remarques qui pourroient être regardées comme amusantes, s'il ne les présentoit que comme un jeu du hasard, et s'il n'y attachoit pas une sorte de fatalité tirée de la combinaison mystérieuse des nombres.

Bruxelles fut d'abord gouvernée par *sept* seigneurs à la fois, qui y possédoient *sept* châteaux, et dont les familles sont restées sous le nom des *sept* familles patriciennes, parmi lesquelles on élisoit le magistrat; *sept* paroisses, *sept* places publiques, *sept* hô-

pitaux, *sept* maisons pieuses, *sept* montagnes, *sept* tribunaux, *sept* portes; et ce qu'il y a de plus remarquable sous d'autres rapports, c'est qu'on y a vu séjourner à la fois sept têtes couronnées, qui furent l'empereur Charles-Quint; Philippe II, son fils, alors roi de Naples; Maximilien, roi de Bohême; Eléonore, reine de France; la reine de Hongrie, gouvernante des Pays-bas; Muley-Hassem, roi de Tunis; et la duchesse de Lorraine, reine de Jérusalem; cette dernière à la vérité étoit reine *in partibus*. Ajoutez à cela *vingt-une* fontaines qui forment précisément un multiple de *sept*, et vous ne serez plus étonné que Bruxelles ait été vantée comme *septenaire* par tous les auteurs qui l'ont décrite.

Il est bon d'observer toutefois qu'à l'égard des sept portes, quelque chose dérange un peu le calcul; c'est qu'indépendamment des portes de *Louvain*, de *Namur*, de *Hall*, *d'Anderlecht*, de *Flandres*, de *Lacken* et d'*Escarbeck*, citées par Ericius Puteanus, il en existe une huitième qui n'est pas la moins fréquentée, ni même la plus mal décorée; c'est celle du rivage, située dans un des plus agréables quartiers de la ville; mais fidèle à son système, cet écrivain lui a donné le nom modeste de *trou*.

Nous allons à présent offrir à nos lecteurs une description succincte de tout ce que nous avons vu de plus beau dans la ville.

La Senne qui l'arrose est une très-petite rivière, large de tout au plus trois ou quatre toises, dans les lieux où toutes ses branches sont réunies, et qui a environ trois ou quatre pieds de profondeur : il sem-

bleroit qu'une si petite rivière devroit être de bien peu d'utilité à la navigation, si l'on considère sur-tout que son lit se trouve encore appauvri par la quantité d'îles qu'elle forme au milieu de Bruxelles, au point que l'un de ses bras, nommé la petite Senne, a au plus cinq à six pieds de largeur. Encore ne parlons-nous que de la saison où les eaux de la Senne sont parvenues à une hauteur moyenne; car en hiver, elles débordent et inondent les prairies environnantes, tandis qu'en été, elles sont presque nulles. On y a suppléé au moyen d'une coupure faite au-dessus de Bruxelles; on a détourné une partie des eaux de la Senne, pour les répandre ensuite dans le canal qui passe près de Vilvorden. On les y retient par cinq écluses, ce qui rend le canal navigable; il va se jeter à Willebroeck dans la Rupel.

La construction de ce canal a souffert de très-grandes difficultés, non-seulement à cause des énormes sacrifices pécuniaires que nécessitait la nature du sol plus élevé de cinquante pieds à Bruxelles, qu'il ne l'est à Willebroeck; mais il fallut encore résister à la jalousie de villes voisines, qui virent de mauvais œil ouvrir ce débouché par le moyen duquel on alloit entretenir des communications faciles avec Anvers. Malines fut de ce nombre; la Senne passe sur son territoire: ses habitans s'étoient attribué un impôt exorbitant sur la navigation de cette rivière; ils en tenoient le lit barré avec une chaîne de fer: ils furent cependant obligés de se soumettre après de longues contestations qui durèrent un siècle.

Une obstination moins facile à concevoir, est celle des habitans de Vilvorden. On leur offroit de faire passer le canal par leur ville, et indépendamment de cet avantage, on projetoit d'en diriger une branche sur Malines.

Ils s'y refusèrent opiniâtrement, et l'on fut obligé de faire passer le canal à quelque distance de Vilvorden.

Il est probable que dans la suite, ses habitans eurent lieu de se repentir de cette imprudence dont ils ne pouvoient d'ailleurs retirer la moindre utilité.

Ces obstacles et les malheurs de la guerre, plus désastreux encore, retardèrent considérablement la confection de cette entreprise qui fut commencée dès 1436; ce ne fut qu'en 1550 que les procès des Bruxellois avec les Malinois furent terminés à la satisfaction des premiers. On se mit aussi-tôt avec ardeur à l'ouvrage : on creusa des bassins dans la ville; on fit la porte du rivage dont nous avons parlé; et le 15 octobre 1561, c'est-à-dire onze ans après, le canal fut rendu navigable : il ne s'agissoit plus que d'y attirer la concurrence. Pour cet effet, le magistrat proposa des prix aux bateaux qui y arriveroient les premiers et avec les meilleures marchandises. Les Anversois vinrent avec treize bateaux, et remportèrent le premier prix; ceux de *Gorcum* et de *Ziriczée* en Hollande obtinrent ensuite de moindres primes. On fit à cette occasion des fêtes magnifiques.

Nous avons déjà parlé du rivage, lieu où viennent aboutir plusieurs bassins formés par la Senne,

et entourés des plus beaux quais ; les deux rives du canal forment ici une promenade magnifique, connue sous le nom d'allée verte ; mais les autres environs de la ville n'ont pas moins de beauté.

Bruxelles est irrégulièrement bâtie comme toutes les cités qui se sont agrandies lentement : ici vous trouvez des rues larges, magnifiques, ornées des plus beaux hôtels, et bientôt après vous rencontrez des ruelles sales, étroites, tortueuses, et qui se croisent en toutes sortes de sens. Les plus belles rues sont la rue aux Laines ; celles qui conduisent en droite ligne de la place des Vallons à l'hôtel de ville, la Bergstraete, et beaucoup d'autres qu'il seroit trop long et superflu de nommer.

L'hôtel de ville est bâti sur la place du marché, la plus belle des places publiques de Bruxelles, et qui n'étoit autrefois qu'un marais.

Ce fut en 1380 que l'on commença ce superbe monument ; mais on ne s'occupa guères alors que de traiter avec les propriétaires des maisons qu'il falloit raser pour le bâtir à leur place. On y travailla sérieusement en 1401, et il fut achevé après 42 ans de travail. On cite ce monument comme un modèle d'architecture gothique : il est quarré, surmonté d'une tour de forme pyramidale, et a 364 pieds de hauteur. On plaça à son sommet une statue de St. Michel, de cuivre doré, foulant aux pieds un dragon. Elle avoit dix-sept pieds de hauteur ; et tournant sur un pivot, elle pouvoit servir de girouette. Il est fâcheux que cette tour, qui est d'une

beauté achevée, ne se trouve point juste au milieu de l'édifice.

La principale porte de l'hôtel de ville est immédiatement au-dessous de la tour, et sous une galerie ouverte qui règne le long de la façade ; cette galerie est fermée par des pilastres qui soutiennent une terrasse de la même profondeur que la galerie, et chargée d'une multitude d'ornemens. La façade est percée de quarante fenêtres dans le genre gothique : entre chacune d'elles on a ménagé une niche que l'on destinoit d'abord à placer les statues des souverains et des hommes illustres du Brabant. Le toît est couvert d'ardoises, et percé d'environ 80 lucarnes décorées de frontons et autres ornemens dorés. Sur l'entablement du mur, règne une balustrade à hauteur d'appui, qui en fait le couronnement.

En entrant par la grande porte, on arrive dans une cour de figure parallélograme ; les bâtimens qui l'entourent du côté du sud-ouest, ont été construits depuis le bombardement de 1695, fait par le maréchal de Villeroi, tandis que Guillaume III, roi d'Angleterre, poussoit vigoureusement le siége de Namur. Cet événement avoit réduit en cendres une partie de la ville. Dans cette cour sont deux fontaines revêtues de marbre blanc, et dont les eaux transportées par des tuyaux souterrains, alimentent deux autres fontaines dans la rue de la Vuend.

Les salles sont vastes, magnifiques, et quelques-unes conservent encore les ornemens dont elles étoient enrichies. Nous avons omis de nous informer s'il existe encore dans l'une d'elles un tableau qui a

eu le mérite d'enflammer le patriotisme des Brabançons dans une affaire contre les seigneurs de Grimberghe et de Malines réunis. Il représentoit un enfant dans son berceau suspendu à un arbre au milieu d'une armée : la vue de cette allégorie ingénieuse excita si fort le courage des guerriers, qu'ils remportèrent une victoire complète après trois jours de combat.

On ne sauroit trop louer au surplus le zèle et la prévoyance de ceux qui dirigèrent les travaux de l'hôtel de ville : il n'arrive que trop souvent que l'on est obligé de suspendre la construction des plus beaux édifices, parce que l'on ne s'est point procuré d'avance une quantité suffisante de matériaux, et que leur achat coûteroit ensuite des sommes trop considérables. On fit au contraire une si ample provision de la pierre dure et solide qui a servi aux constructions, que l'on en eut de trop. On employa l'excédent à bâtir six maisons, toutes construites sur le même modèle, et qui eurent de plus le mérite de faire naître une salutaire émulation.

Nous ne devons pas oublier non plus l'arsenal et le théatre de l'opéra. Le premier n'est pas remarquable par la beauté extérieure de ses bâtimens ; mais il est fameux par le nombre d'armures anciennes qu'on y avoit rassemblées, entr'autres, les armes de l'empereur Charles-Quint, son épée de parade avec laquelle il créoit les chevaliers de la Toison d'or, le grand étendard de France pris à la bataille de Pavie, la peau du cheval que montoit

Biblioteca
NAPOLI
V. E. III

Dépt de la Dyle.

Façade postérieure de la Cour de Bruxelles.

APOLI

l'infante Isabelle, lorsqu'elle fit son entrée à Bruxelles; l'armure du malheureux Montezuma, empereur du Mexique; l'épée que Henri IV, roi de France, envoya à l'archiduc Albert, pour lui notifier d'une manière très-laconique, une déclaration de guerre, et d'autres curiosités qui sont presque toutes des monumens historiques.

On compte à Bruxelles plusieurs salles de spectacle; mais il en est une sur-tout plus digne d'attention que les autres par sa grandeur, le bon goût de sa décoration intérieure et extérieure, le choix des pièces qu'on y représente, et la réputation des acteurs qui quelquefois n'ont pas dédaigné d'y venir recevoir des applaudissemens. Elle est sur la place de la Monnaie, et a été bâtie en 1700, sous la direction de l'architecte italien Bombardi.

On voit encore quelques vestiges du lieu où fut l'ancien palais royal, et que l'on nomme la *cour brûlée*, parce qu'en février 1731, ce bel édifice brûla par l'imprudence des confituriers. L'embrâsement fut si prompt, qu'il fut en quelques instans consumé, à l'exception des murs extérieurs et de la chapelle royale, avant que l'on y pût apporter aucun secours; l'archiduchesse et ses femmes eurent à peine le tems de se sauver. Plusieurs années après, les brasseurs de la ville se réunirent et firent l'offre de reconstruire le palais à leurs frais, sous la condition que l'on permettroit exclusivement le débit de leur bierre, et que l'on prohiberoit l'importation de celle des autres parties de la Belgique. Lorsque l'on vint à calculer le produit des impôts existans sur les bierres

étrangères, on ne balança pas à rejeter leur offre ; l'équivalent qu'ils proposoient étoit bien au-dessous de ce que rapportoient ces boissons au trésor public.

Les brasseurs voulurent cependant se signaler, et ils élevèrent à leurs frais une statue à l'archiduc Charles de Lorraine, dans la maison de leurs assemblées; ce monument étoit de la plus chétive apparence.

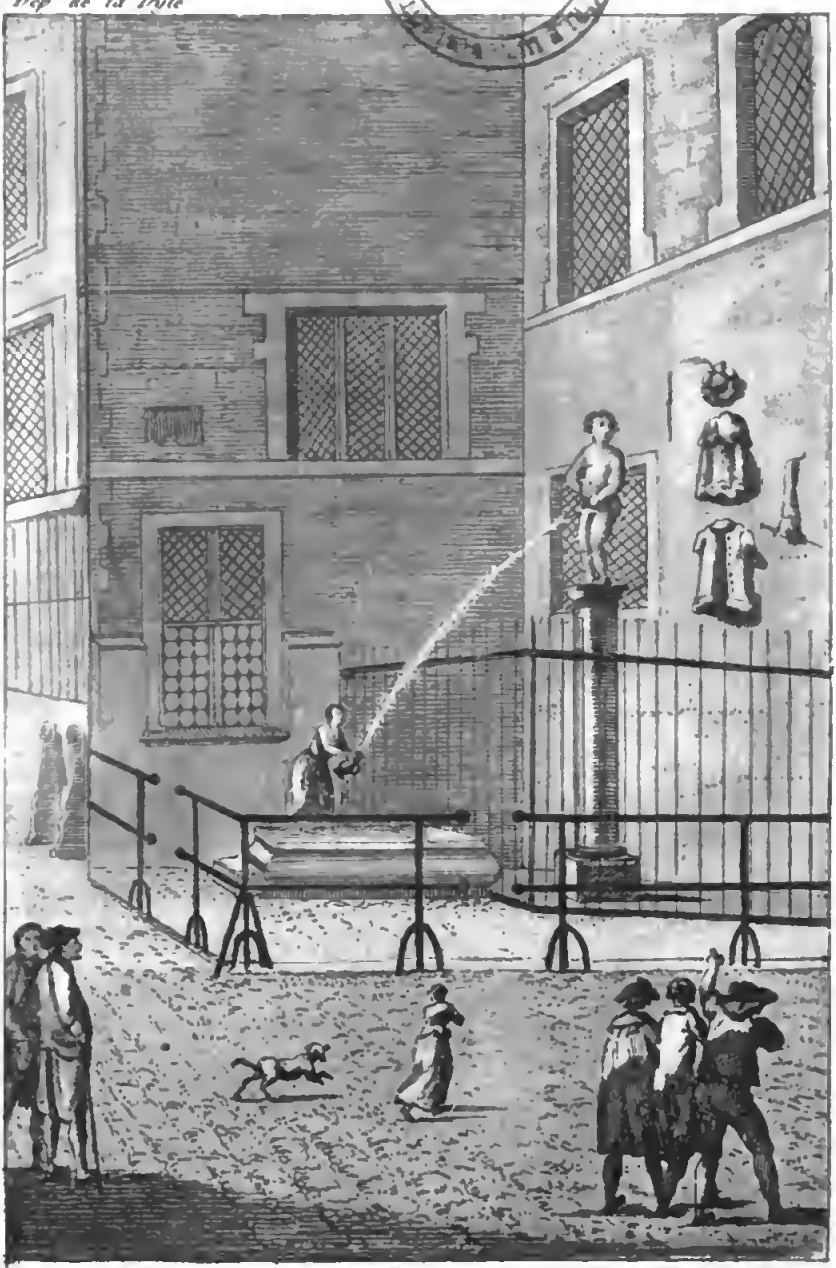
Le *parc* est une des plus charmantes promenades dont on puisse se faire une idée ; mais on lui a donné une physionomie moderne ; il joignoit l'élégante symétrie du jardin italien à la féconde variété du jardin anglais. On voyoit de toutes parts s'élever en amphithéâtre de magnifiques jardins remplis de fleurs et d'arbustes rares ; des espaliers, des parterres, des terrasses communiquoient ensemble par de nombreux escaliers.

Dans le vallon qui est aujourd'hui comblé et au niveau du reste, on voyoit quantité de fontaines, de bassins, de grottes, un labyrinthe, une maison de bois, que l'on avoit construite en Espagne, et qu'on y avoit apportée à grands frais ; une multitude de statues sur piédestaux ou en gaînes garnissoient les superbes allées. Au lieu de quinconces, c'étoient en quelque sorte des bois de haute futaie, peuplés de toutes sortes de bêtes fauves, et sous le feuillage desquels on trouvoit dans la saison la plus brûlante de l'année, un abri impénétrable aux ardeurs du soleil. On montre encore l'emplacement où Charles-Quint se fit bâtir en 1566 un hermitage solitaire : il y résida et y mena la vie la plus triste jusqu'au moment de son départ pour l'Espagne.

BIBLIOTECA
NAPOLI
V. E. III

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

Dép. de la Dyle



— Fontaine à Bruxelles. —

connue sous le nom de Mannekepisse &c.

Aujourd'hui l'on trouve dans le parc plus de régularité, mais beaucoup moins de luxe ; les bas fonds ont été comblés, et présentent un sol plane orné de charmans bosquets, et coupé par des allées sablées.

Il y existe encore un bassin quadrangulaire où le Czar Pierre premier se laissa tomber lors de son voyage à Bruxelles en 1717. On y plaça cette inscription :

Petrus Alexiowitz, czar Moscowiae, magnus dux, margini hujus fontis incidens, illius aquam nobilitavit, libato vino horâ post meridiem tertiâ, die XVI *aprilis anno* MDCCXVII.

Le fait sur lequel étoit fondée cette inscription est réel. Ce célèbre empereur s'étant enivré dans un repas qu'on lui avoit donné, on l'amena dans cet endroit pour respirer un air frais ; il tomba dans le bassin. On sait que le Czar étoit sujet à boire outre mesure, et que dans l'état d'ivresse, il étoit capable des actions les plus atroces. *Comment !* s'écria-t-il un jour dans un moment de franchise, *je réformerai mon peuple, et je ne saurois me réformer moi-même !*

On a beaucoup parlé d'une autre fontaine de Bruxelles, connue sous le nom du *petit Manniquet*, ou du petit *Manneke-Pisse*. Ce n'étoit d'abord qu'une petite figure de pierre qui pissoit de l'eau ; on la remplaça en 1648 par une statue de bronze sur le modèle qu'en fit le fameux sculpteur N. du Quesnoy. On le qualifioit de *plus ancien bourgeois de Bruxelles*, et plusieurs souverains, entr'autres

l'électeur de Bavière, lui firent présent de divers objets d'habillement et de parure. En 1747, lors de l'occupation de Bruxelles par les Français, quelques soldats voulurent insulter le *Manneke-Pisse*, ce qui occasionna plus de scandale parmi les habitans, que si on les eût écrasés de contributions : aussi Louis XV, qui commandoit en personne, eut-il l'adresse de réparer cette injure, en faisant don au petit pisseur d'un habillement magnifique.

Il se trouve à Bruxelles une grande quantité d'églises, toutes plus ou moins décorées; nous ne ferons mention que de celle consacrée à St. Michel et Sainte Gudule. La beauté de ce monument situé sur une hauteur, et la prodigieuse quantité d'excellens tableaux qui s'y trouvoient autrefois, méritent cette préférence.

Elle paraît d'une antiquité très-reculée; et suivant toutes les probabilités, elle fut bâtie vers le milieu ou la fin du dixième siècle : elle fut depuis réparée et reconstruite à plusieurs reprises. Elle s'élève avec majesté sur la belle place de St.-Michel, entièrement composée d'hôtels à colonnes et à pilastres. Bâtie à la gothique, elle est flanquée de deux hautes tours quarrées qui ne sont pas achevées; elle a été construite en forme de croix; et la nef est décorée de piliers, à chacun desquels on a adossé une statue de dix pieds de haut.

Vers le milieu de la nef, se trouve un morceau d'une singulière sculpture. Il est de l'ouvrage de Henri Verbruggen d'Anvers; c'est une chaire à prêcher que les jésuites de Louvain firent faire en

1699,

1699. Lors de la suppression des Jésuites en 1776 ; l'impératrice Marie Thérèse en fit présent à l'église de Sainte-Gudule.

Nous ne nous étendrons pas sur la description de ce morceau qui représente Adam et Eve dans le paradis terrestre, et soutenant le globe terrestre, idée bizarre qui implique contradiction ; mais ce qui est le plus singulier, c'est que le prédicateur se place dans la concavité du globe. L'artiste y a joint une foule d'allégories et de décorations dont quelques-unes sont bien traitées, et dont les autres sont au-dessous du médiocre.

Passons maintenant aus principaux articles du commerce de Bruxelles. On y voit plusieurs raffineries de sucre, qui ne pourront jouir d'un certain degré de prospérité que lorsque la paix maritime aura rétabli la communication entre les deux mondes, et permettra la libre importation du sucre brut, et lorsqu'un impôt sur les sucres raffinés provenant de l'étranger, rendra la concurrence moins dangereuse. Les manufactures de chapeaux, de toiles de coton, les papeteries, les tanneries, les brasseries, les fabriques de savon, d'eau-forte, d'amidon et de tabac ; une verrerie à bouteilles, des fabriques de fayence et de poterie, de nombreuses tisseranderies et blanchisseries, prospèrent dans le département de la Dyle, et peuvent marcher de pair avec les établissemens rivaux de l'Angleterre, de la Suisse et de l'Allemagne.

Depuis long-tems les ateliers et fabriques de voitures de luxe y sont dans l'état le plus florissant ;

pour la partie du charronage ; elles surpassent ce que l'on voit de plus beau dans le reste de l'Europe, et le disputent même avec avantage aux voitures anglaises qui n'ont pas même sur elles la supériorité du vernis.

On voit timidement s'élever quelques fabriques de porcelaine, des manufactures de basin et de velours, qui ont besoin d'encouragement.

Nous avons déjà parlé, lors de notre passage à Malines, de l'importance du commerce de dentelles que l'on fait à Bruxelles. Ce genre d'industrie avoit été paralysé ainsi que beaucoup d'autres par la révolution ; mais la mode des voiles, des tuniques de point ou de dentelle, qui prend avec tant de fureur, permet de croire que cette partie va devenir plus intéressante que jamais.

Les articles d'importation sont la houille que l'on fait venir particulièrement des environs de Charleroi dans le département de Jemmapes, toutes sortes de vins, et principalement ceux de Bourgogne, Bordeaux et Champagne ; les seuls vins etrangers que l'on y importe, sont ceux du Rhin ; encore la plupart proviennent-ils des terroirs de la rive gauche du Rhin, faisant aujourd'hui partie de la république française.

Les autres objets importés sont des draps de France ou d'Allemagne, des articles de mode, des soieries, des verres et crystaux de Bohême, des outils et poëles d'Allemagne, et des denrées coloniales. Mais ce département trouve dans la richesse de ses productions de quoi faire pencher en sa faveur la

balance du commerce ; ses grains, ses chanvres, ses huiles, ses bois de construction et de chauffage, et tous les objets manufacturés que nous avons cités, et même ses exportations d'épingles et d'aiguilles lui assurent une grande faveur dans cette espèce d'échange, dont les signes métalliques ne sont que de commodes intermédiaires.

Ces ressources variées donnent à tout le département et à la ville de Bruxelles en particulier, une certaine aisance. Quoique peuplée de 80000 ames, son enceinte ne présente pas un spectacle de misère au même degré que dans les grandes villes.

L'opulence des habitans se déceloit autrefois dans des fêtes somptueuses et qui se renouveloient fréquemment. La fête *des couronnes*, ainsi nommée parce qu'on y voyoit figurer des couronnes vraies ou artificielles suspendues au-dessus de grands feux, duroit trois à quatre semaines : le carnaval y étoit extrêmement brillant ; et (ce qui n'étoit pas très-orthodoxe), le premier dimanche du carême étoit le jour où l'on faisoit les plus grandes extravagances.

La fête nommée le Saint-Sacrement du miracle, étoit de la dernière magnificence : on la célébroit annuellement pour conserver la mémoire d'une profanation d'hosties consacrées, par des Juifs. A la dernière fête jubilaire, on fit des dépenses énormes qui au moins tournèrent à l'avantage de la décoration de la ville. Toutes les rues par lesquelles la procession devoit passer, furent blanchies, peintes, vernissées, dorées et réparées à neuf. Ces spectacles

attiroient une foule de curieux: on s'y rendoit de trente et quarante lieues à la ronde.

Toutes ces fêtes occasionnoient en même tems des dépenses considérables : les plus petits bourgeois s'efforçoient de rivaliser les grands par leurs extravagances. On en a vu dépenser vingt-cinq louis d'or, seulement en rubans employés à leurs mascarades.

Entre plusieurs fêtes annuelles, nous désignerons de préférence une d'entr'elles, qui ne laisse pas d'être gaie : on l'appelle la veille des dames ; elle se célèbre le 19 janvier de chaque année.

On dit qu'en 1100, Guillaume-le-Barbu, duc de Brabant, partit pour une croisade dans la terre sainte, suivi d'un grand nombre d'habitans de Bruxelles. Tous eurent le malheur d'être faits prisonniers par les Sarrazins : un tems considérable s'écoula sans qu'on reçût de leurs nouvelles ; on les croyoit tous morts. Mais enfin le 19 janvier 1107, au grand contentement, *dit-on*, des épouses des croisés, et après une absence de sept ans, Guillaume revint à Bruxelles avec la plus grande partie de ses fidèles soldats.

La joie des dames, dit-on encore, fut si grande, que pour témoigner à leurs maris l'alégresse que leur inspiroit leur retour, elles les portèrent elles-mêmes au lit.

Pour consacrer la mémoire de ce grand événement, on imite tous les ans une cérémonie à-peu-près semblable. On sonnoit de grand matin toutes les cloches, du tems où on en avoit le libre usage ; & le même jour, les femmes mettent leurs époux

dans leur lit, et leur font promettre, en retour de cette complaisance, un déjeûner à leur choix pour le lendemain, ou quelques colifichets.

Nous avons rapporté l'origine de cette fête d'après *Ericius Puteanus*; mais nous ne devons pas dissimuler que d'autres auteurs ont donné une explication différente.

Pendant notre séjour dans cette intéressante cité, nous avons été à portée d'observer que les Bruxellois sont laborieux, inventifs et intelligens; économes sans avarice, sachant vivre avec simplicité et frugalité, recherchant avec un soin extrême la propreté dans l'intérieur de leurs maisons. Ils pratiquent d'ailleurs avec scrupule les lois de l'hospitalité, quelques sujets de regrets que des étrangers leur en aient souvent donnés en les prenant pour dupes. Les hommes sont robustes, et les femmes de la plus belle carnation.

Nous quittons à regret cette belle et intéressante cité; mais ce seroit en vain que nous essayerions de donner une juste idée de tous les monumens, soit publics, soit particuliers, qui l'embellissent, et qui rendent ce séjour digne de fixer les regards d'un observateur éclairé. C'est sur les lieux seulement que l'on peut leur donner le degré d'admiration qu'ils méritent.

Vilvorden ou Vilvoorden que l'on rencontre en suivant le canal de Bruxelles, est une petite ville dont nous sommes dispensés de parler, puisque nous avons rapporté plus haut tout ce qu'elle a fait de plus marquant, et en même tems de plus mal-

adroit, en s'opposant long-tems à la confection du canal de la Senne. Le duc Venceslas l'avoit fait fortifier en 1375; et c'est, dit-on, ce que désigne son nom, lequel en Flamand se prononce *Filforte*, ou *Ville-forte*. Quelque tenté que l'on soit de s'arrêter à cette conjecture qui ne laisse pas d'être séduisante, nous ne croyons pas moins devoir remarquer que les anciens titres la désignent par le mot *Filfortium*, ou *Furt* en langue teutonique; terme qui, bien loin de signifier un fort, veut dire au contraire un *gué*, parce que le château était bâti au milieu d'une grande flaque d'eau.

Le canal de Vilvorden arrose les plus beaux paysages. Dans l'éloignement, on voit d'humbles hameaux qui semblent former des groupes autour de superbes maisons de plaisance. Dans les plaines, on voit de vastes champs ensemencés de graines céréales que les brises agitent comme les vagues de la mer; les fleurs du sarrazin, d'une blancheur éclatante, se détachent du fond de verdure sur lequel elles paraissent incrustées. Des troupeaux paissant sur les collines, ou se groupant autour d'une source limpide; des villageois qui s'occupent tour-à-tour du labour, de l'ensemencement des terres, du hersage, de la fenaison, ou de la récolte; les femmes, les enfans qui se mêlent à ces travaux champêtres; tout porte dans l'ame une douce ivresse, et donne une idée parfaite de la félicité villageoise. Je sais que l'on a trop embelli les charmes de la vie agricole et pastorale; je sais que des impôts onéreux, mais nécessaires, la crainte continuelle des

orages qui en un instant peuvent dévorer les espérances et le travail d'une année ; et plus que tout cela, une folle jalousie portée à l'existence des habitans des villes, altèrent ce bonheur ; mais le bon naturel, l'innocence de mœurs de ces simples villageois, prouvent que c'est sous leurs chaumes que se trouve l'école la plus sûre de la vertu.

Les manufactures, les ateliers où l'on rassemble un grand nombre d'individus, produisent le salutaire effet de donner à l'indigent des moyens de subsistance, et en même tems de prévenir les désordres dans lesquels entraîne l'oisiveté ; mais il ne faut pas qu'un enthousiasme mal entendu préside à l'établissement de pareilles institutions. Un état bien policé ne doit pas souffrir que les manufacturiers emploient d'autres bras que ceux qui excèdent les besoins de l'agriculture.

Si la seule production des matières premières ne peut assurer au commerce d'un empire une prépondérance marquée, parce qu'il demeure tributaire de ses voisins, et qu'il est obligé de faire travailler par eux les richesses de son sol ; au moins est-il vrai de dire que les matières premières sont particulières à certaines localités, à certains climats, tandis que la main-d'œuvre se trouve par-tout où il y a des bras, par-tout où il y a des hommes instruits pour diriger les ateliers.

Dans l'ancienne division du Brabant, outre le Brabant hollandais et le Brabant autrichien que nous venons de parcourir, on comptoit encore le Brabant Wallon, en latin *Romandua*, ou *Gallo-*

Brabantia. On le nomme ainsi, parce que le patois flamand s'y rapproche beaucoup plus du français.

Le Brabant Wallon est situé dans la partie la plus méridionale du département de la Dyle. Il est limitrophe à une portion du département de Jemmappes, et à une autre plus petite du département de Sambre et Meuse.

Le sol y diffère en ce qu'il est plus montueux et plus couvert de bois. Les carrières de pierres y sont d'ailleurs plus abondantes et d'une plus grande dureté : on y trouve même une sorte de granit ou de porphyre. La Dyle y prend sa source ; beaucoup d'autres petites rivières l'arrosent du tribut de leurs eaux.

Le Brabant Wallon renferme plusieurs petites villes. La première que nous ayons visitée est celle de Nivelles, si fameuse par la chanson de *Jean de Nivelles.* Aussi tous les étrangers s'empressent-ils d'aller voir la figure de bronze qui s'est fait un nom en frappant, non pas comme tant d'autres, à la porte de la renommée, mais sur le carillon de l'horloge de la ville : elle marque ainsi toutes les heures.

Nous avons été voir à deux petites lieues de-là, le village de Seneffe, où se donna, le 11 août 1674, une bataille sanglante entre l'armée de France, commandée par le grand Condé et le prince d'Orange, qui depuis parvint à la couronne d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III (4).

Gemblours, Judoigne, Wavre, Genappe et autres médiocres cités sont peu intéressantes, ou du moins nous forceroient de répéter une partie des dé-

tails dans lesquels nous sommes déjà entrés. Genappe a été l'objet et le point de mire de grandes contestations entre les historiographes et les staticiens. Elle avoit avant la révolution un conseil qui prenoit le titre de *souveraine cour de Lothier ;* et nous avons déjà dit que le duché de Brabant et le duché de Lothier n'étoient qu'une seule et même investiture. Les uns prétendent que le Brabant étoit autrefois uni à l'Austrasie, et appelé le royaume de *Lothaire ;* que depuis il dégénéra en duché, et que le nom même éprouva une altération. D'autres assurent que *Lorraine* et *Lothier* étoient le nom de la même Province. Ils en tirent l'induction que le Brabant Wallon n'auroit été autre chose que la basse Lorraine.

Ces questions, au reste, ne sont plus aujourd'hui d'un intérêt général. D'après le nouveau système de politique qui s'est introduit en Europe, on a moins égard aux titres, aux anciens droits presque toujours équivoques, qu'aux limites naturelles que prescrivent les circonstances ou la position géographique, et puis dans ces contestations entre des savans plus versés que nous en ces sortes de matières,

Who-shall decide, when doctors disagree?

NOTES.

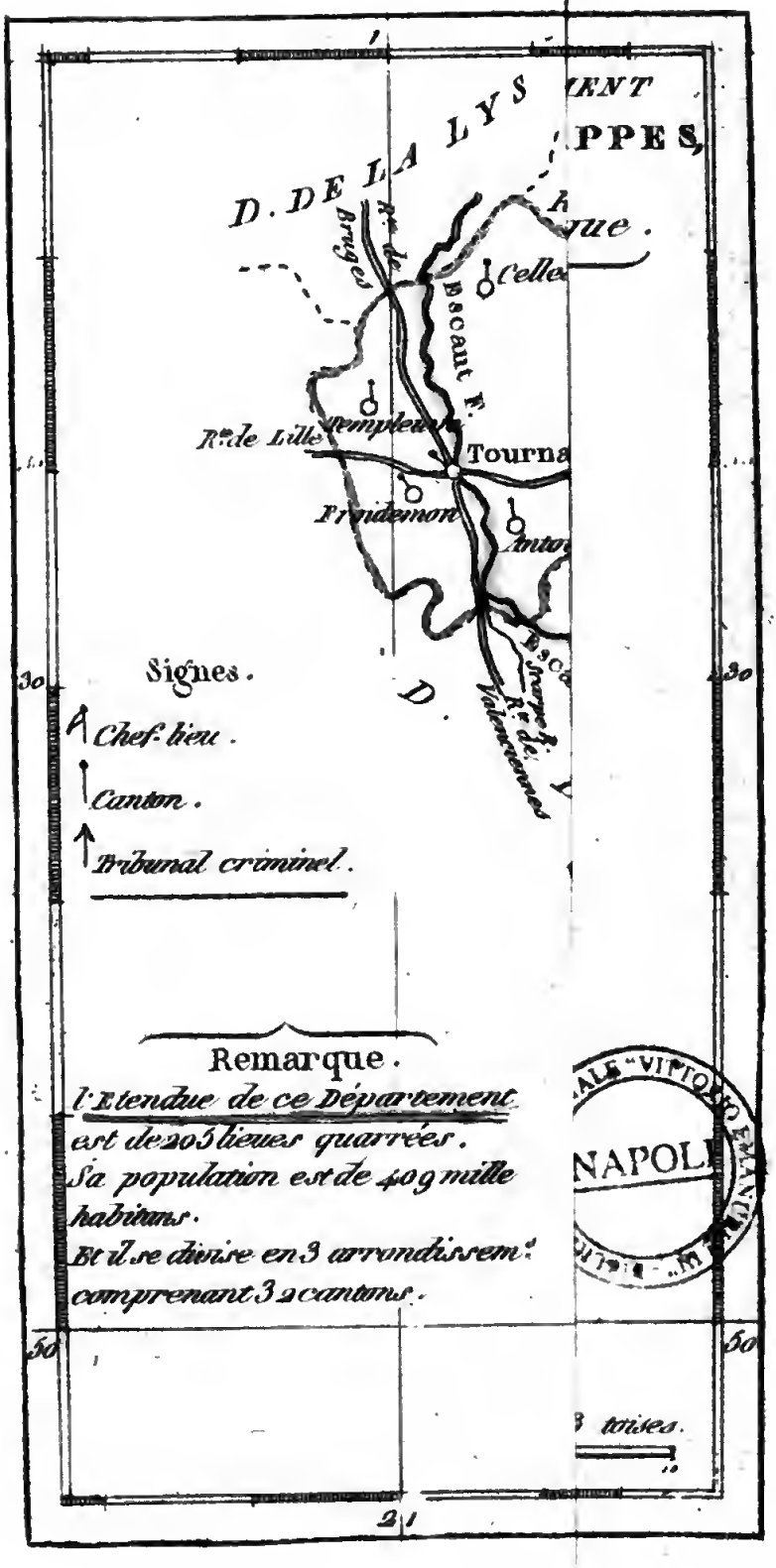
(1) Des chimistes ont fait l'analyse du ciment des Romains. Il est vrai qu'ils ne sont pas absolument d'accord sur les proportions ; mais ils le sont davantage sur les élémens constitutifs de ce mortier si précieux. Pourquoi donc ne pourrions-nous plus imiter leurs travaux ? C'est que la durée même d'une muraille solidement construite ajoute encore à l'adhérence de ses parties. Si l'expérience et l'évidence la plus claire ne nous démontroient que des pilotis enfoncés dans le sein de la Seine, y acquièrent, avec les années, une inconcevable dureté, on seroit porté à croire qu'ils sont faits d'une autre espèce de bois.

(2) Si la transmutation des métaux les uns dans les autres est une chimère, il est encore bien plus inconcevable que des substances animales ou végétales se transforment en pierre et en acquièrent la nature et les propriétés. Aussi n'est-ce pas à une pareille métamorphose que l'on doit attribuer les *pétrifications*. Elles se font par incrustation, lorsque les dépôts pierreux se condensent à la surface du bois ou des autres matières ; par infiltration, lorsque le suc lapidifique en a pénétré les pores, et s'est, en quelque sorte, substitué peu a peu aux molécules primitives qui les constituoient.

(3) Les arbres qui bordent les grands chemins, espacés à des distances convenables et uniformes, à portée de recevoir les faveurs bienfaisantes de l'air, de la pluie, et sur-tout de la lumière vers laquelle on sait que se dirigent toujours les plus belles branches, prospèrent beaucoup plus que ceux des forêts. Dailleurs ils ne viennent point ordinairement de graines, ni de provignages, ni de cépées comme ceux-ci. On choisit les sujets dans les pépinières, et lorsque l'opération est dirigée par un inspecteur zélé et intelligent, il est rare qu'il s'y trouve des arbres de conformation vicieuse ou de mauvaise venue.

(4) Nous craindrions fatigner l'attention de nos lecteurs, si nous répétions à chaque instant les détails presque toujours uniformes des actions guerrières qui ont illustré les départemens que nous parcourons, soit que nos armes y aient triomphé, soit qu'elles y aient trouvé des revers sans s'y couvrir d'une moindre gloire. Dire que celui de la Dyle a prêté de sanglans théâtres à la journée de Ramillies et aux diverses batailles de *Nerwinde*, c'est plus qu'il n'en faut pour exciter dans l'ame une sorte de respect religieux.

Biblioteca Nazionale V. E. III
Napoli


D. DE LA LYS
Escaut F.
Tourna
Signes.
Chef-lieu.
Canton.
Tribunal criminel.
Remarque.
l'Etendue de ce Département
est de 205 lieues quarrées.
Sa population est de 409 mille
habitans.
Et il se divise en 3 arrondissem.ts
comprenant 32 cantons.
toises.

VOYAGE

DANS LES TREIZE

DÉPARTEMENS RÉUNIS.

DÉPARTEMENT DE JEMMAPPES.

Composé d'une petite partie de l'ancien comté de Namur, et de presque tout le ci-devant Hainaut autrichien, ce département, situé sur les anciennes limites de la France, a dû être fréquemment le premier théâtre des guerres qui, depuis plusieurs siècles, n'ont, pour ainsi dire, pas cessé de désoler ces contrées.

C'est en effet par ce point que se sont presque toujours faits les envahissemens des armées impériales sur le territoire français, ou des Français sur le sol des Autrichiens. Les champs de *Fleurus*, de *Seneff*, de *Leuse*, de *Steinkerke*, de *Malplaquet*, de *St. Denis*, de *Fontenoi*, de *Jemmappes*, etc. ont été, à plusieurs reprises, témoins des efforts des armées les mieux aguerries et des plus habiles généraux.

Tous ces lieux ont été abondamment arrosés du sang de nos compatriotes, quelquefois triomphans, et d'autrefois, comme à Malplaquet, repoussés par des forces supérieures. La mémoire de ces grands

événemens donne à la pluspart des villageois un esprit martial. Premières victimes de ces sanglans débats, ils goûtent cependant une sorte de plaisir et d'orgueil à montrer au voyageur des plaines illustrées par les faits d'armes des grands capitaines, mais qui en un jour, ont enseveli plusieurs milliers d'hommes. Ils vous guident sur les hauteurs où Marlborough, où le roi Guillaume, où nos généraux ont établi des camps, ont livré des combats mémorables.

Si à tous ces souvenirs on veut joindre encore ceux que l'on trouve épars dans l'histoire des conquêtes des Romains; si tenant à la main les commentaires de César, on parcourt religieusement ces régions habitées par les anciens Nerviens, qui ont opposé aux souverains du monde une longue et valeureuse résistance, on éprouve des sensations qui changent en quelque sorte la face de tout ce que vous voyez. Ce ne sont plus ces champs couverts de riches moissons, ces monts escarpés et pittoresques, ces humbles collines, ni même ces nombreuses et vastes forêts, qui captivent votre attention : vous vous plaisez à interroger tout ce qui peut vous donner l'idée de l'antiquité, ces monumens détruits et mutilés, ouvrage des infatigables Romains. Vous admirez avec enthousiasme cette chaussée, qui conduisant en droite ligne de Bavay jusqu'à Tongres, sépare le Brabant du comté de Namur; et cet aspect vous rappelle cette ville célèbre, la fameuse *Bagacum*, capitale des anciens Nerviens, de ce peuple occupant tout le Hainaut, et un pays beaucoup plus étendu, puisque Cambray était dans leur dépendance. Non-seulement

vous admirez la valeur de cette nation qui aima mieux se faire hacher en pièces, et perdre 60,000 hommes dans une seule bataille, que de céder honteusement à César ; mais on donne à leur politique le tribut d'éloges qu'elle mérite. Car non contens d'empêcher aux armées romaines l'accès de leur territoire, les Nerviens avoient le bon esprit de prohiber toutes les marchandises étrangères, d'interdire l'importation d'objets qui les eussent rendus tributaires de leurs plus dangereux ennemis, et eussent hâté leur asservissement. Telle est la conduite que s'étaient prescrite, mais que n'ont pas su pratiquer les nations de l'Inde. (1) Tel est le motif qui rendra toujours difficile la libre circulation des Européens dans l'empire de la Chine. Si ce peuple commet la même imprudence que les souverains du Mysore, du Bengale, leur gouvernement doit avoir à redouter les mêmes malheurs, la même chûte que Typpoo-Saïb.

Nous avons donc des éclaircissemens historiques et d'une nature indubitable sur les peuples qui, vers le commencement de l'ère vulgaire, étoient en possession du sol que nous allons parcourir ; l'origine de ces peuples n'est pas à beaucoup près certaine. Du tems de César, il régnait à cet égard beaucoup de doutes. Cet illustre conquérant les croyoit Germains d'origine, tandis que l'écrivain *Appianus* les fait descendre des Cimbres et des Teutons.

La première cité que nous avons visitée, est Enghien, qui avant la révolution étoit possédée à titre de duché par les Ducs d'Aremberg et d'Arschot, ce qui la rendoit en quelque sorte dépendante du Bra-

bant, tandis que les maisons étoient censées faire partie du Hainaut, ainsi que les habitans, et que les rues étoient réputées appartenir au territoire de la Flandres. Des environs enchanteurs et pittoresques, de grandes routes magnifiques, bordées de peupliers, des villages groupés sur l'escarpement des collines, ce spectacle imposant prépare agréablement à la vue du parc qui a appartenu au Duc d'Aremberg; la distribution élégante du jardin construit en partie dans le goût italien, en partie dans le goût anglais, a donné à Louis XIV, lors de ses campagnes en Flandres, la première idée du parc qu'il a ensuite si heureusement fait exécuter à Versailles, sur un plan vaste, et avec des embellissemens considérables. On remarque particulièrement dans ce parc, la belle porte qui donne du côté de la ville, le jardin à fleurs devant le château, la pièce d'eau au centre de laquelle est un rocher d'où s'échappent des fontaines jaillissantes, le mont Parnasse, les sept étoiles, et plusieurs autres places dans lesquelles l'art a maîtrisé ou embelli la nature.

C'est près d'Enghien qu'est situé le village de Steinkerke, fameux par la bataille que le prince d'Orange (Guillaume III, roi d'Angleterre) y donna au maréchal de Luxembourg. C'était un coup de désespoir de la part du monarque anglais. Louis XIV venait de prendre Namur en personne, malgré les efforts qu'il avait faits pour secourir cette place. Voulant en réparer la honte, le roi Guillaume parvint à surprendre le maréchal de Luxembourg, et après un combat meurtrier dans lequel nous perdî-

Dép.t de Jemmappes.

Parc d'Enghien.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

mes tant d'officiers que presques toutes les premières maisons de France en prirent le deuil, les alliés furent contraints à céder le champ de bataille : ils reconnurent en cette occasion la supériorité de l'infanterie française. La bataille de Leuze, livrée un an auparavant, avait donné au roi Guillaume une telle idée de la supériorité de notre cavalerie, qu'on assure qu'il avoit cherché pendant toute la campagne une affaire de poste, où l'infanterie seule pût combattre.

En suivant la charmante vallée d'Enghien, nous avons cotoyé, si nous osons nous servir de ce terme, les frontières du département, afin d'arriver à Charleroi. Nous avons laissé sur notre gauche Fleurus, petit bourg du comté de Namur, si célèbre par les succès éclatans que nos armes y ont plusieurs fois remportés. Quoique nous ne nous en soyions approchés qu'à une distance peu considérable, la douceur du climat, les sites champêtres, dans le voisinage de la *Sambre,* nous ont fait juger que ce n'est pas à tort qu'on lui a donné son nom, qui paroît dériver de *Floridum rus*, (campagne fleurie.)

Sur les rives de la Sambre, dans un lieu embelli par une charmante perspective, se trouvoit en 1666, un fort village nommé *Charnoy*, situé dans un lieu où viennent confiner quatre provinces, le comté de Namur, le Brabant, le Hainaut et le pays de Liége. L'emplacement étoit on ne peut plus favorable pour établir une forteresse. Le marquis de Castel-Rodrigo à qui les Pays-bas, dont il étoit gouverneur, ont réellement des obligations essentielles, ne se borna point

à y construire des fortifications; il s'occupa encore à métamorphoser ce petit bourg en une ville florissante.

Ce dessein sagement conçu fut promptement exécuté, et en l'honneur de Charles II, roi d'Espagne, on fit une légère modification au premier nom du village. La nouvelle cité fut appelée Charleroi. Le plan des fortifications étoit superbe; on devoit les faire d'une grande étendue, rien n'étoit épargné pour rendre cette place imprenable : mais l'année suivante, la guerre ayant été déclarée par la France à l'Espagne, lorsque les ouvrages n'étoient point encore entièrement achevés, les Espagnols rasèrent tout ce qu'ils avoient construit; la ville seule demeura. Les français s'en étant emparés, rétablirent les fortifications, qui furent ensuite, à diverses époques, ruinées, réparées, et enfin à peu près détruites.

Charleroi se divise en trois quartiers, la *haute et basse ville*, et le quartier d'entre *les deux villes*.

La haute ville est sur la rive gauche de la Sambre. On vient à la rivière par la porte dite de France : le chemin droit parfaitement uni, conduit à un groupe de maisons qui sont des brasseries, des moulins, des forges et des usines de diverses espèces. C'est là ce qu'on appelle le quartier d'entre les deux villes, qui étoit jadis très-bien fortifié, et qui communique par un beau pont avec la basse ville placée sur la rive droite.

Cette dernière partie de Charleroi est sur le territiore Liégeois. Afin de remplir d'eau ses fossés, on a détourné le cours de la petite rivière d'*Heure*.

La Sambre est une rivière peu considérable; elle porte

NAPOLI

Mons.

porte cependant facilement bateau depuis Maubeuge jusqu'à Charleroi, où elle va se jeter dans la Meuse : mais on est parvenu, au moyen desécluses, à en rendre la navigation praticable entre Landrecies et cette dernière place.

Le principal commerce de Charleroi consiste en objets de clincailleries : c'est là que se fabriquent les clous dont on se sert par tout le pays. On y fait aussi des canons de fusil, renommés par leur bonne qualité. Les toits des maisons, recouverts pour la plupart en ardoises, annoncent que dans les environs on exploite des mines abondantes de ce fossile.

Des forêts qui s'élèvent sur un terrain irrégulier, des rivières agréables qui leur doivent leur entretien, par l'absorption continuelle que fait leur feuillage des eaux de l'atmosphère, coupent en divers sens le pays qui sépare Mons de Charleroi.

Les noms flamands et latins de la capitale du Hainaut autrichien, l'aspect de l'élévation sur laquelle elle est bâtie, prouvent, à n'en pas douter, que ses premiers fandateurs, ont voulu indiquer par cette dénomination, (*montes Hannoniæ* et *Berghen in Henegouuw*), que Mons est situé sur une montagne. C'est encore à Jules-César, que l'on en attribue avec fondement l'origine. Il construisit du moins, dans ce même endroit, un château pour en faire une de ses places d'armes. Ce fut dans ce fort qu'Ambiorix, roi des Eburons et allié des Nerviens, assiégea Quintus Cicéron, frère de célèbre orateur.

On a élevé sur ce terrain une haute tour qui, étant tombée en ruines vers l'an 1660, fut rebâtie l'année

d'après, sur le dessin le plus élégant. Les agrandissemens que cette ville a éprouvés ont étendu jusque dans la plaine les maisons que d'abord on avoit exclusivement construites sur les hauteurs : mais la basse ville n'est pas extrêmement saine.

Le sol qui l'entoure est bas et marécageux : l'humidité n'est pas peu entretenue par deux grands étangs placés entre les ports de Nimy et d'Havré, et par les rivières de la Trouille et de Haine qui viennent se réunir dans ses fossés. La première sépare la ville en deux, la seconde divise en deux parties inégales la province du *Hainaut* ; il est facile de s'apercevoir qu'elle lui a donné son nom.

De bons remparts, un triple fosé, le voisinage du fort de Nimy et la facilité des inondations, rendoient cette place très-importante.

Nous nous sommes déjà étendus avec quelques détails sur plusieurs villes, tant de la Flandres que du Brabant : nous nous abstiendrons en conséquence de remarques superflues qui pourroient nous entraîner dans des répétitions. Il nous suffira de dire qu'à l'exception de plusieurs édifices monastiques, il se trouve en général à Mons fort peu de monumens dignes de fixer l'attention. Le naturel des habitans se rapproche un peu plus du caractère français que celui des autres Belges dont nous avons visité les villes. Un air de gaieté et de santé anime les physionomies, et les descendans des Nerviens ont hérité de la bravoure de leurs ancêtres.

Nous ne parlerons pas non plus des siéges que Mons a soutenus, des dévastations successives qu'y

n apportées le fléau redoutable de la guerre; mais nous ne saurions nous empêcher de dire quelques mots sur les bourg de St. Denis et de Jemmappes, où se sont passées des actions à jamais célèbres dans les fastes de la France. La bataille de Jemmappes a certainement décidé du sort de toute la guerre avec l'Autriche, et même de toute la révolution. Cette bataille ouvrit à Dumouriez tous les Pays-bas, et l'on sait qu'il était sur le point de pénétrer en Hollande, lorsqu'il se retira devant l'armée victorieuse de Clairfayt après la bataille de Nerwinde.

C'est dans la plaine, vis-à-vis l'abbaye de Saint Denis, que s'est livrée, le 14 août 1678, une sanglante baraille au moment même où les deux partis venoient d'apprendre officiellement la signature de la paix, circonstance qui a droit de paroître singulière. Cette journée est le fruit d'une opiniâtreté impardonnable du Prince d'Orange. La paix venoit d'être conclue à Nimègue entre les puissances belligérantes, et les Hollandais, pour qui seuls la guerre avoit été entreprise, étoient aussi les seuls qui fussent conservés dans l'intégrité de leurs possessions. Le prince d'Orange, leur général, mécontent d'un traité qui fermoit la carrière à son ambition, résolut de tenter un coup d'éclat qui occasionnât la reprise des hostilités. A peine avoit-il reçu par un courrier extraordinaire la nouvelle de la paix, à peine le même courrier l'avoit-il également transmise au roi de France et au maréchal de Luxembourg, commandant l'armée française, qu'il fit ses dispositions pour contraindre ce dernier à lever le blocus de Mons. Il

marche toute la nuit, et arrive à onze heures du matin tout près de la hauteur de St. Denis, lieu où étoit campée notre armée.

Le maréchal de Luxembourg, extrêmement surpris de se voir attaqué à l'improviste, fait à la hâte ses préparatifs de défense. Le combat commence à deux heures après midi, et il est d'autant plus meurtrier, que le prince d'Orange s'étant cru assuré du gain de la bataille, voyoit avec rage ses troupes taillées en pièces. Le carnage se prolongea fort avant dans la nuit; le théâtre de cette scène d'horreur était éclairé par l'incendie d'une grande *cense*, où étoient renfermés 800 ennemis, et que le maréchal de Luxembourg brûla avec tous ceux qui s'y trouvoient, au moyen de plusieurs flambeaux de cire allumés qu'il y fit jeter.

Cette action fut d'autant plus inutile, que les deux partis abandonnèrent le champ de bataille, le maréchal de Luxembourg ayant jugé à propos de concentrer ses forces sur Mons.

Le général ennemi, honteux de cet échec, soutint dans la suite qu'il n'étoit point instruit de la conclusion du traité; mais au moins devoit-il connoître l'état des négociations. Au moins, étoit-il impossible qu'il ne sût pas, d'une manière certaine, que la paix étoit sur le point d'être définitivement réglée. Si le fait que Gourville rapporte dans ses mémoires est vrai, il peint sous des couleurs encore plus défavorables le cœur de ce prince. Gourville prétend lui avoir demandé dans quel dessein il avoit hasardé une bataille si inutile? Il lui répondit que, dans la persuasion où il étoit que le maréchal de Luxem-

bourg était instruit de la signature du traité, il ne doutoit pas qu'il ne se tînt aucunement sur ses gardes : il jugeoit très-facile de le vaincre, et vouloit réparer, par ce brillant fait d'armes, la gloire des alliés, à qui toute la campagne n'avoit cessé d'être funeste.

« Au reste, ajouta-t-il, je risquois tout au plus » de perdre dix mille hommes ; or, je savois qu'à la » paix on en devoit réformer dix mille, et il im» portoit assez peu qu'ils fussent *tués ou licenciés.* »

Voilà, en peu de mots, le code de la plupart des conquérans, de ces hommes cruels qui croyent arriver au temple de la gloire par-dessus des monceaux de cadavres, pour qui la vie des hommes est absolument indifférente. Comptant pour rien le sang des meilleurs soldats, les larmes et le deuil des citoyens, les besoins de l'agriculture ; la guerre, la guerre seule a droit de contenter leur goût barbare ! Des armées nombreuses ne sont pas pour eux de plus d'importance, que les pièces d'ébène ou d'ivoire dont se servent les joueurs de dames et d'échecs.

Effaçons, s'il se peut, de notre esprit, ces images déchirantes, et allons voir sur la Dender les manufactures florissantes d'Ath. Nous sommes arrivés à cette ville par un beau chemin pavé. Les fabriques de toiles et de laines forment sa principale richesse : les plaines environnantes fournissent les matières premières, le lin, le chanvre dont on les fabrique ; de vastes prairies qui se prolongent sur des collines peu élevées, nourrissent le sbêtes à laine.

On conçoit que dans une auss imédiocre cité, pres-

que exclusivement peuplée d'artisans, où le luxe de toute espèce est inconnu, on chercheroit vainement ces monumens de l'art, ces édifices hardis et superbes, qui dans le cours de notre voyage ont plus d'une fois charmé nos yeux.

Nous avons pourtant distingué l'hôtel de ville, l'ancien palais du gouvernement, l'arsenal et l'église paroissiale.

A deux lieues d'Ath, est situé le château de Belœil, orné de magnifiques jardins, et où les amateurs peuvent trouver de quoi admirer et se plaire, même après avoir vu les délicieuses maisons de plaisance qui entourent l'enceinte de Paris.

La ville de Lessines, peu éloignée de celle d'où nous sortons, étoit nommée autrefois, avec son territoire, *terre de débat*, parce qu'elle a excité en effet de grandes constestations sur la question de savoir de quelle province elle faisoit partie, si elle appartenoit au Hainaut ou à la Flandres. Il paroît que malgré l'opinion des géographes, qui tous la rangent au nombre des villes du Hainaut, elle étoit administrée par le grand conseil de Flandres.

La plupart des petites villes que nous avons rencontrée sen arrivant à Tournay par un chemin tortueux, ne nous ont dû arrêter par riende remarquable; leur nom seul rappeloit le souvenir de leur ancienne origine; et quoiqu'au fond la généalogie des villes donne lieu à un préjugé ridicule, comme la généalogie des hommes, on aime cependant à trouver, soit dans la dénomination même d'une cité, soit

dans ses monumens, des traces de l'ancienneté de sa fondation.

Cette observation rend plus piquant le contraste que vous remarquez entre les mœurs actuelles des peuples, et les usages de leurs ancêtres. C'est ainsi que nous avons retrouvé avec plaisir dans la ville de Soignies, (*Sonegiæ*) un témoignage qu'elle fut jadis occupée par les Sénonois.

C'est ainsi que nous avons contemplé avec un recueillement religieux, l'emplacement d'une forteresse, que Brennus, le fameux général Sénonois, avoit bâtie au tems de Jules-César. Il en subsistoit encore une grosse tour en 1677. Le duc de Villahermosa, général de l'armée espagnole, la fit sauter avec de la poudre, de peur que les Français ne s'y retranchassent.

Leuze a aussi une étymologie latine, mais elle est loin d'être glorieuse. Le mot *lutosa* exprime parfaitement bien la qualité bourbeuse du ruisseau qui la traverse ; et sous les autres rapports, jamais ville ne fut si bien nommée.

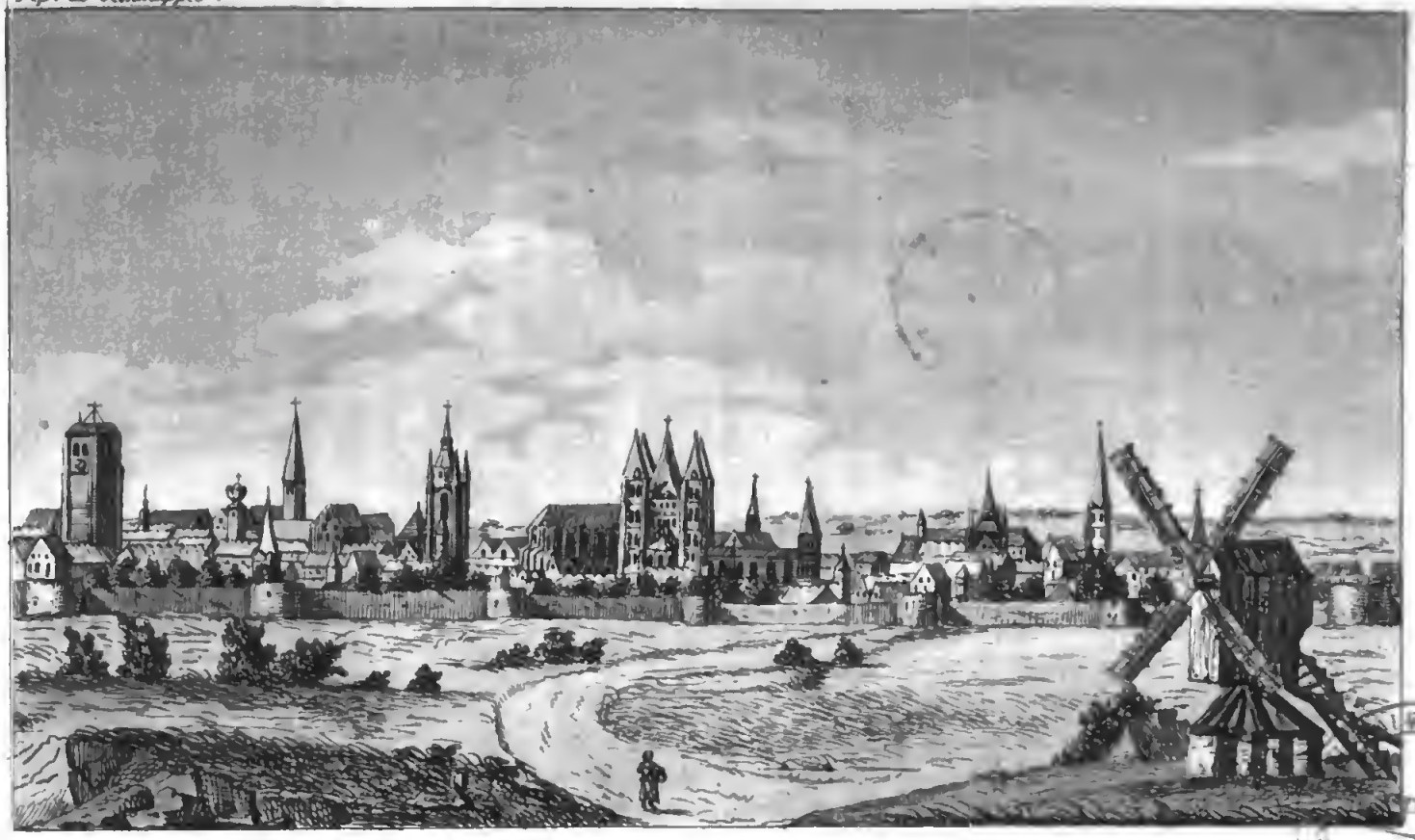
Nous avons revu avec plaisir à Tournay, l'Escaut, ce fleuve dont nous avons entretenu nos lecteurs avec quelque étendue, lorsqu'il a été question de notre séjour à Gand et à Anvers. Nous n'avons, certes, pas besoin de dire qu'ici il n'offre pas des dimensions aussi majestueuses ; cependant il est navigable et florissant.

Tournay, en Flamand *doornik*, a été fondée, dit-on, six cents ans avant l'ère vulgaire. C'étoit une des principales villes qu'occupoient les Nerviens ;

Jules-César rapporte qu'il s'en rendit le maître, après la bataille qu'il avoit gagnée sur ces peuples, près des bords de la Sambre.

Cette ville étoit, à ce qu'il paroît, originairement bâtie sur un seul côté du fleuve ; mais depuis, lorsque le commerce de la Belgique étoit dans un état florissant, elle s'agrandit considérablement, et s'étendit sur l'autre rive. Aussi se trouve-t-elle divisée par l'Escaut, en ville vieille et en ville neuve. Cette dernière moitié est ornée d'un quai spacieux et superbe, de 1300 pas de longueur, sur 80 de largeur, planté d'arbres, et qui forme une promenade des plus belles ; c'est là que, les jours de repos, on voit réunie la belle jeunesse de la ville. Les femmes les plus riches viennent y faire parade des modes les plus récentes de la capitale ; celles du commun, qui tiennent davantage à la mise antique, ne laissent pas d'y chercher l'admiration.

Les maisons sont bien bâties, les rues propres, en général assez droites ; mais la population ne répond point extrêmement à la grandeur de l'enceinte. La ville renferme présentement, environ vingt-cinq mille ames, et en contiendroit aisément le double. Cet excès de terrain contribue, à la vérité, à l'élégance de la ville. Les étages n'y sont point amoncelés les uns sur les autres, comme dans Paris. La toise parcimonieuse de l'architecte n'y calcule pas avec une exacte rigidité la grandeur des appartemens, l'étendue des jardins et des vergers. Les ateliers spacieux présentent le spectacle de l'industrie et de l'activité : les camelots, les baracans,



Tournay.

Biblioteca Nazionale V. E. III
R.M.N.

les bas de laine, la toile de Flandres, dite *toile au lait*, et une infinité d'articles de tannerie, de papeterie, etc. : tels sont les objets qui sortent des manufactures de Tournay.

Nous avons admiré la beauté de l'église cathédrale, surmontée de quatre clochers. L'intérieur en est de la plus grande richesse ; le marbre, les sculptures, les bas-reliefs sont prodigués de tous côtés, soit dans les chapelles, soit dans les tombeaux.

Il paroît assez croyable que cette église a été fondée par Childéric I, petit-fils de Clodion, roi de France. Il y mourut, et son tombeau y fut découvert, par pur hasard, le 27 mai 1655.

Lors de la démolition de quelques vieilles maisons qui entouroient l'église, on trouva d'abord, à sept pieds de profondeur, une agraffe d'or, et un sac de cuir presque pourri, où il y avoit plus de cent médailles d'or. Le cri que jeta l'ouvrier qui fit cette découverte, assembla du monde, et excita à de soigneuses recherches. On n'eut pas fouillé longtems, que l'on trouva environ deux cents médailles d'argent, deux têtes de mort, quelques os de squelette, et des ossemens de cheval ; puis ensuite, dans un espace d'environ cinq pieds en quarré, on découvrit une épée, divers morceaux d'or qui avoient servi d'ornement au fourreau ; le fer d'une hache, et celui d'un javelot ; un étui d'or, avec un stylet pour écrire ; deux petites verges d'or quarrées, émaillées de rouge, avec leurs charnières en or, et qui avoient servi à joindre ensemble deux plaques d'ivoire, pour des tablettes ; une petite *tête de bœuf*

d'or émaillé ; un gros anneau d'or ; quatre grosses agraffes d'or qui paroissoient avoir servi à attacher le baudrier du prince ; une petite boule de crystal ; plusieurs figures d'*abeilles* d'or et d'argent ; et enfin une anneau d'or, orné d'un cachet, sur lequel on voit la figure de Childéric, avec ces mots gravés en caractères romains : *Childerici regis.*

Ces divers monumens donnèrent lieu à des dissertations très-instructives ; ils servirent de plus à confirmer un point de l'histoire de ces tems, que la coutume étoit alors d'enterrer avec les princes leurs armes, leur cheval de bataille, et plusieurs choses précieuses. De même que dans les contrées à demi-sauvages de l'Afrique ou de l'Amérique, on suppose encore des besoins à ceux qui ont payé le dernier tribut à la nature, et qu'on jette dans leur tombe, des armes, des vêtemens, et ce qui est plus absurde, des comestibles. Une des observations les plus curieuses qui ayent suivi cette découverte, fut faite par Jacques Chifflet, premier médecin de l'archiduc Léopold ; il prétendit trouver dans les abeilles d'or l'origine des *fleurs de lys* que l'on voyoit sous la monarchie, dans les armoiries des princes de France.

Plusieurs savans antiquaires, entr'autres l'abbé Dubos, ont adopté cette opinion. Voici comme ce dernier s'en exprime :

« Childéric, dit-il, suivant toutes les apparences, » portoit ces petites figures cousues sur son vête- » ment, parce que la tribu des Francs, sur laquelle » il régnoit, avoit pris les abeilles pour son symbole, » et qu'elle en parsemoit ses enseignes. »

Il entre ensuite dans une assez longue discussion, afin de prouver que les nations germaniques, dont les Francs faisoient partie, prenoient chacune pour emblême quelque animal dont la figure étoit peinte sur ses étendards.

« D'abord, continue-t-il, elles n'auront mis dans » ces drapeaux que les bêtes les plus courageuses ; » mais le nombre des nations et des tribus venant à » se multiplier, il aura fallu que les nouvelles na- » tions et les nouvelles tribus, pour avoir un sym- » bole particulier qui les distingue des autres, » missent sur les enseignes des animaux de tout » genre et de toute espèce.

» Je crois même que nos abeilles sont, par la » faute des peintres et des sculpteurs, devenues nos » fleurs de lys, lorsque, dans le douzième siècle, » la France et les autres états de la chrétienté com- » mencèrent à prendre des armes blasonnées. Quel- » ques monumens de la première race, qui subsis- » toient encore dans les douzième et treizième siècles, » et sur lesquels il y avoit des abeilles mal des- » sinées, auront même donné lieu à la fable popu- » laire, que les fleurs de lys, que nos rois portent » dans l'écu de leurs armes, furent originairement » des crapauds ; fable qui a eu long-tems cours dans » les Pays-bas, où l'on cherchoit à rendre les Fran- » çais méprisables par toutes sortes d'endroits. »

Cette conjecture est-elle fondée ? Pourquoi les abeilles, plutôt que la petite tête de bœuf trouvée dans le même tombeau, auroient-elles été l'origine de nos antiques fleurs de lys ? Pourquoi encore cette

tête de bœuf seroit-elle, suivant Jacques Chifflet, une idole, tandis que les abeilles n'auroient point eu une semblable destination? Ce monument isolé ne prouve donc pas que les armoiries de nos anciens monarques soient des abeilles dégénérées, plutôt que des lys, avec leurs feuilles recourbées, des hallebardes, des fers de lance, ou d'autres emblèmes quelconques, mal imités dans la suite. Il n'y a pas plus de raison de faire à Childéric l'honneur de ce blason, qu'à Louis XII qui, lors de la révolte de Gênes, entra dans cette ville l'épée à la main, monté sur un cheval de bataille et suivi d'un escadron nombreux, et qui, afin de témoigner aux rebelles ses intentions pacifiques, s'étoit revêtu d'une cotte d'armes où l'on voyoit des abeilles voltigeant autour d'une ruche, avec cette devise : *Non utitur aculeo rex*, (le roi ne se sert point d'aiguillon.) Et dans tous les cas, si l'on venoit, par hasard, à se fixer sur l'origine de la chose, ne se trouveroit-il pas des conjectures plus divergentes encore sur l'origine du mot? Pourquoi aura-t-on nommé *fleurs de lys* des objets qui évidemment n'ont aucun rapport à cette belle fleur? Hypothèse pour hypothèse, ne vaudroit-il pas mieux s'en tenir au dire des auteurs qui assurent avec beaucoup de vraisemblance que les premiers monarques français faisoient frapper sur les monnaies des fers de javelot, entremêlés avec de véritables lys? C'est pourquoi le vulgaire confondant ces deux images, qui peut-être n'étoient pas bien distinctes, bien nettes, les appela tout simplement des fleurs de lys.

Quant au reproche que fait l'abbé Dubos aux Flamands d'avoir long-tems vu dans nos armes des images défigurées de *crapauds*, les Belges ont pu se croire autorisés à cette opinion. En effet, on a vu pendant plusieurs siècles, dans le palais des anciens ducs de Bourgogne, à Bruxelles, des tapisseries où se trouvoient aux quatre coins les armes des rois de France, avec des crapauds si parfaitement bien dessinés, qu'il étoit impossible de s'y méprendre. Avant que la cour royale eût été brûlée, on voyoit encore une de ces tapisseries. Il n'y a pas long-tems qu'il existait à Bruxelles des vieillards qui se souvenoient de l'avoir vue dans leur jeunesse.

Mais il reste une autre question : Est-ce par maladresse que les ouvriers modernes ont dans la suite déformé ces crapauds? ou bien ne seroit-ce point plutôt par une mal-adresse des ouvriers flamands qui auraient mal copié des fleurs de lys, imparfaitement dessinées? .... Ce qu'il y a de plus certain, c'est que ce point historique, ainsi que des milliers d'autres, est enveloppé d'une obscurité fort difficile à pénétrer.

On voit encore, sur le bord supérieur de l'Escaut, quelques vestiges des anciennes fortifications, qui furent démolies par ordre de Joseph II, et que depuis on n'a pas songé à restaurer. Cette opération dispendieuse ne seroit point d'ailleurs d'une absolue nécessité, même en cas d'une nouvelle guerre. Cette place, très-éloignée du Rhin, de la république batave et de la mer, ne peut plus être considérée comme une ville frontière.

Les forêts que nous rencontrons de tous côtés, étoient autrefois remplies du meilleur gibier : les bêtes fauves étoient malheureusement funestes à ceux même qui avoient le droit exclusif de les chasser, puisqu'elles désoloient les campagnes, les riches valons qui se déploient au milieu des côteaux boisés.

On voit, de distance en distance, quelques ruines d'ouvrages construits par les Romains. Nous avons vu, pour la seconde fois, la fameuse chaussée de Bavay, dont nous avons déjà parlé, et qui traverse le département.

On pense bien qu'à force d'avoir été sans cesse reconstruite et réparée, cette chaussée, qui s'étend jusques dans le voisinage de Tongres, a changé en quelque sorte de nature ; qu'elle ressemble beaucoup plus aux ouvrages modernes en ce genre, qu'à ceux dont on voit des traces mieux conservées dans le cœur même de l'Italie. Il y a cependant des endroits où l'on est à portée d'examiner la hardiesse et la patience qui ont présidé à un pareil travail. La chaussée surmontant quelquefois un valon escarpé, domine sur un précipice qui effraye le voyageur. Ici elle est percée sur la croupe d'une montagne : la voiture s'incline sur le chemin oblique, et vous échapperiez difficilement au danger d'être versé, si les grands chemins de cette partie de la France n'étoient entretenus avec un soin jusqu'au scrupule. Là, au contraire, elle descend une pente roide ; votre vue plonge presque perpen-

diculairement sur des hameaux, sur des censes ou métairies.

Dans certains villages, on paye des journaliers qui réparent continuellement la route, à mesure que les jantes des voitures l'ont dégradée ; tenant un *pic* d'une main, et de l'autre une corbeille, ou un morceau de toile remplie de sable, ils comblent les creux à l'instant même où ils se forment. Nous devons encore observer que l'on a, de tout tems, encouragé dans ce pays les roues à larges jantes. Un charriot garni de roues bien larges qui, au lieu de ruiner la route, produit un effet contraire, et fait disparoître les ornières, ne payoit qu'un droit très-léger et dans certaines proportions, n'en payait point du tout.

Certes, de tous les impôts indirects, celui qui méritoit le moins d'être confondu dans la proscription générale qu'en a faite la secte des *économistes*, c'est celui du droit de passe, de la taxe d'entretien des routes. Il est juste que ceux pour l'intérêt desquels les chemins publics doivent être maintenus dans un état florissant, contribuent à cette réparation. Seulement, il n'est peut-être pas équitable que cette rétribution soit uniforme, soit la même par-tout. On devroit faire, comme en Angleterre, le relevé exact du nombre et de la dimension des voitures qui passent annuellement par une route, diviser par aperçu, entre les cultivateurs, les manufacturiers, entrepreneurs de voitures publiques, etc. la somme que doivent coûter les travaux nécessaires, et autoriser ces particuliers à s'abonner. C'est un

moyen infaillible d'élever la recette juste au niveau des dépenses, de diminuer sensiblement les frais de perception, et de ne mécontenter personne, puisque cette taxe n'étant point une *spéculation fiscale*, devroit être légère. (2)

La ville de *Binche*, située à peu de distance de la chaussée dont nous venons de parler, est dans une exposition pittoresque et agréable. Elle est célèbre par le grand nombre d'abbayes qui se trouvent dans les environs.

A une lieue de la ville, et sur la rivière de Haine, Marie, reine de Hongrie, sœur de l'empereur Charles-Quint, et gouvernante des Pays-bas, a fait bâtir le magnifique château de Marimont; mais cette princesse, dans une guerre contre la France, lorsque les troupes impériales avoient pénétré en Picardie, ayant fait brûler le château royal de Folembray, le monarque français, Henri II, reprit, à son tour, l'offensive en 1554, fit, par forme de représailles, incendier le château de Marimont, ainsi que la ville de Binche, où Marie avoit un superbe palais. Il fit mettre cette inscription sur les ruines : *Souviens-toi de Folembray, reine insensée !*

Le plus insensé des deux était assurément celui qui commettoit une dévastation inutile, qui incendioit des palais, et, ce qui est moins pardonnable encore, des habitations modestes, qu'avec un peu d'efforts et de courage il auroit peut-être pu garder. Le château fut cependant réédifié par Albert et Isabelle, et plusieurs autres princes se plurent à l'embellir.

Entre

Biblioteca Nazionale V. E. III
Napoli

Chimay.

Entre les limites des anciennes provinces nommées Flandres française, Hainaut français, Picardie et Champagne, s'avance une espèce de langue formée par le département de Gemmapes. Beaumont, jolie petite cité, est bâtie fort près de la Sambre, dans l'isthme, c'est-à-dire dans la partie la plus étroite de cette langue. Elle tire son nom de la montagne agréable sur laquelle elle est bâtie ; aussi la nomme-t-on en latin *Bellus Mons*, ou *Bellomontium*.

Nous ne nous sommes arrêtés dans les environs que pour considérer les charmans paysages qui l'avoisinent. L'inégalité du terrain, la variété des groupes qu'offrent à l'envi des bosquets et des hameaux, font qu'à chaque pas on change d'horison, et que l'on découvre une autre perspective.

Bientôt les obstacles se multiplient; les routes sont moins nombreuses, moins fréquentées : nous pénétrons dans la forêt de Thieracke, qui s'étend depuis Chimay, où elle prend son origine, jusques dans le département des Forêts, après avoir traversé une petite partie de l'ancienne France.

Chimay et le territoire dépendant ne sont en quelque sorte qu'une grande lisière au milieu de cette forêt et de celle de Fagnes, quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait dépourvus de bois.

Nous n'avons pas voulu quitter le département de Gemmapes, sans aller voir les villages de Blangies et de Malplaquet, fameux par la déroute de l'armée française, mais dont le malheur fut si bien réparé à Fontenoy, quarante ans après.

On a beaucoup discuté pour blâmer ou justifier

Villars sur le mauvais succès de la première bataille. On a dit que, deux jours avant le 11 septembre, jour auquel eut lieu la bataille, il eût pu attaquer victorieusement le prince Eugène et le duc de Marlborough, avant qu'ils eussent reçu les renforts qu'ils attendoient. Mais on a répondu à cette objection, d'une part, que M. de Villars devoit exposer avec peine une armée qui paroissoit être la dernière ressource de la France; de l'autre, on prétend qu'il fut arrêté par quelques négociations que les généraux entamèrent afin de temporiser.

On se battit avec un acharnement sans exemple pendant toute l'année. M. le maréchal de Villars fut blessé au fort de l'action; le maréchal de Boufflers eut la gloire de sauver l'armée, et dirigea sa retraite sur le Quesnoy, sans abandonner ni canons, ni prisonniers.

Quant à la bataille de Fontenoy, qui fut livrée le 11 mai 1745, presque sous les murs de Tournay, elle fut donnée, à l'occasion du siége de cette dernière place, par les Français. Le duc de Cumberland n'avoit, pour sauver la ville, d'autre expédient que de livrer une bataille; il marcha droit contre notre armée, rangée sur une éminence, ayant le village d'Antoing à droite, un bois à gauche, et en face, la ville de Fontenoy. La position avantageuse de nos gens n'effraya point le duc de Cumberland, ni le prince de Waldeck qui commandoit avec lui. Ils attaquèrent les retranchemens sur les deux heures du matin, et obtinrent d'abord des avantages. Ils furent victorieux pendant près d'une heure,

et se croyoient déjà sûrs du gain de la bataille. Le maréchal comte de Saxe, attaqué de la dangereuse maladie dont il mourut dans la suite, parcourt les rangs en litière. Il rassure le soldat et par ses gestes et par ses discours. Bientôt il a le bonheur de jouir du succès de ses exhortations. Quelques phalanges ennemies plient. De toute l'armée des alliés, les Anglais seuls, aguerris par de longues campagnes, soutiennent l'effort des Français victorieux ; sans ordres, poussés par un zèle purement mécanique, ils se forment en bataillon quarré, et s'avancent avec intrépidité sur nos lignes. Notre artillerie joue de trois côtés à la fois sur ce corps. Pendant long-tems rien ne peut l'enfoncer. Enfin la maison du roi brave le feu des Anglais, et renverse cette phalange que l'on croyoit inébranlable. Dans cette action chaude et meurtrière, les alliés perdirent au moins quinze mille hommes.

Telle est l'histoire de ce département, l'un des plus étendus de ceux formés dans la Belgique. Ce n'est point, à la vérité, le plus peuplé, le plus commerçant ; mais il est un des plus favorisés des dons de l'agriculture. L'air y est tempéré, quoiqu'assez ordinairement nébuleux. Les belles rivières de l'Escaut, de la Haine, de la Sambre, de la Dender et de la Trouille, et plusieurs autres petites rivières, ou gros ruisseaux, le coupent à divers sens, et en fertilisent le sol. Presque tout le pays étoit autrefois occupé par une forêt dite Charbonnière, et qui lui faisoit donner le nom de *Saltus Carbonarius*. On l'appeloit ainsi, soit par la grande abondance du

fossile connu sous le nom de houille ou charbon de terre, soit parce que ses bois, convertis en charbon, servoient à alimenter de ce combustible les provinces environnantes.

Outre les richesses que l'on tire de l'exploitation des forêts et de la culture des terres labourables, on y met encore en valeur des mines de différentes natures, telles que des mines de fer et de plomb, des carrières de marbre, de pierres bleues et blanches à bâtir; enfin du charbon de terre et de la tourbe.

Les règnes animal et végétal diffèrent fort peu dans ce département de l'état où ils sont dans le reste de la Flandres. Il n'y a pas même une différence sensible, pour le nombre des espèces, avec la partie mitoyenne de l'ancienne France. On y remarque seulement une grande quantité de cigognes, qui y sont attirées et par le climat qui leur est favorable, et par les terrains bas et marécageux, où ces animaux trouvent dans les reptiles, les crapauds et les grenouilles, la nourriture qui leur convient.

On voit ces volatiles innocens se confier, eux et leurs couvées, aux domiciles des hommes, avec une sécurité qui porteroit à croire qu'ils ont quelques notions des droits de l'hospitalité, qu'ils s'imaginent que leur utilité impose aux villageois le devoir, non-seulement de ne point les troubler, mais encore de les protéger. Mais, hélas! ce n'est point à ce sentiment d'équité et de justice que les cigognes doivent la tranquillité dans laquelle on les laisse vivre; c'est à la superstition, c'est à de fausses idées qui, du moins, ne sont pas dangereuses, en cela qu'elles

produisent des résultats utiles. Les gens de campagne s'imaginent bonnement que la présence d'un nid de ces oiseaux attire le bonheur sur leur petite habitation, qu'elle les préserve de plusieurs malheurs, notamment des incendies.....

Ils ont la même idée, par rapport aux hirondelles ; ils craindroient qu'il ne leur arrivât quelque malheur, s'ils venoient à tuer ou emprisonner un seul de ces oiseaux.

Quel a été le motif de pareils préjugés ? Nous croirions volontiers qu'ils sont l'effet d'une fraude méritoire de la part de quelque philosophe. Il aura pensé que les vérités simples et nues ne sont point faites pour le vulgaire ; que, suivant l'expression d'un homme d'esprit : *L'imposture est son éloquence ;* et il leur aura inculqué ces opinions exagérées, dont il étoit difficile de démontrer directement la fausseté.

On sait au reste que les cigognes sont très-communes dans les Pays-bas. On en observa un jour à Paris plusieurs qui s'étoient placées sur le dôme de l'école militaire ; plusieurs vieux soldats qui les aperçurent en conjecturèrent qu'il y avoit eu quelque grande affaire en Flandres, que le bruit du canon les avoit effrayées. Ils ne se trompèrent point ; quelques jours après, un courrier apporta la nouvelle d'une victoire signalée, remportée par l'armée française.

NOTES.

(1) Jean-Jacques Rousseau parle, dans son *Contrat social*, d'une petite nation enclavée dans l'empire du Mexique, qui aima mieux se passer de sel, que d'être obligée d'en acheter des Mexicains. Ce peuple sentoit avec justesse, que s'il venait à se mettre une fois dans la dépendance la plus légère en apparence, la plus indifférente à l'égard de ses voisins, la perte de sa liberté seroit inévitable.

(2) Un écrivain compare les impôts connus dans l'ancien gouvernement sous le nom d'*aides*, etc. aux vaches que Pharaon vit en songe. Sept vaches maigres dévorèrent sept vaches grasses, sans en être elles-mêmes plus grasses. L'objection tirée de l'énormité des frais de perception, n'est pas la seule qu'on peut faire. Souvent les contributions indirectes sont si mal assises, qu'elles s'entre-détruisent les unes les autres, et tarissent les canaux qui font circuler l'argent dans la caisse de l'état, tout en ruinant les administrés; tout en les empêchant de se livrer à d'honnêtes spéculations lucratives et pour eux et pour le trésor public. La mesure qui assujettit au timbre les prospectus et autres avis imprimés, est du nombre de ces institutions funestes. Un libraire peut, sans bourse délier et sur ses billets, commencer l'exécution d'une vaste entreprise : il peut risquer l'envoi d'un prospectus; mais il est obligé d'avancer des frais de timbre qui excèdent, ou du moins égalent ceux de la composition, du tirage et du papier; il n'osera rien tenter, à moins que les rentrées ne soient certaines; il n'enverra pas non plus, dans l'intérieur, de catalogues imprimés; il ne les multipliera point. Moins annoncé, moins répandu, il recevra moins de demandes. Ses livres demeurent dans son magasin et ne paient aucune rétribution à la poste. Supposé que l'on envoie par la poste deux mille catalogues; la poste perçoit d'abord un premier droit : mais si par l'événement de cette publication il se vend une centaine de volumes, voilà 50 francs au moins dans le trésor public : tandis que pour avoir voulu gagner vingt francs au plus pour le timbre des avis, l'état ne reçoit plus rien.

Et d'ailleurs, quel abus ne feront pas les agens du fisc des expressions vagues de la loi, ou plutôt de l'arrêté du ministre des finances, qui établit cette contribution onéreuse! Qu'appellerons-nous désormais *prospectus ?*

Le tableau analytique des connaissances humaines que Diderot mit à la tête de son encyclopédie, et qui étoit un véritable prospectus, auroit-il dû être assimilé aux annonces pures et simples que font les marchands et les spéculateurs?

Il est encore plusieurs impositions du même genre, dont il ne seroit pas difficile de démontrer les malheureuses conséquences; mais elles ont été sans doute commandées par les sacrifices inévitables que la guerre entraîne à sa suite; la PAIX ne peut manque de les faire disparaître.

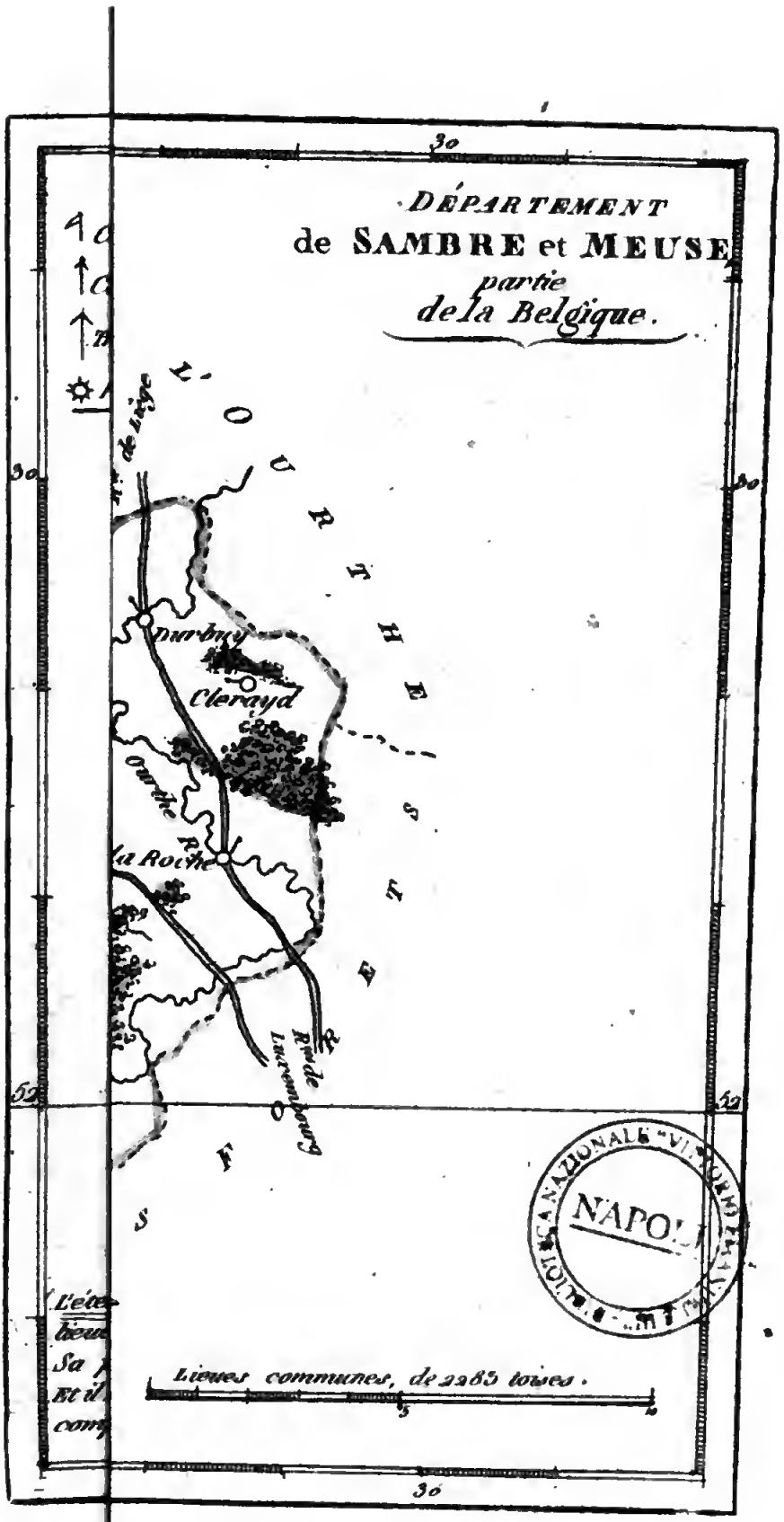
VOYAGE

DANS LES TREIZE

DÉPARTEMENS RÉUNIS.

DÉPARTEMENT DE SAMBRE ET MEUSE.

Les forêts dont ce département est rempli, le grand nombre de bois qui y abondent, le rendoient extrêmement riche en gibier, avant que la liberté de la chasse, quoique renfermée dans de justes limites, en eût diminué considérablement la quantité. Du tems de la conquête des Romains, l'agriculture n'avoit point encore substitué aux arbres de toute espèce qui y croissoient, des végétaux annuels non moins nécessaires aux besoins de l'homme. Aussi les Pleumosiens qui habitoient cette contrée, au rapport de cet homme illustre, littérateur non moins distingué que conquérant heureux, étoient-ils un peuple de chasseurs. La guerre continuelle qu'ils faisoient aux hôtes sauvages des forêts; l'espèce de férocité inséparable d'un pareil genre de vie, leur avoit donné cette valeur, cette audace intrépide, que les fatigues ni les dangers ne sauroient rebuter, et qui les fit résister long-tems aux entreprises du général romain.


DÉPARTEMENT
de SAMBRE et MEUSE
partie
de la Belgique.
30
52
L O U R T H E S
Durbuy
Clerayd
Ourthe R.
la Roche
R. de Luxembourg
Lieues communes, de 2283 toises.

Epars au milieu de ces forêts presque impénétrables, ne se rencontrant en quelque sorte que par hasard, ou pour combattre l'ennemi commun; ignorant les premiers principes des sociétés, ces nations incivilisées ne bâtissoient point de villes, ne construisoient pas même de maisons. Les trous que le tems avoit formés dans les rochers, les antres qu'on disputoit aux bêtes fauves et carnassières, étoient leurs seules retraites, leur unique abri contre l'intempérie et les vicissitudes des saisons.

Avoient-ils besoin, pour repousser les forces de leurs conquérans, de construire des forts, d'ajouter aux difficultés naturelles que le sol leur opposoit partout? César nous apprend encore comment l'instinct leur avoit suggéré des expédiens que tout l'art des Vauban, des Coëhorn, des Montalambert, n'a pu surpasser de nos jours. Ils choisissoient d'abord, ou quelques montagnes élevées, où l'on ne pouvoit gravir qu'avec peine, ou des marais inaccessibles, et ils les environnoient de palissades d'un genre tout particulier.

Leur art consistoit à couper à quelque distance de terre plusieurs rangs de jeunes troncs d'arbres; ils les entrelaçoient les uns dans les autres, et lorsque de nouvelles branches poussoient, elles se confondoient ainsi, et s'entremêloient au point de ne plus laisser de passage praticable.

Ce n'étoit pas tout : il se trouvoit nécessairement des vuides entre les branches; ils les combloient avec de gros quartiers de pierre, avec de la terre et d'autres matériaux; de sorte qu'il étoit impossible de franchir

ces redoutables enceintes. C'est là qu'en tems de guerre ils cherchoient un refuge pour leurs familles et leurs richesses, qui consistoient simplement en leurs troupeaux. De simples cabanes de verdure y formoient leurs maisons de luxe.

Quelques auteurs prétendent que ces peuples furent d'abord gouvernés par des rois, et que l'un d'eux, nommé Aganippe, qu'ils assurent avoir été contemporain de Salomon, fut le fondateur de Namur, et qu'il dédia cette ville à Neptune. Il employa le premier, pour bâtir les maisons, des ouvriers particuliers; il établit également une religion, s'en fit le chef, et fut imité en cela par ses successeurs.

Le pays de Namur passa de la domination de ces prétendus rois à celle des Germains. Sambron, l'un de ceux qui y régna, est, dit-on, celui qui donna son nom à la rivière de Sambre. A cette dynastie succéda celle des rois de Tongres, que l'on regarde comme des habitans de la Germanie, qui, mécontens de leur pays, vinrent s'emparer d'une partie de la Belgique, et bâtirent la ville de Tongres. Sedroch, leur quatrième roi, s'empara de Namur, malgré la vive résistance qu'il éprouva, et nomma cette forteresse *Sédrochie*, pour perpétuer le souvenir de sa conquête.

Bientôt les Advaticiens, peuple voisin des environs de Courtray, voulant aggrandir leur puissance, s'emparèrent de la forteresse de Sédrochie, et changèrent même jusqu'à son nom; ils l'appelèrent *Nemetum sur Sambre*, en mémoire de *Nemetum sur le Rhin*, aujourd'hui la ville de Spire, qu'on venoit de leur conquérir.

Cependant la succession rapide de différens maîtres n'avoit rien affoibli du caractère farouche des habitans : il étoit réservé aux Romains d'y introduire un commencement de civilisation. Ceux-ci toutefois ne laissèrent pas, en leur donnant le goût de la vie sociale, de leur inculquer en même tems leurs idées superstitieuses. En très-peu de tems les Namurois, sans renoncer tout-à-fait à leurs Dieux, adoptèrent fraternellement ceux des Romains, et leur élevèrent de tous côtés, des temples et des autels. La religion payenne y fit même de si grands progrès, qu'il en reste encore des vestiges ineffaçables. On les retrouve dans l'étymologie même du nom de certaines villes. Par exemple, Diane avoit ses autels à *Dinant*; Mercure à *Hastières*, sous le nom d'Asténeis. Apollon étoit adoré dans la fôrêt d'Arse, et on lui donna pour cette raison l'épithète d'*Arsius*. Le nom de *Soleilmont*, qui subsiste encore, indique que cet endroit étoit une montagne consacrée au même Dieu. *Freyr* a reçu sa dénomination de Vénus, que les Gaulois appeloient *Fry*, *Frau*, ou Fréda. (1) Hercule étoit adoré à Walcour, sous le nom de Wallus; Mars à Marche-sur-Meuse; Janus à Gennevau, etc.

Les noms de plusieurs autres villes suffiroient pour attester le grand nombre de forêts que l'on y a défrichées, ou, en termes de l'art, *sartées*. C'est pour cela que l'on voit tant de lieux commencer ou finir par la syllable *sart*, entr'autres *Sart-le-Moine*, *Sart-Saint-Eustache*, *Sart-Saint-Laurent*, *Sart-Saint-Aubain*, *Lodelinsart*, *etc.*

A considérer le plan topographique de ce Dépar-

tement, à regarder son terrain montueux et inégal, on seroit porté à croire que le sol en est peu fertile. Cependant, non-seulement on y voit des plaines belles et spacieuses, des vallons d'une fécondité admirable; mais la pente douce des collines permet encore d'y ensemencer des graines céréales qui diffèrent suivant la nature des expositions. Le froment, l'orge, l'avoine, l'épautre, le sarrasin y prospèrent et y fournissent d'excellentes récoltes, ainsi que le trèfle, la navette, le colzat et le chanvre. Le botaniste qui fait ses excursions dans les vallées délicieuses, sur les lisières des bois, ou sur la cime des collines, y trouve des échantillons précieux pour enrichir son herbier. Il voit une multitude de plantes qui diffèrent par leur forme, par leur attitude, ou par leur couleur, croître sous les haies et sous les fougères, qui, dans ce pays, viennent à une hauteur excessive.

La Sambre et la Meuse, resserrées dans leur lit pendant l'été, débordent souvent pendant l'hiver; et, double Nil de cette contrée, elles fertilisent ainsi les prairies qui les avoisinent.

Les arbres fruitiers, les légumes qui viennent avec succès, font l'ornement et l'utilité des jardins et des vergers aux environs des villes.

A tous ces avantages, auxquels nous réunirons l'abondance inépuisable des bois, vient se joindre la richesse intérieure de la terre; des carrières de toutes sortes de marbres; des pierres de diverses couleurs, de différentes densités; des grès propres à paver; des pierres à plâtre et à chaux. Des mines de fer, de plomb, de houille, de charbon de terre, de terre à

pipe et d'argile propre à la fabrication de la faïence, y sont dans une exploitation florissante. La partie d'entre Sambre et Meuse principalement est couverte d'usines, de forges et de fourneaux à fer. La Meuse charrie les productions du sol. On y transporte sur de gros bateaux une quantité étonnante de pierres et d'autres minéraux qui manquent aux Hollandais.

Parmi les grès, nous avons remarqué une espèce si dure, qu'elle est du plus grand usage pour la construction des fourneaux destinés à fondre les mines de fer. Le grand feu que l'on entretient continuellement dans ces fourneaux, n'y cause point d'altération sensible. Ils ne s'usent et ne se détruisent qu'après avoir servi pendant plusieurs années. Le sulfate de fer, ou couperose, nommée *Kis* dans le pays, y est fort commun. Une des productions les plus précieuses est une sorte de terre nommée *derle*, dont on se sert pour construire les creusets destinés à la fonte des mines de cuivre.

A peine la fin de l'année agricole a-t-elle condamné, dans les autres pays, les journaliers cultivateurs à l'oisiveté et à la misère, que les gens de campagne trouvent ici une autre ressource. Ce n'est point, comme en Flandre et dans le Brabant, à des occupations sédentaires qu'ils se livrent ; endurcis à la fatigue, ils savent encore résister à l'intempérie de la saison. Les uns vont travailler dans les forêts, soit pour y extraire le bois de chauffage, soit pour fabriquer sur place les poutres et planches nécessaires aux constructions civiles ou maritimes. On compte que quatre-vingt mille bras sont annuellement employés à ex-

ploiter les produits du département, ou à les voiturer.

Il y a déjà fort long-tems que l'on y a découvert les mines de fer et de plomb ; mais un inconvénient inséparable de l'imperfection des machines que l'on employoit d'abord, faillit les rendre inutiles. Les eaux y filtrèrent et en remplirent les cavités : on réussit, avec beaucoup d'efforts, à les diminuer et à continuer les exploitations que l'on avoit été forcé de suspendre ; mais bientôt les eaux s'augmentèrent, et toutes les machines hydrauliques connues devinrent insuffisantes pour les épuiser. C'étoit en vain que l'on faisoit mouvoir des roues à auges et à chapelets par des ruisseaux ; c'étoit en vain que l'on employoit une grande quantité de bras, que l'on faisoit toutes sortes de sacrifices et de dépenses, on avoit été forcé d'abandonner l'entreprise.

Lorsque les Anglais, d'après les idées de notre compatriote Papin, eurent construit la pompe à feu, qu'on l'eut essayée en France avec succès, qu'on en eut établi une fort belle à Liége, on imagina d'employer le même procédé. Une première machine à feu fut établie, et permit de recommencer ces travaux ; mais comme, à mesure qu'on y creusoit, les mines se remplissoient d'eau, on fut obligé, en 1735, de faire une seconde machine, puis une troisième en 1738, puis d'autres encore il y a quelques années. Chacune de ces pompes retire à-peu-près quinze tonnes d'eau par minute, d'un fond qui n'a jamais moins de soixante toises de profondeur.

Des indices certains ont appris qu'il existoit en plusieurs endroits des mines d'argent; mais comme la richesse de la mine n'est pas toujours en raison de celle du métal ; comme il est certaines mines de plomb , et même de pierre à plâtre infiniment plus précieuses que certaines mines d'or , on n'a pas jugé à propos d'en entreprendre l'exploitation. Il seroit douteux que l'on retirât même les premiers frais nécessaires pour commencer l'entreprise.

Rien de plus enchanteur que les deux rives de la Meuse : le spectacle qu'elles offrent est une espèce de tableau mouvant , qui toujours amuse les yeux , et qui jamais ne les fatigue. Ici vous voyez ce fleuve resserré entre des montagnes escarpées et couronnées de forêts touffues; là , bientôt le terrain s'élargit , la pente devient plus rapide ; il précipite ses eaux avec fureur , comme s'il vouloit regagner le tems que l'obstacle lui a fait perdre. Tantôt avare de ses flots, quoique les rives soient unies , il les roule dans un lit étroit et profond ; puis , souriant à l'aspect d'un paysage plus varié , il se divise en plusieurs branches , embrasse des monticules , dont il forme des îles florissantes.

Si dans plusieurs endroits tout semble respirer la solitude ; si la sombre teinte des montagnes hérissées de pins ou de rochers porte dans l'ame une mélancolique rêverie, l'on ne tarde pas à voir paroître une scène plus gaie , et qui produit des sensations d'une nature plus satisfaisante ; on voit de nombreux ouvriers , occupés aux travaux de leur état , applanir et réparer les routes , travailler à la surface de la

terre, ou creuser jusques dans ses entrailles, tandis que leurs ménagères, dans les chaumières riveraines du fleuve, leur préparent un repas frugal, qui en un instant les restaurera de leurs fatigues.

La Sambre n'offre pas un coup-d'œil moins digne d'admiration. Après avoir arrosé des prairies fertiles, après avoir baigné l'humble territoire de quelques villages, elle va se perdre dans la Meuse, près d'un lieu dit le refuge de Floreffe, vis-à-vis d'une tour appelée anciennement la tour de Saint-Gervais.

Les avantages que procurent ces deux rivières, sous les rapports du commerce et de la navigation, ne sont pas les seuls : elles fournissent au chef-lieu du département quantité d'excellens poissons. Malgré même la distance qui existe de cette partie des Pays-Bas à l'Océan germanique, il n'est pas rare de pêcher dans la Meuse des saumons de vingt à trente livres qui y viennent de la mer, en remontant le courant.

Dans les districts d'entre Sambre et d'outre Meuse, la multiplicité des hauteurs donne nécessairement lieu à beaucoup d'écoulemens d'eau, à la grande quantité de ruisseaux qui entrecoupent le sol. Outre les truites, les ombres, les écrevisses délicieuses et les poissons qu'ils nourrissent jusqu'au moment où l'hameçon, l'épervier ou la seine les livrent au pouvoir de l'homme, ils ont encore un autre objet d'utilité ; ils mettent en mouvement une infinité de moulins, tant à farine qu'à huile, papeterie, armes, etc.

Le seul objet qui manque au pays de Namur, pour le

le rendre en quelque sorte indépendant de tous ceux qui l'avoisinent, c'est le vin. Ce n'est pas qu'autrefois il n'y eût beaucoup de vignobles, sur-tout depuis Namur jusqu'à Bouvigne.

Le terrain que l'on nomme aujourd'hui les Trieux de Salsinne, étoit également rempli de vignes; mais soit qu'une culture mal dirigée ait affoibli la qualité du sol (2), soit que toute autre espèce de plantation fût plus avantageuse, on a peu-à-peu arraché les vignes: il n'en existe plus guère aujourd'hui que du côté de Namur sur les hauteurs de Buley, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'elles y croissent presque sans terre, le sol étant crayeux et nu : aussi le liquide qu'on en retire n'est-il pas fort estimé.

Telles sont les observations que nous avons été à portée de faire en nous dirigeant sur Namur, capitale de l'ancienne province. Environnée de montagnes, elle est bâtie au confluent de la Meuse et de la Sambre; sa figure est ovale.

Nous avons donné déjà l'une des versions les plus accréditées sur l'origine de cette ville; mais tous les historiens ne sont pas d'accord à cet égard. Il en est qui, comparant la description donnée par Jules-César de la forteresse des Advaticiens à une montagne nommée *Hastedon*, située près de Namur, se sont persuadés que cette forteresse étoit en effet située en cet endroit, tandis que d'autres, se fondant sur des motifs différens, l'ont placée plus près de Tongres. Il est néanmoins difficile, lorsqu'on tient les commentaires de César à la main, et que l'on parcourt les environs de Namur, de ne pas reconnoître les

lieux décrits par Jules-César, les mêmes précipices, la même chaîne de rochers.

La disposition du sol tend aussi à ne plus faire regarder comme étonnant que le conquérant romain ait enfermé la place dans une ligne de circonvallation de quinze mille pas de circuit. Les partisans de cette opinion citent un fait qui semble être de quelque poids en sa faveur. César rapporte qu'il ne voulut entendre à aucune proposition avec les Advaticiens renfermés dans leur forteresse, qu'ils n'eussent jeté toutes leurs armes du haut de leurs retranchemens dans les fossés. Les assiégés exécutèrent avec soumission la condition que leur prescrivoit un vainqueur irrité. Ils jetèrent une si grande quantité d'armes, qu'en quelques endroits les fossés en furent presque comblés. Or, il y a une soixantaine d'années, lorsque l'on creusa à l'endroit dit le *Beauvallon*, pour y jeter les fondemens des bâtimens servant à la papeterie qui y existe aujourd'hui, on trouva, fort avant dans la terre, un amas considérable d'armes gauloises, telles que boucliers, contelas, épées, javelots, flèches et autres armes soit offensives, soit défensives; d'où l'on peut présumer que c'étoit une partie des armes des vaincus que les conquérans avoient négligé d'enlever, et qui s'étoient trouvées enfouies lorsqu'on avoit comblé les fossés de la place.

Toutes ces circonstances réunies, ainsi que la majorité des opinions, portent donc à croire que l'ancienne forteresse où les Advaticiens firent leur défense désespérée, étoit située sur la montagne de

Hastedon. Ajoutez à cela que ce mot de *hastedon* a une physionomie latine que l'on peut, avec beaucoup d'apparences de raison, faire venir de *hastæ donum*, et semble avoir été fait exprès pour consacrer le souvenir de la reddition des armes dont nous avons parlé.

S'il y a beaucoup d'obscurité sur l'origine de la ville de Namur, il y en a pour le moins autant sur celle de son nom. Certains auteurs l'attribuent à une idole appelée *Nam*, qui avoit son temple au haut de la montagne où l'on a bâti dans la suite le château de Namur. Ils ajoutent que *Nam* signifioit Neptune, et que la grosse pierre que l'on voit encore au milieu de la plaine de Yambes, n'étoit autre chose qu'un autel où l'on offroit des sacrifices à ce dieu de la mer. Cette pierre fort curieuse, est un quartier de rocher plat, d'un volume assez considérable, soutenu par quatre pierres grossièrement taillées, comme par autant de piliers; elle est placée obliquement à l'horison; ce que l'on juge avoir été pratiqué à dessein, afin de faire écouler plus aisément le sang des victimes que l'on y immoloit. Nos chronologistes, à la vérité, ne sont pas d'un avis unanime. Quelques-uns d'entr'eux veulent que cette pierre soit la tombe sépulcrale de Brunehaut, reine d'Austrasie; voilà pourquoi ils l'appellent *la pierre de Brunehaut*. Mais cette hypothèse qui n'est pas appuyée de preuves, est d'ailleurs destituée de vraisemblance, si, d'après le sentiment de presque tous les historiens, cette princesse a été inhumée à Autun, en Bourgogne, dans un

monastère qu'elle y avoit fondé. Quant aux gens du peuple, ils ne vont pas chercher si loin leurs conjectures ; ils l'appellent *pierre du diable ;* et ils fondent cette dénomination sur une tradition non moins ridicule qne superstitieuse.

On conçoit bien, jusqu'à présent, que *nam* ait pu entrer comme élément dans la composition de *Namurum* (Namur) : afin de compléter l'étymologie, on a prétendu qu'un certain *saint Materne* rendit cette idole muette ; et qu'en conséquence, on l'a appelée en langue romaine *nam-mutus ;* d'où, par corruption, et par la raison à-peu-près qui fait prononcer aux Arméniens *Turin, au lieu de Tunis* (3) on a fait *Namurum.*

D'autres disent que cette ville ayant été bâtie par les Romains, ou, selon quelques auteurs, par Auberon, fils de Clodion le chevelu, roi des Francs, ils la nommèrent *Novus murus,* d'où on a fait en français *Neamur,* et ensuite Namur. Quelque séduisante que soit cette explication au premier coup-d'œil, nous ne dissimulons pas qu'elle est contredite par l'ancienne orthographe. Placentius nous apprend qu'avant le douzième siècle on écrivoit *Namu* sans *R.* On voit sur différens monumens : *Namucensi stemmate nata. Namutinatum. In comitatu Namucensi. Comitissima Namucensis, etc.*

Au surplus, les faiseurs de conjectures ne s'en sont tenus ni au *nouveau mur* de Clodion, ni à la légende de saint Materne ; ils ont lu dans les chroniques qu'il avoit existé un *Naimon de Bavière,* et ils lui font l'honneur de le regarder comme ayant

NAPOLI

Namur.

donné son nom à la ville. Le père *Demarne*, dans son histoire du comté de Namur, commence par établir que la ville étoit anciennement appelée *Namen*, et partant de ce paralogisme, il n'a pas de peine à prouver que *nant* signifiant vallée dans la langue celtique, et *maën* pierre, cela veut dire tout justement la vallée des pierres; appellation que la position de Namur rendoit au reste vraisemblable.

Un moderne, M. Paquot, a trouvé une origine encore plus éloignée de la prononciation : il la tire de *na-mond* ou *na-mant*, qui, en langue franque, exprimeroit sa position à l'embouchure de la Sambre.

Il est plus facile, au surplus, de reconnoître quelle est la partie de la ville où furent bâties les premières maisons. C'est la partie d'entre Sambre et Meuse, au pied même du château, qui fut le berceau de cette place. Il paroît qu'elle ne s'aggrandit que peu-à-peu, parce qu'elle paroissoit plus propre à servir de forteresse, qu'à devenir une ville commerçante : ce ne fut donc principalement que dans le quinzième siècle qu'elle commença à prendre une certaine consistance.

Les quatre grandes portes (de *Caius*, de *Bordeleau*, de *Baley* et de *Grognon*) qui enfermoient autrefois le quartier d'entre Sambre et Meuse, n'existent plus aujourd'hui, ou du moins il n'en reste plus que des ruines méconnoissables. La première a fait place à un marché au poisson; la seconde communiquoit avec le palais des comtes de Namur, au moyen de degrés pratiqués dans le roc vif; la troisième est

devenue une fausse porte ; la dernière est celle qui a le moins souffert; seulement les tours en sont abattues.

Le château de Namur, aujourd'hui ruiné comme toutes les autres fortifications, a subi aussi divers changemens et agrandissemens : ce n'étoit d'abord qu'un simple donjon élevé sur un roc escarpé, et presque inaccessible ; peu-à-peu les ouvrages s'étendirent, du roc dont nous avons parlé, jusques sur les montagnes voisines ; de sorte qu'il occupoit beaucoup plus d'espace que la ville elle-même. Enfin les Hollandois, maîtres de la place, en vertu du traité d'Aix-la Chapelle, de 1748, firent de telles dépenses, firent des additions si considérables, tant autour de la ville, qu'autour du château, qu'ils rendirent la ville une des plus fortes de l'Europe, et en même tems un monument digne de la curiosité des étrangers.

Joseph II, qui avoit de fortes raisons pour suspecter la fidélité des Belges, et que la politique empêchoit néanmoins de les contenir par de trop fortes garnisons, se vit contraint, comme nous l'avons déjà dit, à faire le sacrifice de la plupart des forteresses de la Belgique : Namur ne fut pas plus épargné que les autres ; la destruction des fortifications entraîna celle des remparts de la ville, qui, avant cela, étoient extrêmement beaux, et formoient une promenade des plus agréables.

Namur, privé des ornemens dangereux qui en faisoient la magnificence, ne se distingue par aucun bâtiment qui ait mérité de nous occuper sérieusement.

Les personnes de la classe la plus riche parlent très-bien français ; les autres se servent du *wallon*, ou français corrompu, mélangé du flamand. Les anciens habitans étoient rudes, grossiers, et simples dans leurs habillemens comme dans leurs mœurs ; mais ils étoient francs, sincères, remplis de bonne foi ; et quoiqu'il leur soit arrivé de se soulever quelquefois contre leurs princes, on a remarqué qu'ils portoient, en général, leur joug avec docilité. Lors des troubles des Pays-bas, sous le règne de Philippe II, ils furent les seuls qui demeurèrent fidèles à leur souverain ; ce furent ceux chez lesquels la religion catholique trouva le moins d'antagonistes. Il faut dire, à la vérité, que l'importance de la place avoit nécessité qu'on y plaçât une garnison considérable ; lorsque les villes de Gand, d'Anvers et les autres étoient en proie aux dissentions les plus violentes ; qu'elles étoient tour-à-tour occupées et par les catholiques et par les hérétiques, Namur se trouva toujours entre les mains du même parti.

Nous n'avons pas besoin de dire que les Namurois modernes ont perdu la rusticité de mœurs de leurs ancêtres. Les progrès qu'y ont fait les belles-lettres, les arts libéraux et d'agrémens, la présence d'une noblesse polie, ont façonné les usages, ont poli les mœurs, ou (pour emprunter le langage de J. J. Rousseau) les ont corrompues. Il faut avouer, néanmoins, qu'il y a ici moins de luxe, et conséquemment moins de misère qu'ailleurs. Une médiocre population, qui est d'envion quinze mille ames, trouve dans les manufactures et dans le commerce

des ressources pour assurer sa subsistance. Les fabriques de ce pays les plus renommées, sont celles d'armes et de coutelleries; elles fournissent à des exportations considérables.

La tannerie forme une branche de commerce non moins précieuse, ainsi que la batterie en cuivre, qui étoit encore, il y a peu d'années, la seule existante dans les Pays-bas. On en exporte, en conséquence, une grande quantité de cuivre en feuilles ou en chaudrons manufacturés. Lorsque le régime féodal embrassoit toute l'Europe, les citoyens étoient soldats en naissant, mais dans une autre acception que celle qui est employée de nos jours. Au premier signal donné par le seigneur suzerain, ses vassaux étoient obligés de se lever *en masse*, et de combattre pour sa querelle. Les princes qui n'avoient point encore le secret d'entretenir des armées en tems de paix, étoient obligés d'exercer continuellement leurs vassaux, afin de les mettre en état de marcher au premier moment. Voilà pourquoi ils avoient établi des institutions militaires, dont nous voyons encore subsister les vestiges dans la plupart des petites villes de France ou d'Allemagne. A Namur on avoit établi, sous le nom de *sermens*, des compagnies d'archers et d'arbalêtriers, exclusivement composées de l'élite des bourgeois. Ils se rendoient tous les dimanches, en armes, dans la vallée de Saint-Georges, dite aujourd'hui les *Trieux de Salsinne*, et là on les exerçoit à tirer contre un but, par pelotons. Les bourgeois s'ennuyèrent bientôt de cette corvée, et s'en dispensèrent: les *sermens*

ne furent plus composés que des citoyens du second et du troisième rang, et même des étrangers qui aspiroient au droit de cité. Ils dégénérèrent encore, et se trouvèrent réduits à un petit nombre d'arquebusiers qui alloient tirer l'oiseau tous les dimanches : celui d'entr'eux qui gagnoit le prix pendant trois années consécutives le jour de Saint-Georges, étoit salué *empereur*.

Comme il se trouvoit parmi eux d'assez mauvais sujets, et que cette corporation donnoit de l'ombrage au magistrat, il trouva le moyen de les dégoûter ; ce fut d'ordonner qu'ils serviroient d'escorte aux criminels que l'on conduisoit au supplice. Il n'en fallut pas davantage pour les dissoudre. Il s'en trouva cependant parmi eux d'intrépides qui ne voulurent consentir à se dégager de leur *serment*, que sous les conditions qu'on leur donneroit *gratis* le droit de bourgeoisie. On le leur accorda ; et ce fait arriva en 1350.

La jeunesse de Namur avoit aussi ses exercices, auxquels elle tenoit davantage, et qui se sont abrogés plus difficilement ; c'étoient des joûtes sur l'eau, le jeu de l'anguille, le combat des échasses, et la danse des sept Machabées.

Les joûtes sur l'eau ressembloient assez à celles que nous voyons encore à Paris pendant la belle saison : le jeu de l'anguille, que l'on donne quelquefois, a lieu dans le bassin de la Sambre, à l'endroit qu'on appelle la basse Sambre : on choisit pour cela le lieu le plus profond ; l'on place en travers une corde, au milieu de laquelle est attachée forte-

ment une grosse anguille : au signal donné, une grande quantité de jeunes gens, à bord de leurs nacelles, passent avec vîtesse, et à force de rames, sous la corde, s'élancent pour arracher l'anguille, et le plus souvent se laissent tomber dans l'eau, d'où ils regagnent le bord à la nage. D'autres plus adroits, s'accrochent à la corde, et quoiqu'on l'agite fortement, ils parviennent à arracher l'anguille, et à remporter ainsi le prix. Lorsque Pierre-le-Grand a passé par Namur, en 1518, il a été témoin de ces exercices.

Le combat des échasses est infiniment plus amusant : les princes et les étrangers de distinction qui séjournoient dans cette ville, ont toujours été jaloux d'en être témoins. Voici les détails que nous puisons dans une histoire du pays.

« Ils (les jeunes gens) sont divisés en deux partis : » l'un sous le nom de *mélans*, est composé de ceux » qui sont nés dans l'ancienne ville, c'est-à-dire » dans l'enceinte, telle qu'elle a été poussée en 1064, » sous le règne du comte Albert II; et l'autre, sous » le nom d'*avresses*, comprend tous ceux qui sont » nés dans la nouvelle ville, c'est-à-dire entre cette » même enceinte, et celle, telle que nous la voyons » aujourd'hui, faite en 1414, sous le règne du comte » Guillaume II. Chaque parti a son capitaine et » son *alfer*, et est distingué par les couleurs des » cocardes. Les *mélans* les portent jaunes et noires, » qui sont les couleurs de la ville, et les *avresses* » rouges et blanches.

» Lorsqu'il s'agit de donner ce divertissement à

» quelque souverain, ou autre grand seigneur, on » voit alors ces jeunes gens au nombre de quinze à » seize cents, divisés par brigades, sous des uni- » formes différens, lestes et brillans, avec leurs » officiers, tambours et fifres. La hauteur des échas- » ses sur lesquelles il sont montés, facilite la vue » du spectacle, qui se donne toujours, en pareilles » occasions, sur la grande place.

» Quand l'heure du combat est venue, on voit » arriver toutes les brigades les unes après les autres, » un parti par un bout de la place, et l'autre par » l'autre, et après la parade, ils se forment en » bataille dans un ordre très-exact. Ils distribuent » dans leurs lignes une partie de leurs plus forts » combattans pour soutenir le premier choc, et » retiennent l'autre pour le corps de réserve, afin » d'envoyer le secours nécessaire dans les endroits » les plus foibles durant le cours de l'action. Ces » deux petites armées, ainsi en ordre, s'avancent » gaiement au bruit des timballes, trompettes et » autres instrumens de guerre, l'une contre l'autre, » bien serrée et droite dans leurs lignes, jusqu'à » l'endroit marqué pour commencer le combat, qui » est le milieu de la place, vis-à-vis l'hôtel-de-ville. » On diroit que ce sont deux troupes de géans qui » vont au combat. Là les deux armées s'entre- » choquent, et l'action commence. Les combattans » n'ont pour armes que leurs coudes et les coups » de pieds qu'ils se donnent, échasses contre échas- » ses, pour enlever et renverser leurs adversaires.

» Ils sont si adroits à cet exercice, et si fermes,

» qu'on les voit s'élancer tantôt d'un côté, tantôt
» de l'autre, se pencher et se relever dans le même
» instant. Lorsqu'un des deux partis commence
» à plier, l'autre gagne terrain, s'y range en ba-
» taille, et crie victoire. Quand ils marchent au
» combat, on voit à leur suite leurs pères, mères,
» sœurs, femmes ou proches parens, qui, durant
» l'action, les animent par les termes les plus vifs.
» Ils se tiennent derrière eux, à pied, pour leur
» prêter la main, de crainte qu'ils ne se blessent
» en tombant sur le peuple. Ce qu'il y a de comique
» dans cette sorte de divertissement, c'est de voir
» derrière ces géans des filles et des femmes se
» trémousser, gesticuler, et crier toutes à la fois
» pour animer leurs amans ou maris. Elles leur
» donnent des liqueurs pour ranimer leurs forces;
» à ceux-là des quartiers d'oranges, des citrons
» ou des prunes pour les rafraîchir; elles les as-
» sistent à remonter sur leurs échasses, et les ex-
» citent à retourner au combat, et à y faire leur
» devoir, pour l'honneur du parti. On a vu de ces
» combats durer près de deux heures, sans aucun
» avantage de part ni d'autre; tantôt les uns
» gagnent du terrain, tantôt les autres le re-
» prennent, et les corps de réserve qui viennent
» au secours, rétablissent souvent leurs affaires.
» Enfin, ce jeu est la vraie représentation d'une
» bataille entre deux armées. Aussi les étrangers
» ne savent ce qu'ils doivent le plus admirer dans
» ces jeunes gens, ou leur force, leur adresse,
» leur agilité, ou l'acharnement que les deux partis

» ont l'un contre l'autre; car la voix du sang, de » l'amitié et du patriotisme, se tait dans ce mo- » ment-là.

» C'est ce qui fit dire publiquement au maréchal » de Saxe, étant spectateur en 1748, d'un de ces » combats, que si deux armées étoient, au mo- » ment de s'entre-choquer, animées au point qu'il » avoit vu cette jeunesse, ce ne seroit plus une ba- » taille, mais une boucherie affreuse. »

Les *mélans* et les *avresses* ont eu leurs *tyrtées*, et même leurs poëtes épiques. Il existe une foule de couplets, d'odes et de pièces de vers faits à l'occasion de ces fêtes: nous nous bornerons à citer le début d'un poëme intitulé *les Échasses*, qui fut composé en 1669; nous en avons conservé l'antique orthographe, afin de pallier, ou de faire excuser au moins l'irrégularité de la versification.

Je ne veux point ici, d'une plume sanglante,
Chanter de quelque héros la valeur triomphante:
Mille autheurs différents au travers des hazards,
Sont entrés devant moy dans ce beau champ de Mars.
Je crains de ces sujets les communes disgraces,
Et j'escris seulement un combat des échasses.
Sur des bastons ferrez, des hommes vigoureux,
Surpassent les géans des siècles fabuleux.
. . . . . .

Qu'on ne me vante plus la force ou la souplesse
Des spectales anciens si fameux dans la Grèce;
Ces jeux institués pour honorer les dieux,
Tous ces gladiateurs, ces mortels furieux,
Qui, pour charmer un peuple affamé de carnage,
Dans leur sang par le fer se cherchaient un passage.
. . . . . .

Des mortels élevés, quatre pieds de la terre,
Sur un bois délicat se vont porter la guerre,
Et par des coups hardis, adroits et périlleux,
Nous font voir tous les ans des combats merveilleux.

Il y a ainsi quatre chants, où l'on trouve d'assez bonnes idées et beaucoup de verve. On a dû s'apercevoir que les vers n'en étoient point sans défauts ; mais que peut-on exiger d'un poëme fait à Namur sur la fin du dix-septième siècle ? Nous ne pouvons résister au desir de transcrire ici la fin du quatrième et dernier chant. L'apostrophe s'adresse au héros de la fête : elle est fort originale.

Jadis quand un Romain, par des exploits heureux,
Rendoit à son pays un service fameux,
Aussi-tôt le sénat, honorant son courage,
Dans quelque lieu public on plaçait son image.
Ainsi, pour monument d'un triomphe si beau,
Il faudra t'ériger un *trophée* nouveau,
Rechercher avec soin les échasses brisées :
Puis lorsqu'on les auroit dans un lieu ramassées,
Je voudrois t'élever ta statue au-dessus,
Et graver à tes pieds tes ennemis vaincus.

On ignore la véritable origine de ces simulacres de combats, qui approchoient assez souvent de la réalité. L'opinion la plus accréditée est, que ces jeux d'échasses ont été inventés à raison des débordemens fréquens des eaux de la Sambre et de la Meuse : comme on n'avoit point encore perfectionné les quais, les inondations étoient plus faciles ; et les habitans, pour passer d'une rue à l'autre, étoient, dit-on, obligés de se servir d'échasses. Il est possible que ces jeux leur aient été apportés par les Ro-

mains, chez lesquels, ainsi que chez les Grecs, les échasses étoient connues. Il est vrai que dans l'antiquité, ces instrumens n'étoient pas employés pour le même usage. Voici comment s'en exprime Varron.

« Grallæ perticæ sunt ligneo : ab hominis quo-
» que vi agitantur. Romæ grallatores (græciæ ca-
» lobatas et calobatarii) dicti pantomimi, qui ut in
» saltatione imitarentur ægipanas, adjectis porticis
» furculas habentibus, atque in his superstantes, ad
» similitudinem crurum ejus generis, gradiebantur
» utique propter difficultatem consistendi. —Vin-
» ceris cursu cervum et grallatorem gradu. »

Il paroît, d'après cet auteur et beaucoup d'autres, que l'on employoit les échasses au théâtre, afin de donner aux acteurs une stature prodigieuse : cette élévation, ainsi que le renflement de la voix, que l'on se procuroit au moyen des masques, étoient nécessaires dans un spacieux amphithéâtre, où se trouvoient rassemblés des milliers de spectateurs.

La danse des sept Machabées n'est plus en usage : c'étoient sept jeunes gens, légèrement vêtus, qui, armés d'épées, les entrelaçoient sans se blesser, et en faisant les mouvemens les plus singuliers.

Ces amusemens n'avoient pas seulement l'objet de procurer aux Namurois des passe-tems agréables, de fortifier leurs tempéramens, et d'assouplir leurs membres ; ils faisoient les délices de leurs souverains, et l'on assure qu'ils n'ont pas peu contribué à donner à différens corps de métiers les priviléges dont ils jouissoient. Ce fut du moins dans un moment de bonne humeur occasionnée par un pareil

spectacle, que l'archiduc Albert accorda aux brasseurs de la ville le privilége d'exercer leur profession sans payer le moindre impôt.

Le climat de tout le département est généralement plus humide que sec, et plus froid que chaud. L'air qu'on y respire est sain et vif, à cause des hauteurs : la grande quantité de montagnes et d'élévations attire cependant, sur-tout en automne, des brouillards qui, le soir et le matin, obscurcissent l'atmosphère. C'est l'effet nécessaire de la multitude d'étangs et de ruisseaux que l'on rencontre de tous côtés. Heureusement l'air qui est rarement calme, à cause de l'inégalité du sol, chasse et disperse ces émanations fétides, qui sans cela seroient du plus grand danger, et engendreroient des maladies.

Les vents dominans sont entre l'ouest et le sud-ouest : la direction des montagnes fait que, pendant plus de la moitié de l'année, le courant s'établit de ce côté.

C'est ce rhumb de vent qui est le plus humide de tous ; il en résulte que l'on a souvent de la pluie ; aussi a-t-on calculé que sur les trois cent soixante-cinq jours de l'année, il y en a ordinairement deux cents de pluvieux. La légèreté de l'air ne permet aux vapeurs et aux exhalaisons de s'élever qu'à peu de hauteur, notamment dans les environs de Namur ; à peine surpassent-elles la cîme des montagnes. Il arrive souvent que ces nuages se condensent subitement, et se résolvent en pluie d'une force

force étonnante ; ou en grêle, lorsque le refroidissement est plus rapide. (4)

C'est entre le nord-est et l'est, précisément dans la direction opposée à celle dont nous avons parlé, que règnent les vents les plus secs, ceux qui en hiver amènent ordinairement la gelée. Les premières gelées arrivent vers le mois de novembre ou décembre, et ne durent que huit à quinze jours au plus. La glace a rarement un pied d'épaisseur ; il n'est pas moins rare que la neige recouvre la terre d'une couche de deux pieds ; cependant cela arrive quelquefois. On a vu des ouragans causer dans la province des dévastations considérables ; on peut dire néanmoins qu'à Namur les orages ne sont ni fréquens, ni forts ; cela dépend de la nature même du sol. Les nuages étant fort abaissés, comme nous l'avons déjà dit, l'électricité ne sauroit s'y accumuler qu'avec peine. Les sommets escarpés des montagnes et des rochers servent de paratonnerres, et absorbent le fluide électrique à fur et mesure de sa concentration. Il se peut, toutefois, que les nuées se trouvent plus élevées, et alors les orages sont furieux. On rapporte qu'une pareille tempête ayant éclaté le jour de la fête de *l'immaculée conception*, le peuple qui étoit à vêpres se prosterna, avec effroi, aux pieds des autels, en implorant le secours de la Vierge, patronne spéciale de la ville. On fit vœu dès-lors de célébrer la fête de *l'immaculée conception*, attaquée vivement en ce tems-là par les hérétiques ; l'orage cessa, et la ville fut préservée de tout malheur. L'évêque et le magistrat de Namur ne manquèrent pas de se prêter

à accomplir le vœu du peuple ; on institua tous les ans une procession solennelle, et quelques auteurs ont écrit que depuis ce tems il n'y a aucun exemple que la foudre ait causé à Namur le moindre dommage.

Il n'entre pas dans notre caractère de faire la censure des opinions religieuses : à quelque secte qu'elles appartiennent, elles n'en sont pas moins respectables.

On ne peut s'empêcher de l'avouer, l'explication physique de quelques phénomènes naturels qui, lorsque la cause en étoit inconnue, portoit dans les ames la terreur et l'épouvante, a produit des bienfaits réels.

Aujourd'hui que l'on connoît la nature de la foudre ; que l'homme a su maîtriser ce dangereux météore, le diriger à volonté, imiter en petit ses effets ; aujourd'hui que la science nous a appris que les célestes carreaux ne tombent pas seulement des nuages sur la surface de la terre, mais que celle-ci (lorsque l'électricité des nuées est *négative* (5) ou *résineuse*) renvoie à son tour la foudre contre le ciel ; la frayeur que ses éclats inspirent n'est plus si grande ; mais la morale en est-elle améliorée ? C'étoit en vain que l'expérience de tous les lieux, de tous les individus, apprenoit que les feux célestes ne choisissoient pas toujours pour but les scélérats, les hommes pervers ; que l'habitation modeste et la personne même de l'homme vertueux n'étoient pas non plus épargnées. L'idée que c'étoit un signal de la colère divine, avoit quelque chose de *poétique*, pour nous servir des ex-

pressions d'un prosateur moderne qui rivalise cependant la versification : elle contenoit les hommes dans des limites que leur audace franchit maintenant.

S'il est convenu qu'il est impossible de combattre, de déraciner tous les préjugés sans aucune exception, ce sera un grand problême à résoudre, que celui de savoir sur quelles sortes de préjugés doivent porter les coups des philosophes. Que l'on ne se fasse pas illusion : la philosophie a aussi ses préventions, ses erreurs ; l'enthousiasme de l'amour du vrai et du beau est lui-même un préjugé. C'est un inconvénient attaché à l'imperfection humaine : de quelque étendue que soit notre esprit, il y aura toujours des objets qu'il ne pourra embrasser sous toutes leurs faces. Il en est de lui comme d'un outre à moitié rempli d'air : si vous voulez en comprimer les parois, remplir le vide d'un côté, ce sera aux dépens de l'autre. Les payens immoloient à leurs faux dieux des victimes humaines ; le christianisme a aboli cet usage barbare ; mais il a aussi fait couler le sang..... Une grande secousse est arrivée ; les ministres de la religion ont été atrocement massacrés ! Ne nous parlez donc plus de votre amour exclusif pour la vérité ; prenez garde qu'en attaquant une erreur, vous ne la remplaciez par un fanatisme mille fois plus dangereux.

Il y auroit un moyen d'extirper, sinon toutes les erreurs, au moins celles qui ont rapport à la morale, à la religion et à la politique. Pour remplir cet objet, il faudroit venir à bout de persuader au peuple qu'il

n'y a point d'erreurs possibles ; que toutes les opinions sont bonnes ; accréditer en un mot cette pensée du spirituel Fontenelle : *Tout le monde a raison, et tout est possible.* Il faudroit anéantir le goût des disputes métaphysiques, et faire rouler exclusivement les discussions sur les sciences physiques et sur les arts. Si les savans d'opinions différentes ne se détestent pas moins que les philosophes de sectes opposées, ils ont plus que ceux-ci le talent de la dissimulation, et ils savent respecter les convenances : les derniers ne discutent pour l'ordinaire que sur des mots, et sont d'autant plus furieux qu'ils sont plus contredits ; mais les premiers croient toujours avoir les *faits* pour eux, et rient de pitié de l'ignorance qu'ils veulent bien prêter à leurs adversaires.

En suivant le cours de la Meuse, on trouve sur la rive droite, à deux lieues au-dessous de Namur, des ruines de l'antique château de *Samson*. Il étoit bâti, comme celui de Namur, sur un rocher presque inaccessible, et passoit pour imprenable.

On prétend qu'il y avoit dans le même lieu un temple dédié à Mercure, et fort renommé dans tout le pays ; l'origine du château elle-même est fort douteuse ; car les uns la font remonter à une époque qui auroit précédé l'ère vulgaire ; suivant les autres, il fut construit par les Romains lors de leurs conquêtes ; il se trouve enfin des auteurs qui en attribuent la fondation à Auberon, fils de Clodion le Chevelu, roi des Francs. On a trouvé dans une église de *Namèche*, petit village vis-à-vis de Samson, une épitaphe qui prouve que la charge de châtelain ou gou-

verneur de ce fort avoit été héréditaire, et avoit appartenu à des personnages marquans. En voici le texte :

Icy gist ly droite cretaine (*), *châtelaine de Sampson, qui fut del lignage li roi de Jérusalem. Prié pour l'asme que Dieu console.*

Bouvigne, assez agréable ville située sur la Meuse, est célèbre par différens malheurs que la guerre lui fit éprouver, et entr'autres par l'assaut qu'elle essuya en 1554, de la part des Français, commandés par le roi Henri III en personne.

Ce monarque venoit d'emporter Mariembourg, et croyoit se rendre maître, sans coup-férir, de Bouvigne, parce que cette place n'étoit pas en état de soutenir un siége. Contre toute attente, les habitans refusèrent de se rendre, et se disposèrent à une défense désespérée : on livra le 8 juillet un assaut terrible ; les fortifications furent emportées l'épée à la main ; et les malheureux citoyens, dont la bravoure méritoit un meilleur sort, ne pouvant obtenir de quartier, furent obligés de se jeter dans le fleuve ; la plus grande partie se noya : tous ceux qui eurent le malheur de se sauver, entr'autres huit des principaux bourgeois, furent pendus sans miséricorde ; on ne fit grace à aucun.

Parmi les particularités remarquables de ce siége, on rapporte un fait intéressant qui concourt, avec

(*) C'est-à-dire, héritière de droit.

une infinité d'autres exemples, à démontrer que le sexe le plus doux, le plus aimable, n'est pas toujours le plus timide. Parmi les braves qui se jetèrent dans la tour dite de *Crève-Cœur,* avec la ferme résolution d'y combattre jusqu'à la dernière extrémité, se trouvoient trois chevaliers des plus distingués du pays. Leurs femmes, jeunes et belles, voulant partager le péril auquel alloient s'exposer leurs époux, entrèrent avec eux dans la place, et ne contribuèrent pas peu, tant par leur exemple que par leurs paroles, à encourager la garnison. On les voyoit, disent les annales du tems, ou combattre avec intrépidité aux côtés de leurs maris, ou livrées à des soins plus touchans et non moins utiles, prodiguer leurs secours aux blessés, ou travailler, comme les simples soldats, à réparer pendant la nuit les brèches que l'artillerie ennemie avoit ouvertes pendant le jour. A la dernière attaque, elles eurent la douleur de voir périr leurs maris; mais leur zèle ni leur activité n'en furent pas ralentis. Brûlantes de la soif de la vengeance, elles se mêlèrent à une poignée d'hommes intrépides, reste de tant de braves gens, et qui, n'espérant aucune grace d'un ennemi qui entroit en foule par la brèche, ne songeoient plus qu'à vendre chèrement leur vie. Déjà la plus grande partie d'entr'eux étoit tombée victime de son dévoûment, lorsque les trois héroïnes, s'apercevant qu'on les ménageoit, qu'on cherchoit à les prendre vivantes, craignirent de devenir les victimes de la brutalité des vainqueurs. Plus le péril est imminent, plus leur détermination est prompte: elles se retirent en conséquence sur le bord de la

muraille de la tour ; et là, se prenant par les mains, elles se précipitent, à la face des assiégeans, et trouvent une mort prompte, infiniment préférable au sort qui leur étoit réservé. Depuis ce tems, les citoyens, reconnoissans, célèbrent tous les ans, dans l'église paroissiale de Bouvigne, l'anniversaire de ces trois femmes courageuses, sous le nom des trois dames de Crève-Cœur.

Cette ville étoit autrefois très-grande et très-peuplée ; elle avoit un commerce très-considérable de toiles, de cuirs, de pelleteries, et de tôle de cuivre. Son voisinage de Dinant lui attira, avec les habitans de cette cité, une rivalité d'intérêts qui éclata souvent en querelles sanglantes. L'une et l'autre ville en furent victimes : toutes deux furent ruinées ; mais Bouvigne ne s'en releva pas. On a vu combien peu nous comptions nous-mêmes sur la vérité et même la vraisemblance de la plupart des étymologies que nous avons données. Nous nous sommes cependant fait jusqu'à présent un devoir de les rapporter, parce que les conjectures incertaines sur lesquelles on les fonde, toutes vagues qu'elles peuvent être, reposent néanmoins fort souvent sur des faits historiques ou sur des circonstances qu'il est bon de connaître, et qu'elles aident à retenir. C'est d'après ce motif que nous nous hasarderons à proposer les deux versions connues sur l'origine du mot *Bouvigne*. Certains auteurs le font venir de *bout de vignes*, parce que le pays où cette ville est placée contenoit autrefois beaucoup plus de vignobles qu'aujourd'hui. Il en est d'autres qui prétendent au contraire que l'on y élevoit autrefois une

grande quantité de bœufs, et qu'on l'avoit, à cause de cela, appelée *Bovinum*, comme qui dirait *Pascua-Bovis*. Comme ces deux sentimens ne sont pas très-compatibles, et qu'un pays de vignobles n'est pas des plus propres aux pâturages, ce sera au lecteur à choisir.

Nous avons annoncé que ce département contenoit une très-grande partie du comté de Namur ; mais il renferme aussi une portion du pays de Liége et une petite portion du duché de Luxembourg. Dinant, ville du pays de Liége, est très-voisine de Bouvigne ; elle est située sur l'autre rive de la Meuse ; son commerce est actif, et consiste principalement en cuirs, en fers bruts ou manufacturés, en fonderies de cuivre, brasseries, etc. Les Dinantois se rendirent autrefois redoutables par les courses qu'ils firent contre les Namurois, et nommément contre leurs voisins de Bouvigne. Charles, duc de Bourgogne, irrité de leurs brigandages, vint les assiéger avec une nombreuse armée, et les força, après une résistance opiniâtre, de se rendre à discrétion. Huit cents des plus mutins furent liés dos à dos, et noyés dans la Meuse ; pendant trois jours entiers la ville fut abandonnée au pillage ; elle fut ensuite livrée aux flammes ; et, par ordre du duc, on employa des ouvriers pour détruire les murailles, les portes et tous les édifices en pierres de taille que le feu avait épargnés. Dans le massacre général, on ne fit grace qu'aux ecclésiastiques, aux femmes et aux enfans, qui furent chassés sans miséricorde hors de l'enceinte de la ville.

Nous sommes sortis de ce département par Saint-

Dinant.

Hubert, ville dont l'origine est incontestable : elle fut bâtie, ainsi que l'abbaye qui l'avoisine, par le saint dont elle porte le nom. On sait que la raison qui détermina ce prince à se faire prêtre, c'est qu'étant à la chasse un vendredi-saint, un cerf se présenta à lui ayant un crucifix entrelacé dans son bois ; on ajoute à ce fait, très-naturel et très-possible, mais qui pouvoit avoir été préparé à dessein, qu'une voix menaçante du ciel lui ordonna de changer sa manière de vivre.

La réputation de ses miracles est trop bien accréditée pour que nous ayions besoin d'entrer dans quelques détails à ce sujet, soit pour en assurer l'authenticité, soit pour les discuter ; nous n'apprendrions rien aux dévots, et nous ne persuaderions rien aux incrédules ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les protestans eux-mêmes, voisins de l'abbaye de Saint-Hubert, quoiqu'ils ne doivent point croire aux miracles, ne laissent pas d'avoir confiance au patron du pays, et d'avoir recours à lui, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs bestiaux. La manière de guérir de la rage par l'intercession du saint, consiste à faire une légère incision au front du malade, et y enfermer un petit morceau de l'étole de Saint-Hubert, qui ne diminuoit jamais en rien, dit-on, nonobstant le grand nombre de fils qu'on en tiroit ; mais il faut dire à l'honneur des moines de Saint-Hubert, qu'ils avoient la bonne-foi de recommander aux dévots de ne pas négliger pour cela les remèdes ordinaires : c'étoit mettre en pratique

cette maxime du bon La Fontaine : *Aide-toi, et Dieu t'aidera.*

L'abbé de Saint-Hubert avoit jadis la permission de faire recueillir en France les aumônes pour son hôpital ; en retour, il envoyoit annuellement au monarque français trois couples de chiens de chasse et six faucons. Il n'est pas difficile de décider en faveur de qui la *balance* inclinoit dans cette sorte d'échange, qui bien certainement n'entroit pour rien dans les calculs statistiques.

NOTES.

(1) *Fry*, *Frau* ou *Freda*, étoit le nom que donnoient les Gaulois à la déesse qui, dans leur culte, tenoit la place de Vénus. Les idiômes du nord ont conservé les traces de cette divinité. En allemand moderne, *frau* signifie encore femme; et ce qu'il y a de plus rémarquable, le vendredi (*veneris dies*), est nommé *freytag*, c'est-à-dire jour de *frau*, ou de la Vénus gauloise. *Friday* en langue anglaise exprime la même idée.

(2) Il n'y a presque plus de vignobles aujourd'hui dans le pays de Namur; c'est sans doute parce que les côteaux plus productifs du Rhin, de la Moselle, de l'Ahr et de la Nahe, ont rendu cette culture défavorable dans cette contrée. Peut-être aussi le sol a-t-il perdu de sa qualité : l'avarice des propriétaires, qui veulent jouir trop promptement, a souvent altéré la bonté du terrain, en a épuisé tous les sucs naturels que les engrais ne sauroient suppléer qu'imparfaitement. Henri IV vantoit beaucoup son *bon vin de Surennes;* et ce vin est devenu le plus mauvais, le moins généreux de tous ceux de la France.

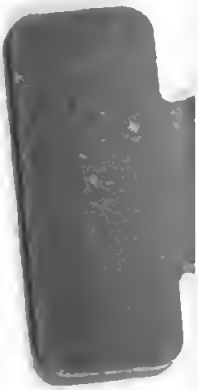
(3) Dans l'*Etourdi*, la première pièce que Molière ait donnée à notre scène, Mascarille excuse ainsi la distraction de son maître, qui a parlé de Turin comme d'une ville de Turquie :

Vous ne l'entendez pas; il veut dire Tunis;
Et c'est là justement qu'il laissa votre fils.
Mais les Arméniens ont tous, par habitude,
Certain vice de langue à nous autres fort rude.
C'est que dans tous les mots, ils changent *nis* en *rin;*
Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

(4) On a observé depuis long-tems que jamais il ne tomboit de grêle pendant la nuit. La physique expérimentale, perfectionnée par les dernières découvertes du dix-huitième siècle, a appris pourquoi il ne grêle que lorsque le soleil est sur l'horizon.

Il faut en effet que le fluide de l'atmosphère, d'abord très-dilaté, se trouve tout-à-coup surpris par une diminution considérable de chaleur, qui précipite l'eau tenue en dissolution dans l'air, et la condense au degré de la glace. Ce phénomène est singulièrement aidé par le vide. Lorsqu'après un beau soleil, on voir s'avancer un nuage orageux, que l'on entend gronder la foudre, on est certain qu'on aura de la grêle. J'ai fait plusieurs fois cette remarque, toujours avec un égal succès.

(5) Quelque séduisant que soit le système de l'électricité *positive* et *négative*, il est fâcheux que quelques expériences s'opposent à son admission. La supposition d'un seul fluide qui s'accumuleroit dans certains corps, et seroit absorbé par d'autres, n'explique pas suffisamment des faits dont l'évidence est irrécusable. On est obligé de supposer deux fluides qui cherchent perpétuellement à se combiner, à se mélanger. D'un autre côté, le fluide galvanique, qui a tant de rapports avec l'électricité, quoiqu'il paroisse en différer à certains égards, ouvre un nouveau champ aux conjectures, aux découvertes, et sur-tout aux expériences, qui toujours ont des résultats utiles ; dût-on ne pas atteindre le but qu'on se propose.

Fin du premier Volume.

627886